LE FANTÔME ÉCOSSAIS

ROMAN POLICIER

3 F .50

Les Publications Georges Ventillard

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
Le bacille BX 766
La Treiziéme main
La maison sans fenêtres
Les caisses de M. Lissac
La vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by Les Publications Georges Ventillard

1936

LE FANTOME ECOSSAIS

EDWARD BROOKER

Le Fantôme Ecossais

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

I

LE MANOIR HANTÉ

J'éprouve un sentiment pénible en faisant le récit fidèle des événements qui eurent pour théâtre le vieux manoir de Clarendon. Néanmoins, j'irai jusqu'au bout de mon récit, car je sens en moi comme une force invincible qui m'y contraint. Peut-être est-ce ma conscience qui veut à tout prix se libérer avant ma mort, car je sais bien que mes jours sont comptés et qu'avant qu'il soit longtemps j'aurai rejoint mes bons et fidèles amis, Robert et Mary Caneford, dans le séjour qui leur est assigné depuis de longues années.

Leur fin tragique a provoqué la plus vive horreur et l'émotion la plus forte dans le monde entier, et a fourni un aliment substantiel aux colonnes des journaux qui, pendant des mois, se sont perdus en commentaires et en conjectures sur ce qu'on avait convenu d'appeler « leur cas ». Mais tout ce qu'on a pu raconter à l'époque n'était que fantaisie. Personne au monde n'a jamais écrit la vérité pour la raison unique et simple que le seul qui la sût, c'était moi.

Je l'ai toujours gardée pour moi. Et si j'ai observé si longtemps le silence, c'est que j'avais pour cela d'excellentes autant qu'impérieuses raisons. Mais d'ici peu je comparaîtrai devant le Juge Suprême, et ces raisons n'auront bientôt plus de valeur. Dans tous les cas, je ne cesserai pas de le proclamer, je n'ai rien, absolument rien à me reprocher. Ma conscience est tranquille, sereine. Mais avant de quitter cette terre où tout n'est que misère, il me paraît nécessaire de laisser un témoignage véridique et de rétablir les faits dans leur rigoureuse vérité. Voici pourquoi je prends la plume. Je souhaite que Dieu me laisse le temps d'achever ce terrible récit, après quoi je partirai sans regret.

Autant que je puisse remonter dans mon souvenir, c'était pendant l'hiver de 1919. Il y a un peu plus de vingt ans de cela. J'étais alors établi à Hammersmith, où j'habitais une antique maison qui me servait de domicile privé. Mais mon activité s'exerçait à Londres, au cœur de la Cité, où mon cabinet d'avocat était favorablement connu d'une clientèle nombreuse et choisie. J'étais à cette époque en pleine maturité. Je jouissais d'une notoriété de bon aloi et les sommes importantes que je gagnais me permettaient de mener une existence heureuse et exempte de tout souci matériel.

J'étais célibataire. A dire vrai, je n'avais jamais envisagé l'éventualité d'un mariage. D'ailleurs, les femmes n'avaient pas joué de rôle im-

portant dans ma vie. C'est à peu près à cette époque que je fis la connaissance de Robert Caneford. Celui qui devait, par la suite, devenir mon ami intime, venait de s'établir dans le voisinage, et comme c'était un excellent médecin, il n'avait pas tardé à se constituer une brillante clientèle. J'allai le consulter un jour, à la suite d'une grippe assez bénigne, mais tenace, dont il parvint à me débarrasser en peu de temps. Il resta mon médecin et devint mon ami. Nous fûmes bientôt inséparables. Robert, contrairement à mon exemple, était marié. Il avait épousé Mary, alors qu'il était encore très jeune, et je dois dire que sa femme était la créature la plus charmante et la plus délicieuse qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Elle avait vingt ans à peine et semblait avoir été mise au monde uniquement pour faire le bonheur de mon ami. Robert, d'ailleurs, l'adorait, elle le lui rendait bien, et j'avoue que plus d'une fois je me pris à envier leur bonheur parfait.

Cependant, cet exemple d'une union si merveilleuse ne m'avait jamais donné l'idée de me créer un foyer. L'idée de lier ma vie à celle d'une femme, même aussi accomplie que Mary, ne me souriait nullement, car rien ne m'a paru plus précieux que mon indépendance...

C'est à peu près à cette époque que je rencontrai Lord Clarendon. Sa Grâce me rendit un jour visite à mon cabinet et me chargea de défendre ses intérêts. Il s'agissait d'un procès

d'héritage qui durait depuis un grand nombre d'années. Autant que je m'en souvienne, Lord Clarendon bataillait à propos du testament d'un de ses parents, un cousin éloigné et fort riche. Le dossier était extrêmement volumineux et assez compliqué. Il me fallut des semaines pour en prendre connaissance, mais une fois que je l'eus étudié à fond, je réussis à obtenir très rapidement gain de cause dans cette affaire qui traînait déjà depuis deux générations. Lord Clarendon fut surpris — et agréablement surpris, j'ose le dire — de ma diligence. Il ne me ménagea pas les compliments et, ce qui n'était point pour me déplaire, me donna des honoraires princiers. Le soir du jugement, il me pria à dîner dans un restaurant à la mode et se montra le plus aimable des compagnons. Il me parla des nombreuses propriétés qu'il possédait en Ecosse, d'où sa famille était originaire, et sut se montrer à ce point captivant dans sa conversation que je ne le quittai que fort tard et à regret.

J'eus, à quelque temps de là, l'occasion de l'inviter à mon tour, et comme j'avais pu me rendre compte de la sociabilité de son caractère, j'invitai en même temps mes amis Roger et Mary Caneford.

J'avais crû être agréable à tout le monde, et c'est, on peut m'en croire, dans cette intention, que j'avais présenté mes amis à mon noble client. Je ne me doutais pas, ce soir-là, que je devrais, un jour, regretter amèrement cette soirée

qui fut le point de départ d'une épouvantable catastrophe...

Le dîner s'écoula joyeusement. Lord Clarendon fut d'une gaîté remarquable et déploya toutes les ressources d'un esprit étincelant. Le rire de Mary aux saillies du Lord me tinte encore aux oreilles et je crois bien que je n'avais jamais passé de soirée plus agréable.

Au moment de se lever de table, Lord Clarendon tint à prononcer un petit discours humoristique qui nous fit rire jusqu'aux larmes. Je dois dire que la chère délectable et les vins français nous avaient tous mis de belle humeur. A la fin de son speech, Lord Clarendon nous appela tous trois « mes chers amis » et nous fit promettre d'accepter l'invitation d'aller passer les fêtes de Noël dans le vieux manoir qu'il possédait dans la lande écossaise. Il était seul, sans parents, veuf, et nous déclara que ce serait un véritable service que nous lui rendrions.

Bien entendu, nous acceptâmes avec enthousiasme, et le voyage fut décidé.

Puis, sa Grâce quitta Londres et je n'entendis plus parler de lui pendant quelque temps.

Un beau matin, vers la mi-décembre, je reçus une lettre de lui qui me rappelait la promesse que nous lui avions faite et me priait de lui faire connaître la date à laquelle nous pensions arriver.

Le soir en rentrant à Hammersmith, j'allai rendre visite à mes amis Caneford et leur mon-

trai la lettre que je venais de recevoir. Mary battit des mains et comme à cette époque je n'avais pas d'affaires importantes à plaider, nous résolûmes, d'un commun accord, de partir à la fin de la semaine : le samedi suivant, nous prîmes ensemble le rapide d'Inverness.

Ce voyage fut long et très monotone. Nous n'arrivâmes que le soir assez tard. Lord Clarendon était venu nous chercher à la gare et nous conduisit dans sa somptueuse Rolls Royce jusqu'à son château qui était distant d'une vingtaine de kilomètres.

Nous parcourûmes un chemin interminable dans une région désolée, que le crépuscule rendait plus triste, plus déserte et plus impressionnante encore. C'était la première fois que je voyais semblable paysage.

Sur tout le parcours, nous ne rencontrâmes aucune voiture et nous ne croisâmes âme qui vive le long de la route bordée de marécages et d'étangs d'où s'élevait un épais brouillard. Seul le ronronnement du moteur et de ci de là l'appel d'un oiseau rompaient le silence. A chaque instant, nous demandions s'il n'allait pas surgir une fée ou un lutin...

Enfin, nous arrivâmes à un boqueteau que nous contournâmes et nous vîmes soudain un lac dont les eaux assombries reflétaient une masse plus sombre encore : celle du château Clarendon. C'était une énorme bâtisse, tenant à la fois du château-fort et du manoir, et dont la construc-

tion devait remonter à plusieurs siècles. Les murs, écroulés par endroits, laissaient apparaître des vestiges crénelés, mais dans l'ensemble la vieille bâtisse avait assez bien supporté les attaques du temps et, de loin, avait encore une fière allure.

Nous traversâmes un pont étroit, autrefois pont-levis, dont on voyait encore les chaînes et les poulies, et nous pénétrâmes dans la demeure moyenâgeuse.

Une surprise nous y attendait. L'intérieur du château était aménagé selon les règles du confort le plus moderne et le goût le plus sûr. Les détails étaient conservés dans le style d'autrefois, mais on y trouvait toutes les commodités d'aujourd'hui. Lord Clarendon jouissait avec un plaisir malicieux évident de notre satisfaction.

J'ai visité plus d'un château, soit en Grande-Bretagne, soit sur le continent, mais je n'en ai jamais rencontré qui donnât, avec autant d'intensité, le sentiment de remonter pas à pas dans le cours de l'histoire. Le grand portail en bois sculpté était une œuvre d'art d'une valeur inappréciable, et le vestibule, tout entier revêtu de chêne, regorgeait de panoplies, de lances et d'arbalètes. Une rangée d'armures brillantes semblait prête à s'animer et à nous présenter les armes, comme auraient pu le faire les gardes d'autrefois au retour du seigneur.

Lord Clarendon fut un cicerone parfait, nous signala, au passage, les objets ayant une valeur

historique, évoqua pour nous les souvenirs s'attachant à telle salle, à tel corridor, et, malgré notre voyage long et pénible, nous prenions un si vif intérêt à ses explications que nous finissions par oublier notre fatigue réelle.

Enfin, on nous conduisit à nos chambres. Robert et Mary logeaient dans une magnifique pièce d'angle, au premier étage, tandis que le célibataire que j'étais recevait en partage une sorte de petit boudoir attenant, dont les fenêtres aux vitraux coloriés donnaient sur un parc broussailleux.

Pour ma part, j'étais à peine arrivé, et déjà émerveillé. Je me promettais de faire, dès le lendemain, de belles promenades d'exploration dans cette demeure où tout rappelait le souvenir de luttes épiques et de grandeurs passées. Pendant que Caneford et sa femme s'installaient, je redescendis, par le grand escalier, dans l'immense vestibule qui, dès l'entrée, m'avait produit une impression si profonde. J'y trouvai Lord Clarendon; il était plongé dans une conversation animée avec un personnage que je ne connaissais point. J'allais me retirer discrètement quand le lord m'aperçut et me fit, au contraire, signe d'approcher.

— Je pensais, me dit-il, que vous désiriez prendre un peu de repos, mon cher Holbrock. Mais puisque vous êtes si vaillant, permettez-moi de vous présenter tout de suite M. le docteur Strunck, c'est lui qui remplit ici les fonctions de

bibliothécaire et, en quelque sorte, de conservateur du musée qu'est ce château...

Nous échangeâmes un vigoureux shake-hands et j'examinai rapidement ma nouvelle connaissance. C'était un homme grand, très maigre, aux yeux gris, perçants et vifs, derrière des lunettes à monture d'or. Ses cheveux étaient coupés très courts et s'argentaient aux tempes. Son allure rappelait un peu celle d'un ancien militaire. Il ne produisit sur moi aucune espèce d'impression. Je le jugeai plutôt insignifiant, tout au moins d'apparence. Il se retira d'ailleurs au bout de quelques instants et je me trouvai seul avec lord Clarendon.

— Eh bien! me demanda Sa Grâce, que pensez-vous de ma gentilhommière?

— Elle est tout simplement admirable, Mylord. Si je ne vous voyais pas avec un costume de sport et une coiffure moderne, je pourrais me croire l'hôte d'un des Chevaliers de la Table Ronde, de Lancelot, par exemple... Pour qui aime le repos et la tranquillité, votre château doit être la demeure idéale...

— Vous n'avez pas tort, Mister Holbrock... Vous trouverez ici le calme et la solitude... peut-être même plus que vous n'en désirez... Et vous finirez par vous ennuyer à la longue. Je passais presque toute l'année à Londres, autrefois, mais depuis un certain temps, j'ai émigré dans cette région perdue et remis en état la résidence de mes ancêtres. Mon grand-père et mon père sont

morts ici et reposent dans le petit cimetière, tout près du château... On raconte que le château a été construit par Jacques Ier. Ce n'est pas d'hier, par conséquent... Si vous êtes amateur de vieux livres, je pense que vous serez à votre affaire. Je possède une bibliothèque intéressante et le docteur Strunck pourra vous montrer quelques manuscrits de vieux volumes qui donnent des renseignements précieux sur l'histoire d'Angleterre, et plus particulièrement sur celle de l'Ecosse... Bien entendu, M. Strunck se fera un plaisir de se mettre à votre disposition...

— Je vous remercie, Mylord! Rien ne pourra me procurer une joie plus grande, car je suis un passionné des vieux textes...

— Moi aussi, répondit gravement Lord Clarendon. Ou plutôt, je l'ai été... Mais avec le temps même cette passion m'émousse... Et avec tous les soucis...

— Oh! Oh! Mylord, m'écriai-je. Comment les soucis peuvent-ils parvenir jusqu'à ce paradis? Quand on a la chance de vivre ici, est-il possible de parler de soucis?

— Mon cher monsieur Holbrock, je pensais exactement comme vous autrefois, et vous vous faites les mêmes illusions que je me suis faites au début... Je n'aime pas beaucoup parler de ces choses-là, surtout avec des étrangers, mais pour moi vous n'en êtes plus un... Et je ne vous apprendrai rien en vous disant que j'ai en vous la confiance la plus absolue... Je vais donc vous

parler d'une affaire assez délicate... Je suis persuadé à l'avance que votre discrétion m'est assurée, n'est-ce pas ?

Les paroles de Lord Clarendon, et surtout le ton sur lequel il les avaient prononcées, produisirent sur mon esprit une impression étrange. Le Lord paraissait d'ailleurs un peu agité.

— Mylord, vous savez que je vous suis tout dévoué...

— Je le sais bien, mon cher ami. Ecoutez donc ce que j'ai à vous dire. Et surtout, ne vous moquez pas de moi, aussi ridicule que puisse vous paraître mon récit. Je ne suis pas superstitieux et je vous assure que je ne crois pas aux contes de fées. Pourtant c'est Shakespeare qui a dit, je crois, qu'entre le ciel et la terre il y a certaines choses qui...

— Oui, Mylord, c'est Hamlet, autant que je puis me souvenir...

— Eh bien! j'ai souvent pensé à ces paroles, depuis quelque temps, et je suis arrivé à cette conclusion qu'il y a en elles une très grande part de vérité... J'arrive maintenant à mon histoire : Il y a plusieurs années de cela, j'avais quitté Londres et j'étais venu m'installer ici avec ma jeune femme. Elle adorait cette contrée un peu mystérieuse, un peu sauvage, ces collines qui se bleutent le soir, ces lacs, ces marécages. Sans doute était-ce par contraste avec les prairies verdoyantes et ensoleillées de l'Irlande dont elle était originaire.

« Bref, elle se plaisait beaucoup ici. Au début, tout marcha très bien et la première année de notre mariage s'écoula dans cette vieille demeure sans qu'aucune ombre vînt jamais la troubler. Mais hélas! il n'est point de bonheur éternel sur cette terre, et ma femme adorée tomba brusquement malade. En trois jours, elle fut emportée, malgré les soins éclairés des meilleurs médecins. Vous ne pouvez pas vous figurer l'ampleur de mon chagrin. Je pris cet endroit en horreur, et, à peine la terre se fut-elle refermée sur mon épouse que je revins immédiatement à Londres.

« Puis je me fis une raison, et quand ma douleur fut un peu calmée, je me dis que c'est encore ici que je pourrais le mieux vivre dans son souvenir. Des années ont passé. Je me suis, petit à petit, attaché à ces lieux, et j'ai à peu près complètement renoncé à ce qu'il est convenu d'appeler la vie mondaine.

« Telle est l'histoire de ma vie, Mister Holbrock, et je conçois parfaitement votre étonnement. Vous devez vous dire que des milliers d'êtres ont souffert exactement pour le même motif. Vous devez même vous demander pourquoi je vous le raconte! Eh bien! j'ai une raison... Depuis un an, environ, je me sens inquiet et tourmenté. Et c'est ici que je fais appel à toute votre indulgence. Croyez-moi, mon cerveau est sain et parfaitement lucide... Mais... toutes les nuits que Dieu fait... un fantôme m'apparaît... Oui, je dis bien : un fantôme... aussi ridicule

qu'une telle pensée puisse vous paraître... Je vous donne ma parole que j'ai toute ma raison et que je vous dis la vérité... Il n'y a pas d'homme plus pondéré, plus équilibré que moi, je ne suis ni un rêveur, ni un poète et je sais qu'il n'y a ni fantômes, ni esprits, ni revenants, et pourtant, mon ami, c'est ainsi...

Lord Clarendon s'arrêta de parler. Il soupira, et je remarquais que sa physionomie, si gaie d'ordinaire, exprimait une inquiétude bizarre. Je savais, moi aussi, que Lord Clarendon était le plus raisonnable des hommes, et ce qu'il venait de me dire, s'il n'était pas le produit d'une imagination déréglée, ne pouvait que me consterner, car j'ai toujours un peu redouté le mystère, bien qu'en même temps j'aie toujours eu, pour cette sorte d'histoire, une attirance inexplicable. Je rencontrais donc une occasion de me passionner et de frissonner... mais adieu la belle tranquillité que j'étais venu chercher!...

— Et qu'avez-vous fait alors, Mylord?

— Tout ce qu'il est possible de faire en pareil cas. J'ai fait verrouiller les portes, les fenêtres. J'ai fait examiner, vérifier avec le plus grand soin la chambre où je dors. On n'a rien trouvé... pas le moindre passage secret, la moindre porte dérobée... et chaque nuit, très régulièrement, le fantôme est revenu.

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté le château?

— Parce que, vis-à-vis de moi-même, je ne veux point faire figure de lâche... Et puis, je me

suis mis en tête de percer ce mystère... Mais jusqu'à présent, tous mes efforts ont été vains.

— Une question, Mylord. Où dormez-vous généralement?

— Au premier étage, dans l'aile nord. La chambre est exactement pareille à celle que je partageais avec ma femme.

— Et le fantôme, puisqu'il faut l'appeler ainsi, vous est-il apparu ailleurs que dans cette pièce?

— Oui, Mister Holbrock... partout... Pour lui, les murs ne semblent pas un obstacle...

— Pourriez-vous me décrire cette mystérieuse apparition?

— Pas très facilement... Le fantôme est blanc... On ne distingue pas son visage... J'ai l'impression, mais non pas la certitude, que c'est une femme...

— Une femme?... Etrange!...

— N'est-ce pas?... J'ai oublié de vous dire que le docteur Strunk a découvert, un jour, dans un vieux grimoire, un récit curieux : A l'époque où cette terre était le théâtre de luttes et de troubles, un meurtre aurait été commis dans le château; on y aurait assassiné une suivante de la reine Marie Stuart, une certaine Lady Anchor. Peut-être est-ce elle qui revient ici rôder toutes les nuits. C'est la seule explication que je sois capable de trouver...

— Folie! m'écriai-je. Oh! je vous demande pardon, Mylord. Mais je ne pourrais admettre qu'un mort puisse revenir sur terre.

— Je comprends fort bien votre exclamation, cher Holbrock. Et c'est exactement ce que je me suis dit, moi aussi. Mais croyez-moi, mon ami, quand on subit toutes les nuits une torture de ce genre, on finit par admettre les choses les plus absurdes et la raison finit pas s'incliner... Ma santé, d'ailleurs, s'altère de jour en jour et...

— Il ne faut pas vous laisser abattre ainsi, Mylord. Certes, nous sommes en présence d'un phénomène, mystérieux à première vue, mais pour lequel il y a, j'en suis absolument convaincu, une explication qui doit être fort simple. Reste à la découvrir... N'avez-vous jamais songé à écarter le fantôme en le menaçant d'une arme?

— J'ai tiré sur lui à plusieurs reprises, sans jamais l'atteindre... Et à quoi bon? Si ce fantôme en est un... Est-ce qu'on tue un mort?... Mais ce qui est beaucoup plus surprenant c'est que, chaque fois que le fantôme m'est apparu, jamais je n'ai pu allumer la lumière... On dirait qu'à ce moment le courant électrique s'interrompt...

— Oh! Oh! Comment est-ce possible?

— Je l'ignore, mais c'est un fait...

— Et à quelle heure le fantôme vous rend-il visite?

— A minuit très précises. Il disparaît d'ailleurs au bout de quelques instants.

— Bien, dis-je après avoir réfléchi pendant quelques secondes. Je vois... c'est l'histoire clas-

sique que j'ai déjà entendue mille fois raconter. Moi non plus, Mylord, je ne suis pas un lâche et je ne crois pas aux esprits... Verriez-vous un inconvénient à ce que je passe la nuit prochaine dans votre chambre?

— Je préfère que non, répondit Lord Clarendon. C'est une responsabilité grave et je ne puis me résoudre à la prendre. S'il vous arrivait malheur, je ne pourrais jamais me le pardonner. Vous êtes mon bôte, Mister Holbrock. Mais patience! vous ferez certainement la connaissance de mon fantôme! Et probablement avant peu.

II

LE FANTOME DE LADY ANCHOR

Vers huit heures, une cloche aux sons argentins sonna le dîner. Mary avait arboré une toilette très simple et d'un goût exquis, les hommes étaient en smoking. Le service était impeccablement réglé sous les ordres d'un vieux maître d'hôtel et Lord Clarendon, qui avait repris son apparente sérénité, se montra aussi gai et aussi animé qu'il l'avait été chez moi. J'étais étonné de voir avec quelle aisance il savait dissimuler les soucis graves qui l'assaillaient sous le masque de l'entrain et de la bonne humeur. Peu à peu, à mesure que le dîner s'avançait, l'ambiance devenait joyeuse et je pense même que, pour un instant, Lord Clarendon avait oublié complètement la persécution de son fantôme. Pour ma part, je cédai à la gaîté générale. L'histoire du spectre ne m'avait pas beaucoup ému, et, d'un autre côté, j'avais la perspective agréable d'un délassement prolongé et d'un farniente qui avait son charme... J'étais également ravi à l'idée de pouvoir fouiller dans la bibliothèque de Clarendon. Je me promettais même d'y faire des recherches pouvant intéresser ma profession et qui

compléteraient utilement les premiers éléments d'une histoire juridique que je rêvais d'écrire. J'étais d'ailleurs décidé à étudier de très près le fameux document retrouvé par le docteur Strunk, qui relatait l'assassinat de Lady Anchor... Allons bon! Voilà que, par un détour, le fantôme me revenait à l'esprit!... Une coupe de champagne me le fit oublier de nouveau.

Après le dîner, comme le temps était beau, Lord Clarendon nous proposa de faire une petite promenade dans le parc aux arbres millénaires, et nous acceptâmes très volontiers.

Il faisait très froid, j'endossai ma pelisse. La nuit était claire et la lune éclairait le parc de sa lueur d'argent, en donnant aux objets un aspect fantastique bien propre à frapper les imaginations.

Je ne m'étonnai plus que ce pays fût celui des fées et des spectres.

Nous marchions lentement, petit groupe serré autour de Lord Clarendon, qui continuait à nous raconter mille choses se rattachant à l'histoire d'Ecosse et à son château. Il prétendait nous emmener jusqu'au petit cimetière voisin pour nous montrer la tombe de Lady Anchor. Cette promenade, un peu macabre, à cette heure et sous le flot argenté de la lune, ne pouvait manquer de susciter en nous une curiosité, tant soit peu malsaine, à mon avis, et bien entendu nous fûmes tous d'accord pour y aller!

Nous atteignîmes la grille au bout de quelques

minutes de marche. Ce minuscule cimetière n'avait point l'aspect funèbre et glacé habituel. Les quelques tombes qu'il contenait étaient soigneusement, presque luxueusement entretenues, et, au fond, se dressait un magnifique monument de marbre et de fer forgé qui n'était autre que le mausolée de la noble famille de Clarendon.

Le Lord s'y dirigea, puis s'arrêta et se découvrit :

— Mes amis, voilà où reposent mes ancêtres depuis un temps immémorial. Un peu plus loin, sur la droite, vous pouvez voir le tombeau élevé à la mémoire de Lady Margaret Anchor, victime de son dévouement pour la reine Marie Stuart.

Et Lord Clarendon nous désigna du doigt un buste de marbre blanc, représentant une femme.

Bien que dans le clair-obscur de cette nuit hivernale, il fût difficile d'en juger, j'eus l'impression que cette femme avait dû être d'une beauté remarquable.

— Est-ce que cette dame était apparentée à votre famille, Mylord? demanda Robert.

— Mais certainement, Mister Caneford. C'est d'elle que je descends directement. Elle avait épousé en deuxièmes noces Sir Arthur Clarendon, celui qui fonda notre famille. Après la mort de la reine Marie Stuart, elle fut mise à mort par les ennemis de cette souveraine, sous le prétexte, plus ou moins fondé, d'avoir pris part au complot ourdi contre Elisabeth. Elle mourut en 1588. Et depuis cette époque, elle n'a pas réussi à trouver

la paix au-delà... Un de ses grands tourments est de savoir qu'une femme habite au château... Elle n'en supporte aucune...

Ces dernières paroles nous remplirent d'une indicible stupéfaction.

— Que voulez-vous dire par là, Mylord? demanda Robert dont la voix s'était légèrement altérée.

— Mais la vérité, mon cher docteur. Mon personnel est exclusivement masculin... Peut-être l'avez-vous remarqué? Chaque fois que j'ai tenté d'introduire un être féminin au château, je n'ai eu qu'à m'en repentir. Il y a toujours eu des désagréments. L'une s'est cassé la jambe, une autre est tombée malade... Bref, aucune n'a jamais pu rester ici. Ma propre femme est morte au château après une courte maladie dont aucun médecin, soit dit en passant, n'a pu déterminer la nature...

Le rire frais de Mary détona étrangement dans cette nécropole :

— Charmante perspective pour moi, Mylord! Espérons au moins que la vieille dame voudra bien faire une exception en ma faveur!

— Je suppose, Mary, m'empressai-je d'ajouter, que vous ne croyez pas à la véracité d'une pareille légende? La haute et puissante Lady Clarendon est morte depuis bientôt quatre cents ans... Comment voulez-vous qu'elle vienne troubler votre repos? N'est-ce pas, Mylord?

Lord Clarendon me regarda sans rien dire et

nous reprîmes lentement le chemin du château, chacun avec ses pensées. J'étais, je l'avoue, désagréablement impressionné.

J'étais resté légèrement en arrière de mes compagnons que je suivais à quelques pas, quand j'entendis un bruissement derrière moi. Je me retournai brusquement et j'aperçus une forme blanche, appuyée au socle de la statue... Je fermai les yeux pendant une seconde. Quand je les rouvris, l'apparition avait disparu ! Etais-je le jouet d'une hallucination? Avais-je réellement vu le fantôme? Les vins capiteux du dîner et les paroles de Lord Clarendon avaient-ils agi sur mon imagination? Je l'ignore, et encore aujourd'hui, je serais bien embarrassé de le dire. Tout ce que je sais, c'est que je ne pris, à aucun moment, la chose au tragique et que je continuai à suivre mes compagnons avec autant de calme que si rien ne s'était passé.

Ma raison me disait que mes yeux s'étaient trompés et j'obéissais toujours à la voix de la raison.

Nous bavardâmes encore assez longtemps dans le hall. Les cigares de Lord Clarendon étaient d'une qualité supérieure. Quant à son whisky, c'était une pure merveille! Puis, comme la journée avait été fatigante, chacun de nous regagna sa chambre. Il était, d'ailleurs, assez tard. Je me souviens que j'avais tenu à fumer mon cigare jusqu'au bout et que j'étais resté seul dans la vaste salle moyenâgeuse. Enfin, je

montai à mon tour et commençai à me déshabiller sans hâte. Je vidai mes poches et déposai les objets qu'elles contenaient avec ma méthode habituelle, sur la table de travail, quand j'aperçus soudain une feuille de papier que je ne me rappelais pas avoir vue auparavant. Mon étonnement n'eut plus de bornes quand je vis qu'il s'agissait d'une enveloppe portant mon adresse. Je la décachetai sur-le-champ et lus ces simples mots :

Vous n'avez rien à faire ici. Le mieux serait que vous repartiez immédiatement, tous. Dans tous les cas, conseillez à Mme Caneford de ne pas rester plus longtemps, car un malheur pourrait arriver. La colère de Lady Anchor est redoutable...

Je lus et relus vingt fois cette étrange missive, sans arriver à comprendre.

De qui pouvait-elle être? Pourquoi devions-nous quitter le château aussi rapidement?

Et Mary? Est-ce que, par hasard, l'ancestrale vieille dame serait jalouse?

Des bêtises, tout cela! Une mauvaise plaisanterie dont il n'y aurait qu'à découvrir l'auteur! Et, nerveusement, je déchirai la lettre en morceaux, me couchai et éteignis la lumière.

Je crois n'avoir jamais aussi bien dormi que cette nuit-là. Je me réveillai, le lendemain matin, frais et dispos, la tête et le corps reposés, tout à la joie des belles vacances qui m'attendaient.

Lord Clarendon était déjà prêt quand je des-

cendis dans le hall. Il me salua, avec son habituelle courtoisie de grand seigneur et me pria de m'asseoir à côté de lui.

— J'espère, monsieur Holbrock, que vous avez bien dormi sous mon toit?

— Certainement, Mylord. Mon repos a été parfait. Nul spectre, nul fantôme ne s'est permis de venir le troubler, et tout serait...

— Quoi, monsieur Holbrock? Qu'y-a-t-il?

— Oh! rien, Mylord, un petit incident sans importance... Une lettre anonyme qu'on m'a fait parvenir.

Je vis s'empourprer de fureur le visage du lord. Cependant, sans se départir de son calme, il me demanda d'une voix grave :

— On vous a écrit? Expliquez-moi, je vous prie. Racontez-moi très exactement... Avez-vous la lettre sur vous?

— Ma foi, non! Je lui ai accordé si peu d'intérêt que je l'ai déchirée, mais elle était assez courte pour que je n'en aie pas oublié le contenu.

Et je la récitai, mot pour mot, au Lord abasourdi. Il m'avait écouté avec le plus grand intérêt et je remarquai qu'un pli barrait son front soucieux.

— Ainsi, dit-il pensivement, quelqu'un veut vous éloigner, car il ne s'agit que de cela...

— Evidemment... Il serait intéressant de savoir qui et pourquoi. Dans tous les cas, ce n'est certainement pas Lady Anchor ou son spectre. C'est

quelqu'un de bien vivant et que notre présence dérange.

Comme Lord Clarendon faisait un geste de protestation, je m'écriai :

— Voyons, Mylord, en cette affaire, comme en tout, d'ailleurs, il faut raisonner. La raison, rien ne prévaut contre elle... Si vous le voulez bien, analysons les faits, et, pour commencer, situons-les exactement. Vous m'avez dit, hier, que votre personnel était exclusivement masculin. De combien de gens se compose-t-il?

— J'ai trois serviteurs. D'abord Barker, mon valet de chambre. Il sert au château depuis bientôt trente ans. Ensuite Harris. C'est mon cuisinier; il a presque autant d'ancienneté que Barker. Finalement, il y a Stone, le chauffeur. Or ces trois hommes ont toujours rempli leur tâche sans que j'aie jamais à me plaindre d'eux. Je les considère tous trois comme de bons et loyaux serviteurs.

— Bien. Et en dehors d'eux, qui habite encore le château?

— Le docteur Strunk, mon bibliothécaire. C'est un savant que je connais depuis longtemps et qui a certainement une très grande valeur. Et puis M. le pasteur Clifton, que vous ne connaissez pas encore. Il est assez âgé et il vit au château où il mène une existence pleine de dignité. Il est retraité et vit d'une petite pension.

— Et c'est tout?

— C'est tout. Vous voyez donc que mon entou-

rage est au-dessus de tout soupçon, et pourtant...

— Je voudrais, Mylord, vous poser une question assez délicate, et je vous prie de croire que je n'obéis pas à la moindre indiscrétion... Vous avez certainement une grosse fortune?...

— Oui, certes, mais quel rapport?

— Il est très important, Mylord, que je connaisse le plus de détails possible... Si vous voulez que j'arrive à élucider cette affaire, car c'en est une, n'en doutez point. A combien s'élève à peu près cette fortune?

— A plus d'un million de livres sterling... sans compter le château.

— Et vous n'avez point d'héritiers directs?

— Non, personne. Je suis seul au monde...

— Et à qui avez-vous l'intention de léguer un jour vos biens?

— Je vous avouerai que c'est un sujet dont je ne me suis guère préoccupé jusqu'à présent. Il est possible que ce soit l'Etat qui devienne mon légataire...

— Vous n'avez fait encore aucun testament?

— Non... mais j'ai l'intention de le faire ces jours-ci et j'espère que vous voudrez m'y aider, monsieur Holbrock. On ne sait jamais ce qui peut arriver...

— Je suis, bien entendu, à votre entière disposition. Une dernière question, Mylord. Qui est ce docteur Strunk? Il n'a pas l'air d'être un Anglais...

— Ce n'en est pas un non plus. Il est d'ori-

gine allemande, mais il habite en Angleterre depuis fort longtemps. Je l'ai pris à mon service sur la recommandation d'un de mes bons amis et je n'ai qu'à me louer de sa science et de son érudition...

Notre entretien fut interrompu par l'arrivée du ménage Caneford, et, bien entendu, nous parlâmes de tout autre chose. Après le breakfast plantureux que nous prîmes en commun, notre hôte proposa de nous faire visiter les environs en voiture.

Sa Grâce nous fit faire connaissance du pasteur Clifton. C'était un vieillard vénérable, dont le visage bienveillant était couronné d'une chevelure épaisse d'une blancheur neigeuse, et pour lequel je me sentis tout de suite une véritable sympathie. C'était en outre un homme simple, spirituel et d'humeur joviale. Il paraissait avoir des connaissances étendues sur tous les sujets et sa conversation n'était jamais dépourvue d'intérêt.

Il nous accompagna dans notre promenade. Par contre, le docteur Strunk déclina l'invitation de lord Clarendon, car il avait un travail important à terminer.

— Le docteur est certainement le plus heureux de nous tous, nous dit lord Clarendon, après que la Rolls eut franchi la grille. Il part demain et va passer les fêtes de la Noël dans son pays. Y a-t-il un sentiment plus réconfortant que celui d'aller retrouver sa patrie, sa famille, ses amis,

après une longue séparation? J'en parle d'autant plus savamment que ce sentiment-là, moi aussi, je l'ai éprouvé, en retrouvant ici le château de mes pères... Et maintenant, mes amis, je vais vous montrer quelque chose de nouveau pour vous... le grand Marais.. la terreur de la contrée.

. . . . . .

La région à l'est d'Inverness a été décrite au début de ce récit. Elle est triste, morne, aussi monotone et grise que possible, et n'a, du moins pour moi, par le moindre attrait. Quand nous arrivâmes aux bords du marais, Sa Grâce fit stopper la voiture et nous désigna du doigt une vaste étendue d'une couleur sale, indéfinissable, qu'il était difficile de distinguer à première vue du sol de la route.

— Aussi loin que vous puissiez voir, nous dit Clarendon, vous n'apercevez que le marécage. Si, par malheur, quelqu'un s'écarte de la route, il est perdu sans espoir. Il n'y a pas de mort plus épouvantable que celle-ci. J'ai vu, un jour, de mes propres yeux, s'enliser quelqu'un, et c'est un spectacle que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre cent ans... ce qui d'ailleurs est improbable...

Robert exprima le désir de marcher un peu sur la route et nous descendîmes tous de voiture.

Je restai en compagnie de lord Clarendon, à quelques mètres en arrière.

— J'ai oublié de vous demander quelque chose d'important, mylord. Est-ce que ce fantôme terrifiant vous a rendu visite la nuit dernière?

— Non, répondit-il. Mais cela ne signifie pas grand'chose. Il lui est arrivé plus d'une fois de rester plusieurs jours de suite sans daigner se montrer... cela ne l'a pas empêché de revenir.

— Eh bien! j'espère avoir également le plaisir de faire sa connaissance. Peu de temps avant mon départ de Londres, j'ai fait l'emplette d'un excellent pistolet automatique, et je serais très curieux de voir l'effet que produirait une de ses balles sur le fantôme de Lady Anchor !

Lord Clarendon ne me répondit rien, mais je vis son visage se crisper. Et nous continuâmes de marcher côte à côte en silence, quand subitement mon compagnon s'arrêta.

— Je crois que vous vous faites des illusions, mon cher monsieur Holbrock, me dit-il, et vous sous-estimez l'adversaire, si toutefois il doit le devenir pour vous... Vous ne vous doutez pas du danger...

— Quel danger, Mylord? Je ne suppose pas que votre fantôme se serve d'armes à feu! C'est un procédé dont ces êtres usent rarement.

— Non pas. Mais sa seule présence produit sur un être humain un effet de surprise dont le moins qu'on puisse dire est qu'il vous paralyse littéralement. Moi, j'y suis habitué à présent, mais je me souviens qu'il y a deux ans, j'avais engagé comme fille de buanderie une jeune fille du village. Bien entendu, je l'avais avertie, mais elle n'avait pas attaché plus d'importance à mes paroles que vous en ce moment. La troisième

nuit qu'elle était chez moi, nous fûmes tous réveillés dans la maison par des cris d'effroi. C'était la jeune paysanne qui venait de rencontrer le fantôme, inopinément, dans la galerie. La frayeur l'avait rendue folle et, actuellement encore, elle est dans un asile d'aliénés... dont je ne sais point si elle sortira jamais...

— Le sexe faible, mon cher Lord, a les nerfs sensibles. Toutefois, en ce qui me concerne, tranquillisez-vous, ce n'est pas la rencontre du fantôme qui pourra jamais me troubler la raison!...

— Ce n'est pas non plus ce que je crains, mon cher ami... Mais Mme Caneford... je commence à m'inquiéter et je me demande si je n'ai pas agi trop à la légère en l'invitant ici... surtout après tout ce qui s'est passé... Car, enfin, supposez que je vous ai raconté tout cela avant votre départ, à vous ou au docteur Caneford, je suis sûr que vous ne seriez pas venus... Et, d'autre part, j'apprécie à sa valeur votre présence et celle de vos amis. Après tant de mois de solitude, votre visite m'est doublement agréable. Alors, mettez-vous à ma place...

— Je comprends parfaitement votre scrupule, Mylord. J'estime que vous avez eu tout à fait raison de ne parler à personne de cette histoire de revenants... A quoi servirait-il d'effrayer inutilement mes amis? Après tout, le fantôme ne songera peut-être pas à se manifester ces jours-ci. Pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à la police? Pourquoi même ne l'avoir pas déjà fait?

— Monsieur Holbrock!... Me voyez-vous mobilisant Scotland Yard contre un fantôme!... Ce serait bien inutile et surtout parfaitement ridicule...

— Contre un fantôme, évidemment. Mais si, par hasard, ce fantôme était un être en chair et en os...

Lord Clarendon me saisit par le bras :

— J'y ai pensé, moi aussi... Mais, maintenant, je suis d'une autre opinion...

— Pourquoi cela?

Sa Grâce était sur le point de me le dire, mais, entre temps, le pasteur et mes amis avaient fait demi-tour et se trouvaient si près de nous qu'il préféra garder le silence. Son regard me fit comprendre que nous reprendrions ce sujet, un peu plus tard, quand nous serions de nouveau seul à seul.

— Voyez donc ces hauteurs qui se détachent en bleu sombre, me dit le pasteur Clifton. Là-bas commence le pays de Highland... C'est une contrée merveilleuse et qui vaut la peine d'être vue. Si vous voulez, nous pourrons aller y faire un tour un de ces jours...

Je fis un signe d'assentiment, sans d'ailleurs écouter très attentivement ce que me disait le vénérable prêtre. Ce qui m'intéressait surtout, pour l'instant, c'était la raison pour laquelle lord Clarendon croyait dorénavant aux spectres et aux revenants... Je ne songeais qu'à une chose : connaître la clef de ce mystère.

III

LA PREMIÈRE ALERTE

Je ne me rappelle pas exactement où Mary et Robert passèrent l'après-midi, pendant que je m'entretenais dans le hall avec lord Clarendon et le pasteur Clifton. Ils avaient dû se retirer dans leur chambre. Pour moi, qui déteste la solitude, j'avais préféré rester à bavarder avec les deux hommes après le repas de midi. Comme je l'avais remarqué dès la première minute, il régnait une harmonie parfaite entre le châtelain et l'ecclésiastique. On sentait qu'ils étaient liés de longue date. La conversation roula d'abord sur les sujets les plus insignifiants, tels que le beau temps, la chasse et la politique; puis, à mon grand contentement, lord Clarendon aborda le thème qui me tenait le plus à cœur pour l'instant. C'était, on l'a deviné, celui du fantôme.

— Le révérend Clifton, Mr. Holbrock, a toute ma confiance, et il est au courant de tous les faits dont je vous ai entretenu. Nous pouvons donc parler librement et en toute franchise... Vous m'avez demandé ce matin, mon cher ami, pourquoi je crois, à présent, aux phénomènes de l'au-delà, aux êtres surnaturels... Je vais satis-

faire votre curiosité... La première fois que ce... appelons-le fantôme une fois pour toutes, fit son apparition dans ma chambre, je crus qu'un mauvais plaisant se permettait à mon égard une facétie d'un goût douteux, et dont, il faut le dire, je ne percevais pas le but... Mais, par la suite, j'ai changé d'opinion, comme je vous le disais, et voici pour quelles raisons. Le fantôme m'a dit sur ma femme certaines choses que personne au monde ne pouvait savoir, sauf moi, bien entendu. Il m'a donné certains détails sur mon intimité conjugale, il m'apporte des messages de l'au-delà, et parfois, même, il me dévoile l'avenir...

— Surprenant ! m'écriai-je... Et vous y croyez fermement, mylord?...

— Mais il faut bien, mon chez Holbrock... Je ne puis pourtant pas nier des faits contrôlables. Comment expliquer que ce fantôme soit informé, avec une si étonnante précision, de mes secrets les plus intimes ?... Et jusqu'à présent, tout ce qu'il m'a dit était l'expression même de la vérité...

« Je ne puis nier non plus les avertissements qu'il m'a donnés et qui se sont toujours vérifiés...

« Voulez-vous des exemples ? Je puis vous en citer autant que vous en voudrez. Tenez, en voici un tout récent :

« La semaine dernière, il m'avait déconseillé une promenade à cheval.

« Je n'ai pas voulu l'écouter, et j'ai eu tort, car mon cheval, ce matin-là, prit peur, sans que je

sache d'ailleurs pourquoi, et il s'en est fallu d'un cheveu que je ne me sois pas cassé les reins... Une autre fois, le fantôme m'avait averti d'un danger physique extérieur, ce qui ne m'avait pas empêché de sortir, comme tous les jours... Et j'ai failli être écrasé par l'attelage d'un paysan dont les chevaux s'étaient emballés... Alors, que pensez-vous de tout cela, monsieur Holbrock ?

— Je pense que ces deux exemples ne prouvent pas grand'chose et qu'il ne doit pas être très difficile de les expliquer, soit par une coïncidence, à moins que... mais, pour le moment, je ne retiens que la coïncidence... Mylord, de ce que vous m'avez raconté, je dois évidemment déduire que le fantôme vous parle. Sa voix a-t-elle un son particulier ?

— C'est assez difficile à dire... les intonations sont assez peu marquées et je n'ai pu encore définir s'il possède une voix d'homme ou de femme. Il y a des fois où je jurerais que c'est un être vivant qui me parle. D'autres fois, je ne sais plus... D'ailleurs, quand on est dans l'état d'esprit que vous pouvez supposer, il est malaisé de distinguer entre une voix de baryton et une voix de soprano...

— Je m'en doute, mylord... Et pourtant, il y aurait intérêt à le savoir... Vous m'avez dit, il y a un instant, que ce fantôme vous prédisait parfois l'avenir. Est-ce que, dans ces derniers temps, il ne vous aurait pas annoncé certain événement qui vous a plongé dans l'inquiétude ?

Lord Clarendon ouvrit de grands yeux.

— C'est exact, mais comment le savez-vous ?

— Je ne sais rien, mylord, mais je suppose quelque chose de très précis... Et que vous a-t-il dit ?

— Que j'allais bientôt mourir...

— Nous y voilà... C'est ce que je pensais... A présent, je commence à comprendre.

« Il est temps de passer à l'offensive, mylord. Vous avez manifesté l'intention de faire votre testament... Eh bien, vous devriez le faire aujourd'hui,,, demain au plus tard.

— Est-ce vraiment d'une telle urgence ?

— Mylord, vous-même l'avez dit ce matin : on ne sait jamais... Il faut dès maintenant, et de façon définitive, mettre hors d'état de poursuivre ses agissements odieux, la canaille qui ose ainsi abuser de la mémoire de lady Anchor...

A ces mots lord Clarendon parut avoir atteint les limites de l'étonnement.

— Vous n'allez pas prétendre sérieusement que quelqu'un se...

— Je ne prétends rien du tout, mylord... mais il y a une chose dont je suis absolument certain, c'est qu'il n'y a point d'esprits et qu'on vous joue une honteuse comédie... Si vous voulez que je vous vienne en aide, et je le pense, car, sans cela, vous ne m'auriez pas fait des confidences, faites ce que je vous dis de faire... Sinon, je préfère être tenu complètement en dehors de cette histoire...

Le ton énergique que j'avais pris sembla faire certaine impression sur le lord. Le pasteur, de son côté, ne cachait pas sa surprise, et ses grands yeux limpides s'attardaient sur mon visage...

Après un silence relativement long, l'ecclésiastique prit la parole.

— Mister Holbrock a tout à fait raison, mylord. D'ailleurs, voilà longtemps que je vous avais, moi-même, conseillé de vous adresser à la police. Vos atermoiements sont inexplicables et n'ont pas d'excuse...

Lord Clarendon s'était levé et arpentait fièvreusement la grande salle. Il paraissait en proie à une émotion intense. Il était facile de voir qu'il se livrait en lui un violent combat intérieur. Puis il s'arrêta devant moi et me tendit la main :

— Mister Holbrock, vous êtes un gentleman, me dit-il d'une voix un peu solennelle. Et je vous dois une grande reconnaissance. A partir de maintenant, je suis décidé à suivre tous vos conseils et à n'agir que selon vos directives. J'espère que nos efforts finiront pas donner un résultat.

. . . . . .

Ma montre marquait onze heures et quelques minutes quand il me prit subitement l'idée de faire une petite ronde dans le château. Encore aujourd'hui, je ne saurais dire pourquoi cette folle idée me traversa le cerveau. Je venais de fermer un livre dont la lecture m'avait prodigieusement ennuyé, et comme le sommeil tardait

à venir, je m'étais levé... Je sortis tout doucement de ma chambre... Le château semblait endormi, comme celui de la Belle au Bois... Aucune lampe ne brûlait sur le palier ni dans l'escalier, mais j'avais assez bien repéré la disposition des lieux, et, d'autre part, la nature m'a doué d'un sens merveilleux de l'orientation...

Je me dirigeai sans difficulté jusque dans le grand hall, qu'éclairait une minuscule ampoule bleue dont la faible lueur rendait plus fantastique encore l'allure des quatorze chevaliers bardés de fer qui montaient leur garde immobile...

Mais je n'étais pas homme à avoir peur des ténèbres ou d'armures vides et je traversai tranquillement la haie formée par ces guerriers médiévaux, pour aller directement au grand portail dont les ornements avaient, dès le premier instant, provoqué mon admiration de connaisseur. La clef ouvragée était sur la serrure. J'ouvris le portail et sortis dans la cour, non sans avoir pris la précaution de mettre la clef dans ma poche... Au dehors, la tempête hurlait, des flocons de neige tourbillonnaient et m'appliquaient des gifles glaciales, mais avec ma bonne pelisse, je pouvais me permettre de braver la tourmente sans craindre de me refroidir. Je ne sais quel démon me poussait à entreprendre une promenade nocturne, par un temps à ne pas mettre un chrétien dehors, surtout à cette époque de l'année...

La neige qui tombait drue m'interdisait de

songer à diriger mes pas, et j'avançais instinctivement, à l'aveuglette, ce qui, après tout, n'avait pas d'importance, puisque je ne m'étais fixé aucun but déterminé... L'obscurité était totale. La lune disparaissait derrière les gros nuages d'où la neige tombait en flocons serrés, et nulle lanterne, nul lumignon n'éclairait mon chemin, quel qu'il fût...

En y songeant aujourd'hui, je me rends compte de mon imprudence, car je pouvais fort bien atteindre, sans le vouloir, la région marécageuse, mais j'étais jeune et j'ignorais la peur. Quant aux rencontres nocturnes, elles me paraissaient improbables, et le gros revolver que je tenais solidement au fond de ma poche droite me rassurait complètement sur leur issue...

Pourtant, à peine avais-je parcouru une centaine de mètres, que j'eus l'impression d'entendre des pas derrière moi. Je fis une brusque volte-face, mais je ne vis rien. Je repris donc mon chemin, mais chacun de mes pas augmentait mon inquiétude.

J'étais absolument certain d'avoir entendu du bruit, et j'avais l'oreille très fine à cette époque. Donc, quelqu'un m'avait suivi, me suivait probablement encore. Au bout d'une dizaine de minutes, je résolus de rentrer, car je m'étais suffisamment éloigné et je ne tenais pas à risquer un enlissement toujours possible dans cette région au terrain plein d'embûches, d'autant plus que la neige avait recouvert le sol d'un épais

manteau blanc, sous lequel personne n'aurait su distinguer la nature du sol, et moi, étranger au pays, encore moins que quiconque... Le vent soufflait avec une violence croissante et je songeais que décidément je me trouverais plus à l'aise dans ma chambre chaude et confortable...

Je fis donc demi-tour, et je marchais plus lentement qu'à l'aller, car j'avais alors le vent dans la figure.

Il me fallut bien vingt minutes avant qu'il me semblât distinguer la masse sombre du manoir quand je m'arrêtai soudain, pris d'une folle terreur...

Et dire que je croyais ignorer la peur !...

Mes yeux perçants venaient de distinguer une forme qui semblait m'attendre au milieu de la route. L'apparition était vêtue d'un drap qui dissimulait son corps et son visage. Pas de doute, c'était le fantôme, probablement celui de lady Anchor...

Sur le moment, je me sentis incapable de faire un pas de plus. Mon cœur battait à une cadence folle... Mon anxiété se transforma en une terreur folle quand je vis le fantôme, immobile jusque là, s'animer soudain et se diriger droit sur moi... Ma main se crispa sur mon arme, et je me préparai à tirer, quand une voix, qui semblait sortir des entrailles de la terre, se fit entendre :

— Maudit sois-tu, toi qui viens troubler mon repos. Fuis, pendant qu'il en est temps encore, car la mort est suspendue sur ta tête...

Ces paroles augmentèrent encore mon épouvante, et je me sentis faible et impuissant, comme un petit enfant. Mais ma défaillance fut de courte durée. Par un effort suprême de ma volonté, je parvins à retrouver mon sang-froid et à dompter mes nerfs.

— Qui êtes-vous ? répondis-je. Allons, bas le masque! Cessez cette ridicule comédie...

— Je suis le spectre de lady Margeret Anchor...

J'éclatai d'un rire sonore qui résonna étrangement dans la nuit, puis je sentis ma terreur s'évanouir pour faire place à une véritable fureur. Je ne pouvais admettre qu'on se moquât de moi avec une telle audace, et le coquin, dissimulé sous son drap, allait apprendre à me connaître.

— Eh bien! hurlai-je, nous allons voir si je suis de taille à me mesurer avec un spectre! Et je fonçai sur le soi-disant fantôme, mon poing s'abattit et, sans doute, l'aurais-je touché à la pointe du menton si... je n'avais rencontré que le vide...

J'étais seul, tout seul dans la nuit, et le spectre s'était évanoui. J'eus beau chercher de tous les côtés, je ne vis rien, absolument rien. J'en vins à me demander si je n'avais pas été le jouet d'un cauchemar, d'une hallucination... Avec toutes ces histoires de revenants, Lord Clarendon m'avait excité l'imagination et j'avais dû... Et pourtant, non! J'avais vu, j'avais entendu... C'était indéniable... Alors? Alors, lord Clarendon avait-il eu

raison, contre toute évidence, contre tout bon sens?

C'est dans cet état d'esprit que je rentrai au château et que je remontai dans ma chambre...

Ma conviction qu'il n'y avait pas d'esprits venait de recevoir une rude atteinte. Mais, malgré tout, je ne voulais pas admettre que la raison n'eût pas toujours le dessus et je me dis que le spectre de lady Anchor, je l'avais rencontré, mais qu'il était d'une espèce particulière, et que, pour avoir raison de lui, il faudrait avoir recours à des méthodes spéciales.

Sur ma table, s'étalait une deuxième missive. Je m'y attendais presque, et c'est sans la moindre surprise que je lus :

Fuyez! Fuyez sans retard car un grand danger vous menace. Partez demain matin! La mort rôde autour de vous!

Je mentirais en disant que ce mot me remplit d'une joie sans mélange ou qu'il m'intimidât tant soit peu. Mais j'aurais donné gros pour savoir qui me l'avait apporté. En quittant ma chambre, il n'y était pas. D'autre part, j'avais soin de fermer ma porte à clé et d'emporter la clé avec moi.

Donc... Je fis une perquisition en règle qui, naturellement, ne me donna aucun résultat. Une seule conclusion restait, dès lors, possible : quelqu'un possédait un double de la clé. Qui?

Je ne pouvais pas encore le savoir mais j'aurais été fort étonné si cet intrus n'avait pas eu

des rapports très étroits, et fort terrestres, ceux-là, avec le spectre dont je venais de faire la connaissance.

Décidé à tirer la chose au clair dès le lendemain matin, j'enfilai mon pyjama et me recouchai.

Mais à peine avais-je posé ma tête sur l'oreiller que j'entendis un grand cri. Puis j'entendis un bruit de voix; je reconnus immédiatement celle de Robert. En un instant, j'ouvris ma porte et me précipitai dans le corridor. Aucune lumière n'était allumée, mais je vis nettement, malgré l'obscurité, une forme claire traverser le corridor et s'enfuir à toute vitesse.

— Arrêtez-le! Arrêtez-le! s'écria Robert. Et je courus derrière la forme qui allait disparaître à un tournant.

Elle était vêtue, autant qu'il m'était possible d'en juger, d'un drap blanc, tout comme mon spectre, et ce vêtement flottant ralentissait sa fuite. Je rejoignis la forme sur le palier, la poursuivis dans l'escalier, et j'allongeai déjà la main pour l'empoigner... Nous étions parvenus dans la galerie, quand je me heurtai à l'une des armures qui vacilla sous le choc et, finalement, s'abattit sur moi avec un fracas de ferraille capable de réveiller tous les morts de l'Enfer et, à plus forte raison, les vivants qui habitaient le château. L'instant d'après, tous étaient sur les lieux. Le premier fut l'excellent pasteur, qui m'aida à sortir de sous l'amas d'acier qui pesait

sur moi. Le brave homme était en chemise et en bonnet de nuit. Il avait un aspect si comique que je ne pus m'empêcher de sourire, malgré la gravité de la situation. Puis je vis lord Clarendon, Robert et Mary, qui paraissait fort agitée et tremblait de tous ses membres.

— Que se passe-t-il donc, monsieur Holbrock? s'écria le lord. Vous n'êtes pas blessé, au moins?

— Heureusement, non! Mais il s'en est fallu de peu que cette pesante armure ne m'ait assommé... J'ai entendu un cri... J'ai vu une forme blanche qui fuyait... J'allais la saisir quand s'est produit cet incident... bruyant.

— C'est affreux, Mylord! gémit Mary. Je dormais tranquillement quand, tout d'un coup, j'entendis un bruit léger... J'ai vu, en me réveillant, au pied de mon lit...

— Pas le fantôme? demanda précipitamment le lord.

— Si, c'était lui!... Il avait levé la main et je suis sûre qu'il voulait me tuer!...

— Allons! Allons! intervint Robert. N'exagérons rien, mais il est absolument vrai que quelqu'un s'était introduit dans notre chambre... J'ai vu, moi aussi...

Lord Clarendon paraissait violemment ému. Il se laissa tomber sur un siège.

— Veuillez agréer toutes mes excuses, madame, et vous également, messieurs, nous dit-il d'une voix éteinte. Vous ne pouvez vous imaginer combien je suis navré... C'est ma faute...

J'aurais dû vous prévenir, dès le début, que mon château était hanté...

— Dans ces conditions, je crois que le mieux serait... que nous partions, n'est-ce pas, Mylord? interrompis-je.

— Croyez-vous réellement que nous allons nous laisser impressionner par une plaisanterie d'aussi mauvais goût ? riposta Mary.

— Non ! Nous resterons, quand ce ne serait que pour montrer à ce spectre qu'il ne nous fait pas peur ! N'est-ce pas, Robert ?

— Si vous restez, vous mourrez tous! fit une voix sépulcrale venue je ne sais d'où.

Nous nous regardâmes avec terreur, car, en dehors de nous cinq, il n'y avait personne dans la salle.

IV

LA TRAGIQUE PARTIE DE CHASSE

— Qui donc a prononcé ces paroles ? demanda le pasteur quand nous fûmes revenus de notre premier étonnement.

— Si je le savais, répondit lord Clarendon avec un accent de désespoir qui faisait mal à entendre. Ce n'est même pas la peine de chercher. Contre les phénomènes surnaturels, il n'y a rien à faire...

Je protestai tout de suite, et sur un ton énergique :

— Je suis d'un avis totalement différent, Mylord. Vous vous trompez du tout au tout, si vous pensez que vous venez d'entendre une voix de l'au-delà. C'est une supposition qui n'a pas le sens commun.

— Sens commun ou non, riposta le lord légèrement piqué, les faits sont là. Je vous en prie, monsieur Holbrock, cherchez bien et dites-nous s'il n'y a personne d'autre que nous cinq ici... Par conséquent...

— Cela ne prouve absolument rien, Mylord !... A l'heure actuelle la science est fort avancée, et

l'on sait fort bien parler à distance, sans être présent soi-même...

— Comment cela ? demanda le pasteur Clifton, qui parût soudain fort intéressé.

— Mon Dieu ! c'est assez simple, Révérend! Par T.S.F., tout bonnement... Supposons, par exemple, qu'on ait installé un microphone quelque part, dans le château ou à proximité, et qu'on ait placé un haut-parleur dans la galerie... Alors, tout s'expliquerait très naturellement...

— Ton hypothèse me paraît fantastique, Richard! répondit Caneford.

— C'est possible qu'elle le soit, mais, dans tous les cas, elle n'a rien d'absurde. En conséquence, je propose que nous recherchions tout de suite, s'il n'y a pas un appareil de ce genre dissimulé dans la pièce. Nous verrons bien si j'ai raison...

Lord Clarendon se rangea à mon avis, mais le Révérend, pour sa part, fit des objections. Il était fatigué, avait sommeil, et déclara qu'il songeait surtout à retrouver son lit. Robert et Mary, de leur côté, exprimèrent le même désir et finalement, nous restâmes tous les deux seuls, lord Clarendon et moi.

— Si nous étions raisonnables, dit lors Clarendon, nous suivrions leur exemple, mais je veux vous démontrer que vous vous trompez. Commençons donc nos recherches dès maintenant. Vous serez plus vite convaincu de votre erreur...

Je ne fis pas répéter deux fois l'invitation et me mis au travail sur-le-champ, bien que j'eusse mille fois mieux fait de rester tranquillement dans mon lit. La galerie était assez mal chauffée, et je grelottais littéralement, mais je voulais à tout prix démasquer l'imposteur. Je crois bien que je ne fus jamais plus attentif et méticuleux dans ma vie que ce jour-là. Rien n'échappa à mes recherches. Je remuai tout le mobilier, retournai le tapis, percutai les murs, mais tout fut en pure perte, lord Clarendon ni moi, nous ne découvrîmes la moindre trace d'un haut-parleur, le moindre fil ou câble, rien de suspect...

J'en fus pour ma courte honte et il me fallut bien en convenir.

— Je le savais d'avance, fit lord Clarendon... Croyez-moi, je connais tous les coins et recoins de mon château, et votre hypothèse est complètement invraisemblable... Maintenant, vous voilà convaincu, j'espère... Alors, allons nous coucher...

— Encore un mot, mylord... Je reconnais que je me suis trompé... Mais je n'en suis pas moins convaincu, exactement comme auparavant, que ce mystère a une explication tout à fait naturelle... Pour le moment, je n'arrive pas à voir où est la solution, mais je suis bien sûr que je finirai par la trouver... En ce qui concerne le testament, je...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase, car soudain la haute fenêtre aux vitraux bleus

s'ouvrit avec fracas, le vent s'engouffra en hurlant dans la pièce qu'il glaça et je me reculai légèrement effrayé... et le grand lustre s'éteignit. Nous nous trouvâmes plongés dans une obscurité profonde.

— Mylord ? m'écriai-je.

—Je suis là, mister Holbrock. N'ayez pas peur, ce n'est rien. Un coup de vent a poussé la fenêtre qui devait être mal fermée. Il est possible aussi qu'il ait endommagé les fils électriques... Nous verrons cela demain matin et je ferai faire la réparation séance tenante... Vous me disiez donc à propos du testament ?...

Au dehors, la tempête faisait rage et il était à peu près impossible de s'entendre. Jamais encore je n'avais vu un pareil ouragan. Et, subitement j'aperçus comme une ombre... je pensai que c'était lord Clarendon qui voulait refermer la fenêtre... puis un cri perçant me fit sursauter.

— Le fantôme !... le fantôme !... s'écria lord Clarendon.

Effectivement, je vis une forme blanche passer par la fenêtre... Tout d'abord, ce ne fut qu'une impression fugitive, puis les contours du fantôme s'affirmèrent... je distinguai nettement une forme humaine... Cette apparition était à trois pas de moi et je ne le cache pas, j'eus peur... et je fis un pas à reculons. Le malheur voulut que je heurtasse une chaise, et je trébuchai et m'étalai sur le plancher. Je me relevai immédiatement, vexé et au comble de la fureur, vou-

lant prendre ma revanche de ma déconvenue, je me précipitai sur le fantôme comme un taureau fonce sur le matador.

Mes mains allaient se refermer sur lui quand le fantôme fit soudain un bond fantastique qui le transporta jusqu'au plafond, où il resta, apparemment à l'aise, comme si les lois de la pesanteur n'eussent pas existé pour lui. Et de là-haut parvint jusqu'à moi un rire qui n'avait rien d'humain et dont l'accent ironique me fit froid dans le dos.

— Hugues, fit une voix semblant sortir d'un tombeau... Hugues... Oseras-tu faire un testament sans m'avoir consulté ?... N'ai point le malheur d'agir ainsi... sinon, tu en supporteras les conséquences...

Et puis, le spectre parut s'enfoncer dans la boiserie...

Plus mort que vif, je tournai le commutateur et le lustre s'éclaira comme auparavant. Il fallait bien en conclure que l'interruption qui s'était produite quelques minutes plus tôt avait été provoquée intentionnellement... Lord Clarendon était pâle et paraissait plus ému que moi. Peut-être savait-il moins bien se maîtriser...

— Vous avez vu, mon cher ami, de vos propres yeux... Vous ne prétendez plus, je pense, que j'exagérais... Tout ce que je vous ai raconté jusqu'alors était exact et tout s'est également déroulé comme je l'avais prédit. D'abord la lumière qui cesse de fonctionner tout d'un coup

sans que l'on sache pourquoi, et puis... le spectre qui apparaît... Je savais bien, dès la première minute, qu'il était inutile de tenter même un semblant de résistance... C'est épouvantable et cependant vrai : mon ancêtre me poursuit jusque dans la mort... Je crois que je vais devenir fou si cela continue.

— Vous avez tort, mylord, de vous laisser aller ainsi... Réfléchissez et réagissez... Je regrette de ne pouvoir trouver une explication à toutes ces diableries, mais je m'en tiens à ma première opinion. Il n'y a sur terre ni sorciers, ni revenants ni rien de surnaturel. Et si vous le voulez bien, tout en remettant à plus tard l'explication que je trouverai de ces divers incidents, reprenons la conversation au point où nous l'avions laissée. Donc, en ce qui concerne votre testament, je suis d'avis que vous le fassiez dès demain matin... C'est dans votre propre intérêt que je parle ainsi et j'espère bien que vous ne vous laisserez pas intimider par des jongleries aussi grossières...

Sa Grâce hésita longuement.

— Je ne sais plus, dit-il enfin... Peut-être ferai-je mieux de m'abstenir... Je vais réfléchir...

— Comme vous voudrez, mylord, répondis-je froidement, mais si, par la suite, un... malheur... se produit, n'en soyez pas étonné... Je vous aurai au moins averti...

— Croyez-vous sérieusement, monsieur Holbrock, que je sois en danger?...

— Non, mylord, je ne le crois pas... j'en suis sûr, et je vous l'ai, d'ailleurs, déjà dit.

— Alors, que dois-je faire ?

— Je vous répète, mylord, qu'il faut vous hâter d'écrire votre testament et de me le remettre... Je l'emporterai moi-même à Londres et je le déposerai chez un notaire...

— Et qui dois-je instituer mon héritier ?

— Mais, qui vous voudrez, mylord. Ce n'est point mon affaire. L'important, voyez-vous, c'est que votre testament soit fait et surtout qu'on le sache...

— Hein ? qui... on ?

— Vos ennemis, mylord... Et quand ils sauront qu'il n'y a plus rien à tenter, ils cesseront de vous persécuter...

. . . . . .

Le lendemain matin, à l'heure du breackfast, personne ne fit allusion aux événements de la nuit. Ni le pasteur, ni Mary, ni moi ne voulions attaquer ce sujet brûlant et nous prîmes bien soin de parler d'autre chose. Le révérend Clifton s'ingénia à trouver de nouvelles histoires écossaises, mais il n'était probablement pas en verve, car il ne parvint à faire rire personne...

Mary écoutait distraitement et Robert semblait absorbé par les volutes bleues qui s'échappaient de sa pipe de bruyère. Lord Clarendon paraissait avoir quitté momentanément la pla-

nète. Pour ma part, je me livrais à un travail extrêmement compliqué. Je contemplai les quatorze armures impeccables alignées sur deux rangs et je tâchai de retrouver celle qui, la nuit précédente, avait failli m'écraser sous son poids. Mais elles étaient si rigoureusement identiques que je ne parvins pas à trouver la solution du problème...

L'arrivée du docteur Strunk vint apporter un peu d'animation. Il tenait une magnifique valise en peau de porc, et sa maigre silhouette flottait dans un costume de voyage de bonne coupe. Il semblait d'excellente humeur.

— Ainsi, vous allez nous quitter tout à l'heure? lui demanda lord Clarendon. A quelle heure est votre train ?

- Dans une heure et trente-cinq minutes, très exactement, Votre Grâce, répondit l'Allemand avec une précision bien caractéristique de sa race. J'ai d'ailleurs tout le temps devant moi. Tout est terminé, mes bagages tout bouclés. La voiture que vous avez bien voulu mettre à ma disposition partira d'ici trois quarts d'heure et franchira les douze milles qui nous séparent de la gare...

— Bien, bien, docteur. Je sais que vous prévoyez toujours tout... Eh bien, je vous souhaite un bon voyage et un agréable séjour dans votre patrie et donnez-moi de vos nouvelles...

Le secrétaire s'inclina respectueusement devant le lord qui lui tendit amicalement la main,

puis il prit cérémonieusement congé de chacun de nous après nous avoir souhaité de joyeuses fêtes de Noël.

— Ce bon M. Strunck ! dit le pasteur... C'est vraiment un homme remarquable. Il possède une science peu commune et je crois bien qu'il n'y a rien sur lequel il n'ait de compétences. C'est un savant universel, n'est-ce pas, mylord ?

— Oui... certes... répondit distraitement Clarendon... Il m'est très sympathique et il fournit un travail très utile. Dommage qu'il nous quitte pour plus d'un mois... Je suis sûr qu'il va nous manquer... Mais, mes chers amis, je vois le temps s'éclaircir... Voyez, le ciel est pur... Si nous en profitions... Je propose une petite partie de chasse.

— Que chasse-t-on, par ici ? demanda Mary.

— Oh ! la poule d'eau, tout simplement. C'est d'ailleurs un gibier succulent.

« Alors? Qu'en pensez-vous? Cela nous fera un peu d'exercice et nous changera les idées...

Caneford accepta avec joie. Mary, qui n'avait encore jamais chassé, poussa des cris de joie. Quant à moi, inutile de dire que je trouvai l'idée excellente...

Lord Clarendon donna l'ordre à Barker, son vieux valet de chambre, de préparer les fusils.

— Et vous, Révérend ? demanda-t-il au pasteur. Serez-vous des nôtres ? Je l'espère, en tout cas...

— Je devrais rester à la maison, si j'écoutais

les conseils de la prudence, car je ne suis plus d'âge à me fatiguer. Mais j'irai néanmoins... Savez-vous, monsieur Holbrock, qu'autrefois, et il n'y a pas encore si longtemps, j'étais un chasseur remarquable... J'avais un coup d'œil d'une sûreté... Aujourd'hui, évidemment, je suis un peu moins brillant... La vieillesse, cher monsieur Holbrock...

— Oh ! Révérend ! n'exagérons rien, vous n'avez encore rien de Mathusalem... Puis-je me permettre de vous demander votre âge ?

— Je suis plus vieux que vous ne le pensez, répondit l'excellent homme en souriant. Je viens d'avoir soixante-treize ans.

— Sapristi ! Je vous en aurais donné soixante tout au plus... Tous mes compliments...

Je montai dans ma chambre pour enfiler mes bottes fourrées et, un quart d'heure plus tard, nous nous mîmes en route. Lord Clarendon avait pris une voiture découverte qu'il conduisait lui-même...

Bien que mes occupations habituelles ne me laissent que peu de temps, j'adore la chasse. Aussi me trouvais-je dans l'état d'esprit le plus gai qui puisse se concevoir et j'attendais avec impatience le moment de montrer mes talents de tireur... Le temps était merveilleux, un peu froid, mais sec... L'ouragan de la nuit avait durci le sol...

Après un assez long trajet, nous arrivâmes à la région giboyeuse. Lord Clarendon répartit les

fusils et les cartouches, y compris Mary, à qui Robert dut, par ailleurs, expliquer le fonctionnement de son arme. Puis nous nous dispersâmes, chacun à la recherche de victimes à plumes. Lord Clarendon emmena Robert et Mary et se fit suivre par Barker. Je restai seul avec le pasteur. Au bout d'une heure, nous devions tous nous retrouver devant la voiture...

Je ne voulais pas mettre en doute la parole d'un homme aussi respectable que le digne pasteur, et je ne demandais qu'à croire à la réalité de ses exploits cynégétiques d'antan. Pourtant, rien qu'à sa façon de tenir son fusil, j'aurais été en droit de me demander s'il avait réellement jamais chassé de sa vie. Il tirait peu, très mal et n'atteignait rien. Peut-être sa main tremblait-elle, à moins que sa vue fût devenue franchement mauvaise. Toujours est-il qu'il ne parvint pas à abattre la moindre pièce. Pour ma part, je fus particulièrement heureux. Déjà, trois volatiles emplissaient mon carnier.

— Ah! la vieillesse est une bien triste chose, gémissait le révérend... Et aujourd'hui, je ne suis vraiment pas en veine...

— Voyons ! il ne faut pas vous décourager... Ajustez mieux et vous aurez plus de succès...

— Vous en parlez à votre aise, monsieur Holbrock... Non, j'ai décidément la vue trop faible... Je crois que je ferais mieux de renoncer à tout espoir...

J'abattis encore deux merveilleuses poules

d'eau, ce qui portait à cinq le nombre de mes victimes. Puis, comme je me sentais un peu fatigué, je m'assis un instant sur un rocher recouvert de mousse.

— Hé, hé ! fit le pasteur. Tous mes compliments, monsieur Holbrock... Vous êtes un grand chasseur devant l'Eternel.

— Soyons modeste, Révérend... Je suis bien certain que mon ami Caneford rapportera beaucoup plus de gibier que moi... D'ailleurs je ne me plains pas... Tenez, je vous fais une proposition... Prenez deux de mes volatiles... Avec trois qui me restent, c'est encore honorable...

— Merci, cher monsieur! Mais je ne puis accepter. Je ne veux pas me parer des plumes du paon.

— Quelle importance cela peut-il avoir? Tenez, prenez les deux poules et retournons à présent... Les autres doivent être également sur le point de revenir... Je suis curieux de savoir s'ils ramènent un gros butin...

— Soit, répondit Clifton. J'accepte votre proposition et vous remercie... Comme cela, mon amour-propre sera sauf... tandis que si je rentrais les mains vides...

Le retour fut assez pénible, car le froid avait gelé la neige et nous glissions à chaque pas. Bien entendu, je connaissais mal la région et c'est le pasteur qui m'indiqua le chemin. Tout seul, je me serais perdu cent fois. Enfin, nous approchâmes de la route. J'aperçus la voiture arrêtée à

quelques centaines de mètres et puis je vis un homme se diriger en courant vers nous. Peu après, je reconnus Caneford qui avait sans doute hâte de nous raconter ses exploits... Mais quand il fut près, je m'aperçus que ce n'était point Caneford, mais lord Clarendon lui-même. Il était essoufflé et son visage bouleversé me remplit soudain d'une terreur folle.

J'eus le pressentiment d'un malheur. Je courus à lui et le retins au moment précis où le souffle allait lui manquer.

— Qu'y a-t-il, mylord? Pourquoi...

— C'est atroce ! Mme Caneford... est morte !

V

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE

Morte ! Mary était morte ! Mary que je venais de quitter une heure plus tôt, pleine de vie et de santé, débordante de gaîté... Etait-ce possible ? Sur le moment, je ne voulus pas croire à cette nouvelle. Je me dis que lord Clarendon, la tête tourneboulée par ses histoires de revenants, venait de perdre subitement la raison... Hélas, le malheur n'était que trop vrai. J'étais si abasourdi, si atterré, que je ne songeai même pas à demander à lord Clarendon comment l'horrible chose avait pu se produire. C'était, pour moi, comme si le ciel se fut soudain voilé d'horreur. Du reste, Clarendon n'aurait pu, je crois, me donner aucune explication. Il était affalé sur le bord de la route, les yeux dans le vague, anéanti. Par moment, ses lèvres remuaient, prononçaient quelques paroles à peine intelligibles, ou bien il frissonnait comme un fiévreux. Je le laissai donc entre les mains du pasteur, et courus comme un fou vers la voiture où Barker m'attendait, l'air consterné. Sans mot dire, il me fit signe de le

suivre et nous nous enfonçâmes dans les fourrés qui bordaient la grande route. J'aperçus Robert de loin. Il était assis par terre et me tournait le dos. Je m'approchai doucement et le touchai à l'épaule. Dès qu'il me vit, il eut un sursaut d'épouvante, et me désigna du doigt, une masse informe, gisant à deux pas, recouverte d'un plaid... Barker se tenait à l'écart, les yeux baissés...

— Mais enfin, que s'est-il passé ? demandai-je quand je sentis ma gorge se desserrer. Comment un tel malheur a-t-il pu se produire ?

Caneford me regarda sans répondre, et je compris que l'heure n'était pas aux explications. Je me tournai vers Barker, l'attirai un peu plus loin et mon regard lui posa une question muette.

— Hélas, monsieur ! Il n'y a pas grand chose à raconter, me répondit-il tristement. On ne sait pas au juste ce qui s'est passé. Tout allait très bien, et puis Mme Caneford a voulu tirer, elle a poussé un cri, un gémissement, et elle est tombée... Nous nous sommes empressés autour d'elle... mais il n'y avait rien à faire... Elle est morte entre nos mains, quelques secondes après... Voilà... Peut-être son arme était-elle mal chargée... Y a-t-il eu un éclatement de la cartouche?

— Donc, ce serait un accident ?

— C'est l'opinion de Sa Grâce, et la mienne aussi, monsieur, s'il m'est permis de la donner...

— Bien... bien... Merci, Barker....

Je retournai auprès de Robert, toujours immo-

bile, les yeux fixés sur le cadavre de sa femme.

— Reprends courage, mon pauvre vieux, lui dis-je en affermissant ma voix du mieux que je pus. Tu sais combien je partage ta douleur... C'est un malheur terrible, mais il faut bien s'incliner devant la fatalité...

A ces mots, Robert bondit. Il semblait avoir retrouvé toute son énergie et ses yeux lancèrent des éclairs.

— La fatalité! Tu le crois, peut-être, et lord Clarendon aussi. Mais pas moi...

Son attitude et la violence de ses paroles me frappèrent...

— Que veux-tu dire, Robert? C'est pourtant clair... Barker m'a dit que le fusil était mal chargé et que la cartouche avait éclaté...

— C'est un mensonge. C'est moi-même qui avais chargé le fusil de Mary et je puis jurer que tout était en ordre... Non, non et non! Mary n'est point la victime d'un accident... On l'a tuée, on l'a assassinée...

Il me sembla que je venais de recevoir un coup de massue sur la tête...

— Hein ? Que dis-tu là, Robert. As-tu ton bon sens ?

— Hélas! je ne l'ai que trop. Parfaitement, assassinée... J'étais à côté d'elle quand elle a tiré. Au même instant, j'ai entendu un autre coup et... alors... elle s'est écroulée... Elle était atteinte à la poitrine, c'était fini...

Et le malheureux éclata en sanglots...

Je le pris dans mes bras, lui parlai avec toute l'affection dont j'étais capable, tentai de le calmer, de lui démontrer qu'il pouvait se tromper. Mais en vain.

— C'est un meurtre, un lâche assassinat. Mais je te jure, Richard, que je vengerai ma pauvre Mary et que je n'aurai de cesse avant d'avoir trouvé son meurtrier...

Je ne pus m'empêcher de penser, sans le dire à Robert, bien entendu, qu'il aurait peut-être du mal à le trouver et je me rappelai soudain les deux lettres anonymes que j'avais reçues. Le fantôme de Lady Anchor avait commencé à tenir parole. Qui allait être la deuxième victime ? Robert ou... moi ?

. . . . . .

Avec l'assentiment de Robert, nous enterrâmes Mary dans le petit cimetière où reposaient déjà les ancêtres de la famille Clarendon. C'était un honneur que le lord voulait rendre ainsi à celle dont la mort, disait-il, était un peu sa faute. Il paraissait d'ailleurs lui-même profondément affecté. La cérémonie fut simple, courte et émouvante. Le pasteur Clifton prononça quelques paroles qui nous arrachèrent des larmes. Puis il fit une courte prière et les fossoyeurs ensevelirent pour toujours celle qui n'avait été que grâce et bonté.

La douleur de Robert était silencieuse, mais effrayante. Il ne pouvait se décider à quitter le cimetière et il fallut une exhortation et l'affec-

tueuse autorité de Lord Clarendon pour arriver à le ramener au château. Je savais combien ce deuil le frappait, mais je n'aurais jamais cru qu'il aurait pu l'affecter et le changer à un tel point. Il restait des heures entières, silencieux, apathique et répondait à peine aux questions qu'on lui posait. Plus rien ne l'intéressait. En quelques heures, ses tempes blanchirent et sa taille se voûta : le chagrin avait, en deux jours, vieilli mon ami de plus de dix ans. Seul l'éclat de ses yeux était resté le même. On sentait que son énergie, loin de s'abattre, s'était au contraire décuplée.

— Je sais, à présent, pourquoi je vis, mon cher Richard! me dit-il. Maintenant, j'ai un but, une mission sacrée à laquelle je ne faillirai pas, je veux trouver et je trouverai le bandit qui m'a fait cela.

— Mais, Robert, je crains que la douleur ne t'égare : Lord Clarendon et Barker sont formels. Il ne peut s'agir que d'un accident.

Robert sourit avec amertume.

— Et moi, je te dis que je sais fort bien qu'il n'en est rien. On a tué Mary. Le crime a été prémédité et froidement exécuté. Mais je découvrirai l'assassin, et alors...

Ce devint une idée fixe chez Robert. Et malgré tous mes efforts, il n'en démordit point. Je lui proposai de repartir immédiatement pour Londres. Mais il refusa net. Pour rien au monde,

dit-il, il ne quitterait la région avant d'avoir démasqué le meurtrier de sa femme.

Je n'ai pas besoin de dire que l'ambiance, au château, n'était pas positivement joyeuse. Lord Clarendon semblait de jour en jour plus accablé par ses propres soucis — que j'étais seul à connaître avec le pasteur — et se tourmentait encore à l'idée qu'il était responsable de la mort de Mary. Mais il était persuadé que Mary avait été la victime d'un accident, ni plus ni moins. Mais je fus navré de constater que sa croyance aux esprits croissait tous les jours et je renonçai, bientôt, à le persuader du contraire. D'autre part, il craignait pour sa vie — et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort — de sorte qu'il refusa obstinément d'écrire son testament. Toutes mes objurgations à ce sujet restèrent sans effet.

De mon côté, j'étais fermement décidé à quitter le château le plus tôt possible, et je l'aurais fait immédiatement après les obsèques de Mary, mais il m'était impossible, d'abandonner Robert dans son état d'esprit du moment, et je me résignai à rester jusqu'à ce qu'il fût devenu plus raisonnable. C'est pendant cette période douloureuse que je fis la connaissance de Whitney Pollok. Je le rencontrai, certain matin, au cours d'une promenade avec Robert. Je ne sais point exactement qu'elle était sa profession, mais il me fit, dès l'abord, une impression favorable. C'était un petit homme, plutôt corpulent, d'ap-

parence vigoureuse, à la mise élégante, qui paraissait aisé et indépendant. Il me raconta qu'il avait tenu un commerce, autrefois, à Londres, et que, depuis peu, après s'être retiré des affaires, il avait élu domicile à Inverness où il avait acheté une petite propriété.

— J'adore la campagne écossaise, disait-il. Elle a un attrait particulier mais qu'on ne découvre qu'à la longue...

Robert semblait reprendre le dessus en présence de Pollok. Il devenait même loquace, ce que je considérai comme un signe non équivoque d'amélioration. A partir du jour où nous le rencontrâmes, Robert le revit chaque jour. Il tint à le présenter à Lord Clarendon et je dois dire que ce dernier parut charmé de sa nouvelle connaissance.

Pendant quelques jours ce fut le calme après la tempête. Le fantôme lui-même ne se montrait pas. Sans doute estimait-il avoir droit à quelque repos après ses récents exploits. Un matin, je sortis du château d'assez bonne heure pour faire une petite promenade. Après une demi-heure de marche, je remarquai une masse sombre gisant à terre. Plein de curiosité, je m'approchai et reconnus, à ma grande stupéfaction, que c'était notre nouvel ami, M. Pollok, étendu sur le ventre.

— Serait-il indiscret, cher Monsieur Pollok de vous demander ce que vous pouvez bien faire dans une telle position?

M. Pollok parut surpris de mon apostrophe et se releva d'un bond.

— Oh! rien de particulier, monsieur, me répondit-il avec un sourire plein de candeur. J'étudie le sol...

— Vous dites?

— ... que j'étudie le sol, ou plus exactement sa contexture, car la géologie est une de mes manies...

— C'est très intéressant... et je vous félicite de votre courage, car il en faut pour rester ainsi, sans bouger, étendu sur un sol gelé..., vous allez vous refroidir ou attraper des rhumatismes.

— Oh! je ne suis pas très sensible au froid. Je vous assure que j'ai souffert bien davantage, en 1916, dans les tranchées du nord de la France... Mais je vois que vous êtes en promenade, Monsieur Holbrock... Voulez-vous de moi comme compagnon?...

— Avec plaisir... Je déteste la solitude. D'ordinaire, je sors avec mon ami Caneford, mais ce matin, je ne l'ai pas vu.

— Moi non plus, où est-il donc?

— Je n'en sais trop rien. Je suppose qu'il a dû faire la grasse matinée. Ces jours derniers, il se lève tard... Mais je ne suis pas mécontent, car il semble reprendre le dessus, redevenir l'homme énergique qu'il était... Ah! si vous l'aviez vu avant la mort de sa femme! C'était un autre gaillard...

— Je m'en doute bien. Je n'ai pas eu l'hon-

neur de connaître Mme Caneford, mais j'ai entendu dire que c'était une très jolie femme... N'est-ce pas une pitié?... Une mort si stupide...

— Je ne sais pas exactement ce qu'il faut penser de sa mort... Lord Clarendon prétend que ce fut un accident. Mais Robert prétend que... sa femme a été assassinée. A parler franchement, je ne sais qui des deux est dans le vrai... Et puis, il y a tellement de facteurs mystérieux...

— Ah ! oui ! le fantôme : de Lady Anchor...

— Tiens! vous êtes au courant...

— Oh! je ne sais que ce que M. Caneford m'a raconté, et... les bruits qui courent...

— Monsieur Pollock, permettez-moi de vous poser une question...

— Toutes celles que vous voudrez, monsieur Holbrock...

— Très sincèrement, croyez-vous aux revenants?

Le petit homme eut un sourire ironique.

— Il y a, monsieur, deux sortes de revenants ou d'esprits : les bons et les mauvais. Les premiers, à mon avis, n'existent pas. C'est une pure blague. Les autres sont d'ordinaire, d'innocents ancêtres, du sexe féminin, injustement mis à mort et qui ne trouvent point de repos dans leur tombe...

— Et Lady Anchor ?

— Elle n'appartient à aucune de ces deux catégories...

— Ce qui signifie?

— Tout ce que vous voudrez! Je regrette de ne pouvoir vous donner une explication plus précise, pour le moment du moins.

— En somme, ma question reste sans réponse?

— Oui, monsieur Holbrock... et intentionnellement. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je serais navré de voir un homme comme vous, cultivé, avocat... croire aux esprits...

— Mais je n'y crois nullement, protestai-je... Seulement, j'ai vu, de mes yeux vu, certaines choses qui renversent véritablement les conceptions les plus raisonnables. J'ai, par exemple, entendu des voix sans en voir le propriétaire. J'ai vu le fantôme sauter au plafond et y rester accroché... Je ne suis pas homme à me laisser bluffer, et, tout comme vous, je ne crois pas que ce soit là des choses possibles, et pourtant, c'est un fait, j'ai été témoin de phénomènes extraordinaires...

— Le château de Clarendon me paraît être le type même du manoir hanté, répondit M. Pollock avec une certaine gravité dans la voix. J'ai envie de demander à Sa Grâce, qu'Elle veuille bien m'accorder l'hospitalité pendant quelques jours. Croyez-vous qu'Elle m'accordera cette faveur?

— J'en suis sûr. Je ne connais personne qui soit plus aimable que le Lord.

— Je serais ravi s'il acceptait... Voyez-vous, cher Monsieur, je me suis toujours beaucoup intéressé aux fantômes, ainsi d'ailleurs qu'à tout ce qui touche les mystères : le spiritisme,

la kabbale, la sorcellerie, la magie. Vous ne vous imaginez pas le plaisir que j'éprouverais à rencontrer un véritable fantôme.

— Je pense qu'il doit être assez facile de satisfaire votre désir, mais je suis sûr que vous n'arriverez pas à un meilleur résultat que moi... Moi aussi, j'ai cru que je viendrais facilement à bout de celui de lady Auchor... Il faut bien reconnaître que j'ai trop présumé de mes forces...

— Il se peut que je sois plus heureux que vous... Mais, retournons à présent... Je suis impatient de présenter ma requête à Lord Clarendon.

Ce diable de Mister Pollock paraissait, en effet, fort pressé de faire la connaissance de notre fantôme. Lord Clarendon, d'ailleurs, accepta de bonne grâce, ainsi que je l'avais prévu, et donna, sur le champ, des ordres à Barker pour qu'on préparât une chambre au petit homme... L'arrivée de ce nouvel hôte ne pouvait que mettre un peu de gaieté parmi nous, et d'autre part, il était difficile au Lord de refuser d'accueillir M. Pollock dès l'instant où il était présenté par Robert et par moi. Le pasteur Clifton parut se réjouir de cette augmentation d'effectif, et ne se tint plus de joie quand il apprit que M. Pollock était amateur d'échecs. Or, c'était la seule véritable passion du vénérable ecclésiastique.

L'après-midi, Pollock partit pour Inverness et en revint avec un nombre imposant de valises. Il avait, apparemment, le désir de faire un

séjour prolongé au château. Lord Clarendon avait mis une voiture à sa disposition et Pollock avait accepté, en remerciant à peine. L'homme était sympathique, mais un peu agaçant; il manquait de tact à mon avis. Je fis part à Robert de mon impression, mais il défendit Pollock avec chaleur.

Nous ne le revîmes qu'à l'heure du dîner. Il paraissait d'humeur très joviale, et prit place à notre table, sans même attendre l'invitation que Clarendon ne pouvait pas ne pas lui faire. Décidément, mon opinion était faite : ce garçon n'avait aucune espèce d'éducation et je fus un peu choqué de voir que Robert ne trouvât rien à redire à ses manières de rustre. Lord Clarendon et le pasteur étaient, bien entendu, restés impassibles, mais, à mon avis, ils n'en devaient pas moins penser.

Je ne sais plus exactement sur quoi roula la conversation, mais, par contre, je me souviens que ce fut Pollock qui tint continuellement le crachoir — qu'on me passe cette expression — et que, pendant tout le repas, on n'entendit que sa grosse voix vulgaire. L'homme commençait à m'énerver, et je ne lui dissimulai pas mon aversion. Bien entendu, comme un éléphant dans une boutique de porcelaines, il revint sans cesse sur le sujet qui le passionnait, c'est-à-dire sur le fantôme, malgré la répugnance très vive de lord Clarendon qui ne lui cacha point qu'il aurait préféré parler d'autre chose.

Ce fut le pasteur qui sauva la situation. Il parla d'échecs et lança un défi à M. Pollock. Nous respirâmes enfin quand nous vîmes les deux hommes se faire vis-à-vis et pousser devant eux les pièces d'ivoire sculpté.

J'étais déjà monté dans ma chambre, car l'heure s'était avancée, et je m'étais même couché. J'entendais, dans la pièce voisine, Pollock marcher de long en large : il était évident qu'il était en proie à quelque préoccupation... et puis, il frappa à ma porte et me demanda la permission d'entrer, ayant, dit-il, une communication importante à me faire.

— Je suis au lit, m'écriai-je d'une voix irritée. Ne pourrait-on pas attendre à demain?

— Non! non! d'ailleurs, je sais que cela vous intéressera.

Je le maudis au fond de moi-même, mais je me levai cependant et lui ouvris la porte.

— Vous n'êtes pas ordinaire, ronchonnai-je, et vraiment, je me demande si vous avez la moindre idée de ce qu'on appelle le tact...

— Pas la moindre, effectivement, me répondit-il cyniquement. Tenez, voici quelque chose de beaucoup plus intéressant que l'absence de tact chez moi... voici une lettre que je viens de trouver...

— Et c'est pour cela que vous venez de me déranger?

— Oui, parce qu'elle m'est adressée par un correspondant peu banal.

— Lady Anchor ? sans doute...

— Son fantôme...

— Et alors?...

— On me menace de mort si je ne quitte pas immédiatement le château...

— Et qu'avez-vous l'intention de faire?

— De rester, parbleu...

— Mais vous n'avez pas peur?

— Peur? moi? Vous plaisantez... Je trouve que c'est une bonne blague... j'attends avec impatience que cette vieille lady daigne m'apparaître... Je n'attends même que cela, et je lui montrerai, à ce brave fantôme, que Whitney Pollock ne s'en laisse pas conter!

VI

LA PANTOUFLE DE CENDRILLON

La suffisance de Pollock me mit hors de moi, et sans doute s'en aperçut-il, car il changea de ton.

— Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas, monsieur Holbrock?

— Très franchement, non. Je pense plutôt que vous n'en ferez ni plus ni moins que nous autres. Et si je puis me permettre de vous donner un conseil, soyez prudent... Vous pourriez mourir tout d'un coup au moment où vous vous y attendrez le moins... Cela s'est vu dernièrement..

Le petit homme se mit à ricaner. J'eus l'impression très nette qu'il se moquait de moi.

— Après tout, vous avez peut-être raison. Mais soyez sans crainte, je me tiens sur mes gardes et j'ouvre l'œil... Et maintenant, cher monsieur, agréez mes excuses pour vous avoir dérangé à une heure si tardive... Je vous souhaite une bonne nuit et si, par hasard, le spectre de lady Anchor venait hanter votre sommeil, n'hésitez point et avertissez-moi.

Sur ces paroles railleuses, il se dirigea vers la

porte, mais il ne l'ouvrit point et resta soudain immobile, comme aux aguets...

— Qu'avez-vous donc? demandai-je, étonné.

Il mit un doigt devant sa bouche... Il écouta encore, puis revint à moi, sur la pointe des pieds.

— Il y a quelqu'un dans ma chambre, murmura-t-il.

— C'est impossible... pure imagination...

— Non, non, j'en suis sûr... C'est probablement le fantôme... Venez vite, nous allons le surprendre.

J'hésitai, me demandant ce qu'il fallait faire. Pendant ce temps, Pollock avait ouvert ma porte avec précaution et s'était glissé dans le corridor. Je saisis mon revolver et le suivis. Au moment précis où je sortais de ma chambre, je vis qu'il ouvrait brusquement la porte de la sienne. Je ne pourrais pas dire ce qui se produisit alors, car tout se passa avec une rapidité déconcertante. Pollock fut projeté contre moi avec une violence terrible et nous roulâmes tous deux sur le sol, tandis qu'une forme se ruait dans le corridor.

— Tonnerre, s'écria le petit homme, si c'est un fantôme, je veux bien être pendu... tout en se frottant rageusement une partie endolorie de son individu que je ne désignerai pas plus clairement... Mais, en avant, M. Holbrock... poursuivons-le... il ne faut pas le laisser échapper...

Il s'élança, de toute la vitesse dont il était capable, sur les pas du fantôme, tandis que je

rentrai tranquillement chez moi. Je savais, par expérience, que toute poursuite était inutile. Je me trompais si peu, que je vis mon Pollock remonter au bout de quelques minutes, essoufflé et penaud.

— Eh bien! lui demanda-ije ironiquement. L'avez-vous attrapé? Le fantôme a dû avoir peur de vous et il a préféré filer... Sans doute a-t-il entendu dire que M. Whitney Pollock ne s'en laisse pas conter...

— Que le Diable l'emporte, s'écria rageusement le petit homme. Il a réussi à s'enfuir, ça, c'est un fait, mais je suis bien certain qu'il n'est pas plus fantôme que vous ou moi. Et puis, dans tous les cas, j'ai fait une découverte qui, à elle seule, suffirait à me consoler de mon échec.

— Oh, oh! Voyons cela! Vous me semblez être un personnage bien perspicace, monsieur Pollock. Moi qui suis au château depuis bien plus longtemps que vous, je n'ai pas eu ce bonheur.

— C'est peut-être parce que vous êtes moins observateur que moi, rétorqua M. Pollock sur un ton doctoral.

— Possible... et en quoi consiste cette mirifique découverte?

— Voyez, vous-même... et le petit homme sortit de sous son veston... un soulier...

Je dois convenir que je fus assez surpris et que je ne cherchai point à dissimuler ma surprise.

— Mais, c'est un soulier de dame.

— Parfaitement.

— Et pourtant, je ne connais aucun représentant du beau sexe dans le château.

— Sauf la très noble lady Anchor, qui sort toutes les nuits de son tombeau.

— Monsieur Pollock, à quoi bon railler? A ma connaissance, les esprits ne portent point de souliers aussi modernes que celui-ci.

— C'est très juste, cher monsieur; mais le fantôme de lady Anchor n'est pas un fantôme comme les autres, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Et maintenant, M. Holbrock, voulez-vous m'accorder quelques instants d'attention soutenue. Si vous n'avez rien contre, je vais imiter pour vous le grand Sherlock Holmes et je vais devant vous faire quelques déductions qui vous étonneront, j'en suis sûr.

« La dame dont vous tenez en ce moment le soulier dans votre main est, selon toute vraisemblance, une londonienne, de petite taille, ayant au plus cinq pieds et trois pouces. Elle est blonde, elle a très bon goût et, par-dessus le marché, elle habite au château.

Malgré la gravité des circonstances, je ne pus m'empêcher de rire bruyamment.

— Mon cher monsieur Pollok. Vous êtes un as. Je ne dis pas que je puisse vous suivre dans toutes vos déductions, mais il faut reconnaître que vous êtes doué d'une imagination remarquable. Pourriez-vous me dire aussi si cette

dame a le nez droit ou busqué, si ses dents sont bien rangées, et si elle a bien dîné ce soir?

— Plaisantez tant que vous le voulez, monsieur Holbrock, tout ce que je viens de vous dire, je puis vous le prouver très facilement.

— Je vous en prie... je vous écoute anxieusement.

— Eh bien, examinez, je vous prie, l'objet... C'est un soulier de taille 35. Donc, un petit pied. Il y a, par conséquent toutes les chances pour que ce pied minuscule appartienne à une petite personne, n'est-ce pas? Sinon, elle aurait des souliers plus grands... Elle a, certainement, un goût excellent, car le cuir est de belle qualité : la façon est impeccable et vous pouvez voir aussi bien que moi, en regardant la marque à l'intérieur que ce soulier sort de chez le bon faiseur : Harris, Trafalgar Square, le chausseur le plus chic de Londres... Jusque-là, je pense que mes déductions sont assez raisonnables.

C'était vrai, et bien malgré moi, je dus donner raison au petit homme.

— Bien, dis-je. Et la suite? Pourquoi cette femme serait-elle blonde? pour que sa chevelure soit assortie à la couleur du cuir?

— Non, monsieur, mais pour une raison beaucoup plus simple et beaucoup plus naturelle. Parce que j'ai trouvé pris entre le cuir de la semelle et celui de l'empeigne, ce cheveu blond doré qui n'appartient pas à une brune et comme c'est la seule femme habitant le château.

— Monsieur Pollock, je vous répète que la population du château est exclusivement mâle. Je le tiens de lord Clarendon lui-même.

— Pourtant, à cette heure, une étrangère n'entrerait pas facilement. De plus, ce soulier ne porte aucune trace de terre, de boue, de sable... Alors, concluez.

Je n'étais peut-être pas en accord complet avec toutes les déductions de M. Pollock, mais, dans l'ensemble, je fus convaincu qu'il venait de faire une découverte importante. Il était évident que ce soulier apartenait à une femme que je n'avais encore jamais vue, et que la présence du soulier était anormale. Un instant, je pensai que l'objet avait pu appartenir à Mary. Mais Pollock, à qui j'exposai cette hypothèse, secoua la tête.

— Je ne le crois pas... je ne dis pas que ce soit impossible, *a priori*... Par acquit de conscience, je poserai demain la question à M. Caneford.

— Et dans le cas où Robert ne reconnaîtrait pas l'objet... quel sera votre avis?

— Je pense qu'il sera relativement facile d'en trouver la propriétaire.

— Comment avez-vous l'intention de vous y prendre?

— Cela, monsieur Holbrock, c'est mon secret. Et maintenant, bonne nuit.

Il me reprit le soulier, et se retira sans ajouter un seul mot.

. . . . . .

Le lendemain matin, pendant que nous étions

attablés devant notre porridge et nos rôties beurrées, Pollock raconta tout au long les événements de la nuit. Il parla d'abord de la lettre, puis du pseudo-fantôme qui l'avait si proprement bousculé et enfin il mentionna sa découverte, qu'il sortit de sa vaste poche et qu'il montra complaisamment à tout le monde. Bien entendu, il éveilla la curiosité générale et il fallait voir comment il se rengorgeait. On aurait dit un dindon.

— Laissez-moi faire, dit-il à Clarendon... Je vous donne ma parole qu'à présent, les choses seront menées rondement... Je connais maintenant un moyen infaillible de terrifier les esprits.

— Pas tant de présomption, fit le pasteur, avec un sourire sceptique. D'autres, avant vous, nous ont déjà dit cela et... vous savez ce qui est arrivé.

Lord Clarendon approuva l'ecclésiastique.

— C'est moins simple que vous ne semblez vous le figurer, monsieur Pollock. Je donnerais gros pour savoir à qui ce soulier appartient.

— Sûrement pas à ma femme, fit Robert, d'un ton catégorique. Celui-ci serait beaucoup trop petit.

— Donc, il appartient au fantôme, qui l'a perdu dans sa fuite... Nous verrons bien.

.....

Comme à mon habitude, je sortis après le breakfast, pour faire ma promenade. Robert m'accompagna tandis que le pasteur et Pollock

étaient déjà en train de se mesurer aux échecs. Lord Clarendon remonta s'allonger dans sa chambre, car il souffrait d'une attaque de goutte, d'ailleurs bénigne. Nous sortîmes donc tous les deux, Robert et moi. Il faisait toujours aussi froid, et le sol gelé crissait sous nos pas. Nous marchâmes assez longtemps en silence, puis Robert me dit soudain :

— J'ai de bonnes raisons de croire que j'aurai découvert, avant peu, l'assassin de ma pauvre Mary.

J'avoue que ces paroles inattendues provoquèrent en moi la surprise la plus vive.

— Et, qui est-ce?

— Je regrette, je ne puis encore rien dire.

— Est-ce que tu n'as pas confiance en moi, Robert?

— Si, bien au contraire, mais tant que je n'aurai pas une preuve irréfutable.

— Soit, et que feras-tu quand tu tiendras cette preuve?

— Ah! voilà justement la grande question. Je voulais d'ailleurs t'en parler.

— Eh bien, mon cher ami, tu n'as qu'une seule solution à envisager : ce sera de le livrer à la police.

— Non! répondit Caneford.

Et son « non » fut sec et décidé.

— Non, c'est même la seule solution à laquelle je ne m'arrêterai pas. Comme a dit le Seigneur : Œil pour œil et dent pour dent. Je te jure, Ri-

chard, qu'il n'y aura ni pitié, ni grâce à attendre de moi. Il faut que je me venge du gredin qui m'a pris ce que j'avais de plus cher au monde.

Je regardai mon ami et je fus presque effrayé en voyant l'expression de férocité peinte sur ses traits étrangement durcis et contractés.

— Aurais-tu par hasard, l'intention de te rendre justice toi-même? demandai-je.

— Parfaitement... je n'ai rien d'autre qui m'attache ici-bas... Pour moi, désormais, la vie est brisée et je n'ai plus qu'un désir : aller retrouver ma chère Mary... mais je ne le ferai qu'après l'avoir vengée.

Ces paroles me consternèrent. Comme je l'ai dit, Robert était mon meilleur ami. J'avais pour lui la plus tendre affection. Pouvais-je ne pas le détourner d'un acte qui lui coûterait certainement cher et qui, à tout bien considérer, n'avait pas de sens. D'autre part, je connaissais le caractère opiniâtre et volontaire de Robert, et je n'avais guère d'espoir de le dissuader. Pourtant, ce qu'il préméditait, c'était un meurtre, ni plus ni moins, et j'aurais bien voulu empêcher Robert de le commettre. Je développai mes arguments, lui montrai toute la folie de son projet, lui fis entrevoir les conséquences funestes de son acte. Il ne me répondit rien, me laissa parler sans m'interrompre une seule fois, mais je compris parfaitement que rien ne changerait sa décision. Je renonçai, pour le moment, à le convaincre. Je me dis qu'après tout, je l'aurais assez prévenu

et que je n'avais plus qu'à faire le geste de Ponce Pilate.

— Rentrons, dis-je à Robert. Tu m'as gâté le plaisir de ma promenade.

— Oh! nous pouvons encore marcher... il est bien tôt pour rentrer au château... Que veux-tu, Richard? Je vois bien que tu m'en veux... mais tu as tort.. Je ne puis pas te dire ce que je soupçonne... Jusque-là, je ne puis faire autrement, il faut que je me taise.

— Robert, je t'affirme que ton attitude me peine et qu'elle est incompréhensible... Voyons, un homme de ton âge et de ta situation, vouloir se lancer dans une aventure aussi... scabreuse. Songe, Robert, que tu n'as pas le droit de tuer, même un assassin... Nous ne sommes plus à l'époque de la vendetta... et puis ce sont des mœurs indignes de gens civilisés... indignes de notre pays... Un tel acte, au XX^{e} siècle et en Grande-Bretagne, commis par un médecin, un homme cultivé, est absolument inadmissible et personne n'y trouvera d'excuse.

— Tu as tout à fait raison, mon cher. Mais ne te fatigue pas... tu n'arriveras pas à me convaincre... Tu n'auras même pas le mal d'avoir à me défendre devant le jury... Je puis t'assurer que je ne comparaîtrai pas... mais, ce que je désire, c'est que tu conserves un souvenir affectueux de ton ami.

— Tu es complètement fou, mon pauvre Robert... Tes nerfs sont certainement détraqués.

— Tu te trompes, je n'ai jamais été plus calme et plus sain d'esprit... et d'ailleurs...

Il n'acheva point sa phrase, car nous entendîmes le craquement sec d'un coup de feu. Une demi-seconde plus tard, Robert poussa un cri de douleur et je vis avec terreur qu'il soutenait sa main droite d'où tombaient quelques gouttes de sang.

J'étais atterré.

Robert se hâta de me rassurer lui-même.

— Ce n'est rien. Je suis à peine éraflé... une simple égratignure.

— Mais alors... on a tiré sur toi.

— Il paraît, répondit-il d'un ton sec.

— Qui cela peut-il être?

Et je m'efforçai de scruter la plaine. Bien entendu, je ne vis personne.

— Ne cherche pas, va. C'est bien inutile. La canaille est déjà loin... D'ailleurs, cette nouvelle tentative de meurtre, du moment qu'elle n'a pas de conséquence graves, ne peut que me réjouir. Elle me donne une indication très nette sur la façon dont on a tué Mary.

— Mais c'est impossible, Robert... Ainsi, ce serait le même...

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute, le bandit voit que je l'ai démasqué et n'a plus qu'un souci : celui de me fermer la bouche à tout jamais.

— Et alors, que vas-tu faire à présent?

— Je vais essayer de prendre les devants.

. . . . . .

Sur la demande de Robert, je lui promis de ne souffler mot à personne de cet attentat. Il se banda la main du mieux qu'il put avec son mouchoir et nous prîmes le chemin du retour.

Arrivés au château, nous montâmes rapidement au premier étage et je l'aidai à laver sa plaie et à lui panser sa blessure. Puis, je descendis dans le hall. J'y trouvai le révérend Clifton et M. Pollock, toujours aux prises devant l'échiquier. Ils étaient tellement absorbés l'un et l'autre qu'ils ne m'entendirent même pas m'approcher.

— Alors, fis-je, qui est l'heureux vainqueur?

— M. Pollock, bien entendu, soupira le révérend. C'est un joueur de première force, digne de gagner un championnat.

— N'exagérons rien, répondit le petit homme... vous me donnez, au contraire, beaucoup de mal... Ah! si vous étiez moins distrait, c'est vous qui me battriez à chaque fois... C'est là tout le secret de mes victoires... Tenez, voyez-vous, Révérend, vous venez de commettre une faute d'inattention... Alors, que voulez-vous... échec au roi... échec... échec... encore échec... et,,, mat,,, Voilà, vous avez perdu!

Le petit homme salua comiquement son adversaire, puis se tourna vers moi :

— Et cette promenade? Pas trop froid, dehors?

— Non, l'air est merveilleux.

— Et M. Caneford? Il n'est pas rentré avec vous?

— Si, si, tenez, le voilà justement qui descend.

Effectivement, Robert s'avançait vers notre groupe, il s'était fait un pansement aussi peu volumineux que possible et dissimulait sa main blessée derrière son dos.

— Hulloh! fit M. Pollock... Beaucoup marché, ce matin?

— Oui, répondit Robert.

— Vous avez plus de courage que moi... pour rien au monde, je ne sortirais par un temps pareil... Il fait froid et c'est dangereux...

— Quoi, répondis-je... dangereux? Quand on connaît bien son chemin et qu'on ne s'égare point dans les marécages, que voulez-vous qu'il y ait de dangereux?

— Cela dépend.. Mais si quelqu'un s'embusque derrière un fourré et vous tire dessus... Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas, monsieur Caneford.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire... je n'attache aucune importance aux racontars...

— Mais si ce ne sont pas des racontars...

— Ah! et sur quoi vous basez-vous?

— Sur votre main que vous dissimulez avec tant de soin... car je suis observateur... moi, monsieur Caneford.

VII

TA MAIN SE DESSÈCHERA PLUTOT

Les paroles de Pollock nous plongèrent dans un embarras extrême. Il fallut bien que Robert racontât l'attentat dont il venait d'être victime et sur lequel il aurait préféré garder le silence. Décidément, ce Pollock était un être insupportable et j'avais fait du beau travail en le recommandant à lord Clarendon. Je lançai un regard furibond au petit homme qui ne parût pas s'en soucier. Par contre, il écouta le récit de Robert avec un intérêt passionné. Lord Clarendon qui nous avait rejoints semblait à bout de forces. Il faut reconnaître qu'il y avait de quoi. Depuis que nous jouissions de son hospitalité, il n'y avait que des malheurs et des désastres qui s'abattaient sur le château. D'abord, la fin tragique de Mary, puis la tentative de meurtre sur Robert, la trouvaille énigmatique de Pollock, les diverses apparitions du fantôme. Qui tirait les fils? Et dans quel but? Il était impossible de croire que ce fut pour le seul plaisir de nous effrayer, d'autant plus, qu'aux dires du lord, le fantôme s'était manifesté bien avant notre arrivée. Il y avait évidemment des intérêts en jeu,

mais lesquels? Seul lord Clarendon aurait pu le dire.

Il me dit, d'ailleurs, qu'il était grand temps de prendre des mesures et d'essayer de tirer l'affaire au clair.

Nous vîmes, ce même jour, se présentant au château, quelques policiers venus d'Inverness. Ils avaient pour mission de demander l'exhumation du corps de Mary. En effet, des bruits avaient couru au village. On prétendait que l'accident n'en était peut-être pas un et les autorités s'étaient émues. Le coroner avait bien déclaré qu'il s'agissait d'une mort accidentelle, mais il importait de couper court aux rumeurs qui s'élevaient.

Robert protesta énergiquement, mais ses protestations n'eurent évidemment aucun résultat, et l'inspecteur Briggs, arrivé quelques instants après ses hommes, donna l'ordre formel de procéder sans retard à la vérification macabre.

L'inspecteur était un homme de haute taille, d'une maigreur squelettique, dont la figure, aux traits accusés, n'avait rien de sympathique. Il arpentait à grands pas la salle des gardes, et soudain, se planta devant lord Clarendon, et lui dit :

— Nous avons appris, mylord! qu'il se passe des choses étranges dans ce château. Je suis désolé, mais il faut que je remplisse ma mission. J'ai ordre de vous demander l'autorisation de séjourner quelque temps ici... J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient.

Cette demande nous surprit tous, mais Sa Grâce accorda très facilement l'autorisation demandée d'ailleurs sur un ton de courtoisie extrême. Il fit appeler Barker auquel il donna les instructions nécessaires, puis il fit à l'inspecteur un récit très complet et très détaillé de tout ce qui s'était passé dans les derniers temps.

Quand il eut terminé, l'Inspecteur resta songeur pendant quelques instants.

— D'après ce que vous venez de me dire, mylord! il me semble qu'il n'y ait plus moyen de concevoir le moindre doute : Mme Caneford a certainement été la victime d'un crime. Le cas me semble assez mystérieux et les circonstances sont telles que je ne crois pas possible de l'élucider tout seul. C'est pourquoi, avec votre permission, je vais garder avec moi le sergent Philby. C'est un détective de tout premier ordre, dont la collaboration me sera précieuse et à nous deux, nous finirons par tirer cette affaire au clair. Permettez-moi cependant de vous dire, mylord, que je m'étonne que vous n'ayez pas songé à vous adresser plus tôt à la police.

Lord Clarendon parut légèrement confus :

— Je pensais... j'avais jugé... que cela n'était pas absolument nécessaire.

— Pas nécessaire? après tous les événements anormaux de ces derniers temps! Mylord, avec le respect que je vous dois, vous avez commis une lourde faute. Peut-être aurions-nous mis la main en temps voulu sur le criminel et aurions-

nous prévu l'accomplissement du meurtre de Mme Caneford.

L'Inspecteur nous posa à tous, des questions, et décida que l'exhumation aurait lieu dans l'après-midi, à trois heures très précises, puis il se retira en nous priant de nous trouver tous au cimetière à l'heure fixée par lui.

Nous poussâmes presque un soupir de soulagement en le voyant s'éloigner. La police est évidemment une institution nécessaire, indispensable même, mais un citoyen libre supporte difficilement un contact prolongé avec ses représentants, et quand il a l'impression d'être sous leur surveillance, il devient enragé. Dès la première minute, je prévis qu'avant peu des conflits se produiraient et je ne me trompai guère. Le plus furieux de nous tous était certainement Pollock.

— Nous voilà servis, grommelait-il. Comme cadeau de Noël, c'est réussi.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi vous protestez, lui répondit le pasteur. Pour moi, peu m'importe d'avoir affaire à un policier ou à un autre. Pourvu que ce soit un gentleman.

— Et que vous puissiez jouer aux échecs avec lui, n'est-ce pas, révérend? Au fait, vous avez oublié de demander à ce distingué policier s'il pratiquait ce noble jeu. Mylord, je ne comprends pas que vous vous laissiez imposer la présence de ces gens-là. Moi, à votre place...

— Mais pourquoi? demanda tranquillement

lord Clarendon. Nous avons tous le même intérêt à ce que la lumière soit faite sur les événements qui ont bouleversé le château dans ces derniers temps. Jusqu'à présent, je n'ai pas voulu avoir recours aux autorités, parce qu'en agissant ainsi j'aurais eu l'air de soupçonner l'un d'entre vous. Mais puisque ces messieurs ont jugé bon d'intervenir de leur propre chef, tout s'arrange pour le mieux. A partir de maintenant, nous aurons plus de tranquillité, et la police n'inquiètera certainement pas ceux qui n'ont rien à se reprocher. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'attends des résultats étonnants de la part de ces gens-là..., mais enfin... on ne sait jamais...

.....

Il était exactement trois heures quand l'Inspecteur Briggs pénétra dans le petit cimetière ancestral. Il était accompagné du sergent Philby. Je n'avais encore jamais vu un personnage aussi comique que ce policier. C'était véritablement ce qu'on est convenu d'appeler un drôle de corps.

Il était long comme un jour sans pain et son visage avait une expression niaise qui semblait peu compatible avec la perspicacité qui, en principe, doit caractériser un détective. Il est certain qu'il faisait surtout songer à un clown. Ce personnage grotesque, qui me dépassait bien de deux têtes, se planta devant moi et me toisa comme si j'eusse été le fantôme qu'il avait mission de retrouver. Pendant ce temps, Barker, aidé du chauffeur, écartait la terre qui recouvrait le cer-

cueil de Mary. C'était un travail fatigant, et les deux serviteurs qui n'étaient plus de la première jeunesse, travaillèrent pendant assez longtemps. Enfin, le cercueil apparut. On parvint, avec beaucoup de mal à le sortir de la fosse et le couvercle fut dévissé. Ce spectacle était pénible, et je ne voulais, à aucun prix, revoir le visage de Mary, peut-être déjà décomposé, alors que j'avais encore en mon esprit et que je désirais conserver le souvenir de cette charmante femme telle que je l'avais connue de son vivant. Je fis donc quelques pas en arrière et détournai la tête.

Et, j'entendis, tout d'un coup, des cris... qui paraissaient plutôt exprimer la surprise de l'effroi.

Intrigué, je m'approchai et... je partageai la stupeur générale, la bière était vide... et pourtant, à certains indices, il était facile de constater que le corps n'en avait pas été retiré depuis très longtemps... Robert poussa un gémissement sourd et chancela, tandis que nous nous entreregardions avec consternation. Quel nouveau mystère se cachait là-dessous ? Violation de sépulture... vol de cadavre... pourquoi faire ? dans quel but ? Je passai mon bras sous celui de Robert et l'entraînai loin de cet endroit où tout ravivait sa douleur. Il me suivit sans résistance et nous rentrâmes au château...

— Dire que rien ne m'aura été épargné, soupira-t-il enfin... Oh ! je le savais... je pressentais

que les choses se passeraient ainsi... qu'il agirait...

— Qui ? il ? demandais-je interloqué. De qui parles-tu donc, Robert ?

— De qui veux-tu que ce soit, sinon du misérable assassin de Mary !

Je hochai la tête...

— Robert, je ne comprends pas très bien. En admettant que tes soupçons soient fondés et que tu aies réellement découvert le criminel, explique-moi pour quel motif, selon toi, il aurait fait disparaître le corps de sa victime.

— Pour écarter justement les soupçons. Le « corpus délicti » n'existant plus, le délit lui-même devient impossible à prouver.

— Quel bénéfice en retirera-t-il, s'il est enfin démasqué ?

— Je viens de te le dire... La police, n'ayant pas de preuves en mains, aura du mal à se convaincre du crime. Personne ne pourra le faire, sauf moi... car, moi, je n'ai pas besoin de preuves matérielles... j'aurais raison de lui sans cela...

— Robert, je t'en supplie, sois raisonnable... Et si tu connais l'assassin, dis-moi son nom. Je ferai le nécessaire pour t'aider.

— Non, encore une fois non... Je te remercie de tout ce que tu as déjà fait pour moi, Richard... mais fais-moi encore ce plaisir de ne plus rien me demander... laisse-moi... j'ai besoin de solitude...

Je n'insistai plus et m'éloignai un peu vexé. Je repris le chemin du cimetière où je retrouvai tout le monde encore en train de discuter devant le cercueil vide. Je me rendis compte que le sergent Philby déployait une grande activité. Il s'était armé d'une loupe gigantesque, allongeait son nez comme un setter pointe son museau, hochait gravement la tête, la secouait, reprenait sa loupe, griffonnait sur son calepin. Bref, il n'eût pas été désavoué par certain type romanesque de détective qui eût reconnu en lui un bon imitateur...

Dès qu'il m'aperçut, il se mit à vociférer :

— Où étiez-vous donc?

— J'ai accompagné mon ami Caneford au château, car il ne se sentait pas bien.

— Ah! vraiment, bougonna Philby... Vous auriez peut-être pu me demander la permission de vous éloigner...

Je bondis d'indignation.

— Dites-moi, sergent. A ma connaissance, aucun soupçon ne pèse sur moi, jusqu'à présent, et dans ces conditions, je pense avoir toute liberté de mouvements... D'ailleurs, pour votre gouverne, je suis avocat et, de plus, je suis un ami de sir Garrik Lammond...

Ce nom, qui était celui du grand maître de la police londonienne, parut produire un effet stupéfiant sur l'arrogant policier. Il devint immédiatement d'une amabilité remarquable, me pria de l'excuser et me laissa tranquille. Rien ne

pouvait m'être plus agréable. J'avais quelque peu bluffé, car jamais de la vie je n'avais eu l'honneur d'adresser la parole à sir Garrik Lammond; mais avec la police, à mon avis, tous les moyens sont bons. L'inspecteur Briggs ordonna de transporter le cercueil au château pour l'examiner encore une fois et de la façon la plus attentive et nous rentrâmes tous ensemble. Philby, qui n'avait pas encore vu le château, ouvrit de grands yeux. Il parut s'intéresser tout particulièrement aux quatorze armures d'acier, et, comme d'autre part, lord Clarendon ne manifestait nul désir de lui servir de cicerone, le policier entreprit tout seul de visiter le château, en attendant que, sur les ordres du lord, Barker eût achevé de préparer les deux chambres destinées aux policiers. Elles étaient situées au deuxième étage et se trouvaient exactement au-dessus de ma chambre et de celle de Robert.

Lord Clarendon s'approcha de moi et me dit à mi-voix qu'il avait une communication importante à me faire et qu'il me priait de venir le rejoindre dans sa propre chambre. C'était la première fois que je pénétrais dans ses appartements privés et je fus étonné de la simplicité monacale des lieux, alors que ma chambre et celle de ses autres hôtes, volontaires ou forcés, étaient, au contraire, aménagées avec somptuosité.

Lord Clarendon devina sans doute ma pensée, car il me dit :

— Je n'aime pas le luxe et je le laisse aux autres... Qu'en ferais-je?... Surtout à présent que je suis veuf... Mais je vous en prie, mister Holbrock, installez-vous... Voici une boîte de cigares, servez-vous...

Je choisis un long havane, brun et odorant.

— Vous savez, mon cher ami, commença lord Clarendon, que je vous témoigne la plus grande confiance... Je vais donc vous parler en toute franchise... J'ai des soucis, de grands soucis, de véritables tourments... La police est dans la maison... Cela n'augure rien de bon... Toutes ces histoires me sont extrêmement pénibles et je ne redoute rien de plus que la publicité qui pourrait être donnée à cette affaire... J'ai demandé à l'inspecteur d'opérer avec le plus de discrétion possible et il m'en a fait la promesse formelle... Mais je sais la valeur des promesses dans un cas semblable... Bien entendu, je n'extériorise pas mon inquiétude, mais je pense que vous ne doutez pas que tout cela me soit profondément désagréable... Bien malgré moi, les choses ont pris une tournure telle que je ne me risque même pas à intervenir et que je laisse les événements suivre leur cours. Mais il ne s'agit pas de cela, mon cher monsieur Holbrock... J'ai longuement réfléchi au conseil que vous m'avez donné et je suis enfin arrivé à la conclusion que vous êtes dans le vrai... C'est pourquoi je vous serais reconnaissant de bien vouloir noter toutes les indications nécessaires à cet

effet, puis de me faire un projet que nous pourrions mettre au net demain matin et que je signerais immédiatement après.

— Je suis heureux, mylord, que vous compreniez l'urgence de cette formalité. Nous pouvons nous y mettre immédiatement... Qui avez-vous l'intention d'instituer votre légataire?

— J'ai l'intention de léguer à l'Etat tous mes biens, s'élevant, comme je vous l'ai déjà dit, à plus d'un million de livres, soit en argent liquide et en titres, soit en terres et en immeubles, à la condition expresse que les intérêts annuels provenant de ce capital soient répartis tous les ans à deux établissements de bienfaisance, par exemple un hôpital et un orphelinat. Après ma mort, mon héritage servira à constituer un fonds qui portera mon nom, et c'est vous que je choisis, monsieur Holbrock, pour être mon exécuteur testamentaire. Je désire également que mon château ne soit jamais transformé et soit considéré comme un monument historique. Enfin, je veux reposer dans le petit cimetière que vous ne connaissez, hélas! que trop bien et où sont enterrés tous mes ancêtres... Quant à mon tombeau, il sera de la plus grande simplicité : une simple pierre, mon nom, la date de ma naissance et celle de ma mort...

« En ce qui concerne mon personnel, je lègue une somme de 2.000 livres à chacun de mes domestiques, en récompense de leurs bons et

loyaux services... Je crois que c'est à peu près tout... dans les grandes lignes, tout au moins... Demain matin, je vous donnerai l'inventaire de mes biens, et si vous avez besoin d'autres renseignements, demandez-les moi. Nous conviendrons également de vos honoraires... De votre côté, voyez-vous une objection quelconque, une remarque?

— Non, mylord! Je vais me mettre au travail tout de suite... Voulez-vous avoir la bonté de relire les notes que je viens de prendre, de façon à ce que nous soyons entièrement d'accord...

J'arrachai la page du bloc et la tendis à lord Clarendon.

Au moment où il avançait la main, un objet brillant passa rapide comme l'éclair, à quelques millimètres de moi, et traversa le papier qu'il cloua sur la table.

Lord Clarendon devint pâle comme un suaire. Et moi-même je frémis en voyant que l'objet n'était autre qu'un poignard dont le manche était enveloppé dans un papier. Je déroulai le papier avec précaution et vis qu'il portait le nom du lord... Je le lui remis, et pendant qu'il lisait, j'inspectai soigneusement la pièce, sans d'ailleurs rien remarquer de suspect.

— Tenez, me dit lord Clarendon, lisez, cela en vaut la peine.

Et je lus ces quelques mots :

Hugues, tu ne signeras jamais ce testament, ta main se desséchera plutôt!

VIII

UNE BONNE CACHETTE

— Il ne fait pas l'ombre d'un doute, répliqua Lord Clarendon au bout d'un instant, que ce message m'est adressé directement d'un autre monde. Un de mes ancêtres me communique son expresse volonté. Mais, cette fois, ma résolution est prise, mon cher Holbrock.

— Soit, mylord. Mais le message, soyez-en convaincu, est écrit de la main du meurtrier de Mary Caneford.

Cet incident surprenant démontrait avec une évidence criante que chacun de mes gestes était épié et, sans hésitation, on pouvait affirmer que Lord Clarendon était également espionné.

Mais la question était entière, car nous ignorions toujours qui était le mystérieux espion; je pris machinalement le poignard qui était profondément fiché dans le bois de la table. Il était semblable à beaucoup d'armes du même genre : sa lame était courte et relativement large.

— Ce poignard vous appartient-il, Mylord?

— C'est fort possible, mais je ne pourrai vous le dire. J'en possède un grand nombre dans mes

panoplies... Le plus simple est de descendre dans la galerie et de vérifier s'il en manque un...

— Un instant, répondis-je. Auparavant, je désirerais tâcher de me rendre compte par quel chemin cette arme est venue jusqu'ici.

Avec l'autorisation de Lord Clarendon, j'inspectai la pièce où nous nous trouvions et même la pièce attenante. J'espérais découvrir un passage secret, un panneau mobile, que sais-je, tout ce qu'on peut trouver dans un manoir datant de plusieurs siècles, mais je ne trouvai rien qui pût même paraître suspect.

Dans la pièce voisine, il n'y avait qu'une porte : elle donnait sur le corridor et elle était entr'ouverte. Dès lors, tout s'expliquait facilement, sans avoir besoin de recourir au mystère. L'espion était entré sans bruit dans cette pièce, avait épié notre conversation et, au moment choisi par lui, il avait lancé le poignard sur la table, et, profitant de notre désarroi, il s'était éclipsé sans bruit.

Lord Clarendon parut accepter cette solution avec un soulagement certain.

— Vous avez raison, mon cher ami... les choses ont évidemment dû se passer ainsi. Effectivement, je n'avais pas songé à fermer l'autre porte, et j'ai eu tort, ou plutôt, c'est la faute de Barker qui a commis cette négligence... Naturellement, il est un peu tard pour nous lancer à la poursuite de ce... lanceur de poignards qui a eu tout le temps de se mettre à l'abri.

— Je le pense comme vous, Mylord... J'espère également que cet incident n'a pas changé vos intentions? Faut-il toujours rédiger le testament?

— Soyez tranquille sur ce point, monsieur Holbrock. Cette fois, j'ai pris ma décision et je m'y tiens, quoi qu'il arrive. Préparez donc ce document que je signerai demain sans faute.

Je m'apprêtai à me retirer dans ma chambre quand le lord me rappela :

— Je vous prie, monsieur Holbrock, de bien vouloir garder le secret le plus absolu sur notre conversation et sur tout ce qui s'est passé. Je ne tiens pas du tout à ce que les deux argousins qui ont élu domicile chez moi viennent enquêter ici, dans mon appartement... Ce me serait aussi désagréable que possible... Vous comprenez?...

— Vous pouvez compter sur moi, Mylord.

En repassant dans la galerie, j'aperçus le sergent Philby : il était étendu tout de son long, à plat ventre, sur le plancher. Il tenait, dans sa main gauche, le soulier que Pollock avait découvert, et, dans sa main droite, une loupe de grande dimension. Son grand nez touchait presque le parquet, tandis que le reste de son corps formait, chaque fois qu'il se déplaçait, une pyramide mouvante du plus curieux effet. Ce spectacle était si comique que je ne pus réprimer un bruyant éclat de rire.

— Que diable faites-vous là, sergent? On dirait que vous faites de la culture physique!

Philby releva la tête et fit mine de se précipiter

sur moi, mais il me reconnut à temps et se contenta de grimacer un sourire.

— Non, monsieur Holbrock. Il ne s'agit ni de gymnastique ni de culture physique. Vous me surprenez en plein travail...

— Ah! Et de quelle sorte? Si toutefois ma question n'est pas indiscrète...

— En principe, je ne devrais pas vous le dire. Mais, pour vous, je veux bien faire une exception...

— Je vous remercie de cette marque de confiance.

Le sergent me toisa et me dit à mi-voix :

— J'ai découvert quelque chose, et même quelque chose de fort important...

Et, plus bas encore, après avoir jeté un coup d'œil circulaire dans la vaste galerie, il ajouta :

— Elle a passé par ici...

— Elle? Qui cela? répondis-je sur le même ton.

— Celle qui est la propriétaire de ce soulier.

Je dois avouer que j'étais à la fois étonné et surpris. Car, si Philby avait réellement identifié la femme à qui appartenait le soulier, nous ne devions plus être très loin de la vérité.

— Ecoutez, sergent. Expliquez-vous plus clairement. Je ne comprends pas tout à fait...

— C'est pourtant d'une simplicité enfantine. Avec ce verre grossissant, j'ai relevé les traces de ses pas... Le soulier correspond très exactement aux traces... Que fait-il conclure? Que

l'étrangère a passé par là, et je prétends que c'était aujourd'hui même, car Barker affirme avoir passé l'aspirateur ce matin sur le tapis...

— Hum! Et vous ne pensez pas que vous pouvez vous tromper? Ne serait-ce pas une autre femme?

Le sergent sourit avec un air de pitié et de condescendance qui me mit hors de moi.

— Non, monsieur. Votre hypothèse est inexistante...

— Parce que?...

— Parce que personne d'autre n'a pénétré dans la galerie et surtout parce que le soulier s'adapte exactement aux empreintes relevées par moi.

— Bien, répondis-je, admettons que j'ai dit une bêtise. Et que ressort-il de tout cela?

— Que cette femme inconnue loge quelque part dans le château...

— Mon Dieu! vous arrivez en retard, sergent. M. Pollock a déjà tiré la même conclusion.

Philby me jeta un regard scrutateur :

— Oui... reprit-il d'un ton pensif. Il me semble que l'ami Pollock s'occupe de choses qui, après tout, ne le regardent pas... Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ce Pollok... Enfin, il me paraît suspect...

— Pourquoi? demandai-je, assez surpris. J'ai, au contraire, l'impression qu'il est on ne peut plus inoffensif...

— Eh bien! monsieur Holbrock, peut-être changerez-vous d'avis après que je vous aurai

raconté ce que j'ai vu... Quand je suis arrivé dans cette galerie, je l'ai aperçu, de loin, sans qu'il se doute de ma présence. Il avait l'air de s'intéresser beaucoup à la panoplie qui est là, derrière vous. Il s'y intéressait même tellement qu'après avoir hésité pendant quelques secondes, il s'est emparé d'un poignard, puis il s'est éloigné furtivement et en hâte...

— Un poignard! m'écriai-je. Mais alors...

— Mais alors, quoi? interrogea brusquement Philby, rendu soudain méfiant.

— Rien... Rien... Je voulais tout simplement exprimer mon étonnement.

— Effectivement, il y a lieu d'être étonné, n'est-ce pas?

Je pris congé du policier et rentrai dans ma chambre. Dès que la porte en fut refermée, je me laissai choir sur un siège et, brisé par l'émotion, je pris ma tête à deux mains. Ainsi, c'était Pollock qui avait pris le poignard!... Etait-ce lui le fantôme redoutable? Sur le moment, je le crus. C'est seulement alors que je me remis en mémoire les circonstances dans lesquelles j'avais fait sa connaissance. Il m'apparut comme un merveilleux comédien, jouant parfaitement son rôle. Certes, je n'avais pas beaucoup aimé la façon dont il avait su s'introduire au château, et ses manières m'énervaient et me choquaient. Mais, malgré cela, je n'aurais jamais supposé que c'était lui le coupable. Et voilà que, grâce à un hasard extraordinaire, l'homme, tout d'un

coup, était démasqué, et je me dis que, dorénavant, il me faudrait surveiller de près ce petit Londonien dont la conduite devenait si sujette à caution.

Une question se posait pour moi : devais-je faire part à lord Clarendon du grave soupçon que je venais de concevoir, ou bien fallait-il, provisoirement, garder tout cela pour moi. Après bien des hésitations, je penchai pour la seconde alternative et résolus de patienter jusqu'à ce que j'eusse l'occasion de confondre moi-même le misérable imposteur. A mon avis, les choses ne pouvaient plus tarder longtemps.

Je m'installai commodément à ma table et commençai de rédiger le testament que je devais présenter le lendemain à Sa Grâce. Je m'absorbai tellement dans mon travail que je ne me rendis pas compte que le temps s'écoulait.

Je fus interrompu par un coup discret frappé à ma porte. C'était Barker qui venait m'avertir que le repas du soir était servi. Je descendis aussitôt et je vis, effectivement, que tout le monde était déjà attablé : lord Clarendon, le Pasteur, Robert, Pollock et les deux détectives.

Ces messieurs avaient entamé une conversation animée et le dîner avait commencé dans une atmosphère fort agréable. Robert, lui-même, semblait moins prostré que d'habitude.

— Enfin, vous voilà ! s'écria Pollock en m'apercevant. Où aviez-vous donc passé? Je vous ai cherché partout...

— Tout simplement dans ma chambre... J'étais plongé dans la lecture d'un livre fort intéressant.

Bien entendu, je n'allais pas révéler publiquement que je rédigeais le testament de lord Clarendon.

— Connaissez-vous la nouvelle? me demanda le pasteur. Le docteur Strunk a écrit à Sa Grâce, et à moi aussi. Il est arrivé dans son pays... l'heureux mortel!... Dire que demain ce sera la Noël, la fête de la paix... Je souhaite que nous puissions la célébrer joyeusement...

— J'ai déjà organisé tous les préparatifs, fit lord Clarendon, et je prie Dieu qu'il nous accorde la faveur de passer en paix ce jour sacré...

— Et pourquoi en serait-il autrement? demanda l'inspecteur Briggs. Vous savez bien, mylord, que vous êtes désormais sous notre protection et je ne pense pas que, nous présents, on se risque à troubler votre tranquillité...

— Sait-on jamais, inspecteur! répliqua Robert d'une voix ironique. A votre place, je serais moins optimiste...

— Je vous en prie, monsieur Caneford... surtout à présent!... Ne sommes-nous pas à la veille d'arrêter la, ou plutôt le coupable?

Tous les visages se tournèrent aussitôt vers l'inspecteur.

— Que dites-vous là, monsieur? demanda le lord. Avez-vous réellement un commencement de piste?

— Et pourquoi pas? fit le sergent Philby en esquissant un sourire de clown. La police est habile, mylord, et ne reste pas inactive. Nous travaillons vite, nous autres!... En effet, nous avons trouvé une piste très importante et il n'est pas impossible que l'énigme soit résolue avant peu. Le soulier trouvé par M. Pollock nous a mis sur la voie... Je vais vous prouver immédiatement que cet épouvantable fantôme n'est en réalité qu'une femme en chair et en os, et, mieux encore, que cette femme habite dans le château et qu'elle en connaît parfaitement tous les coins et recoins...

— Oh! Oh! s'exclama le pasteur. Voici, en effet, des nouvelles intéressantes. Et comment êtes-vous arrivé à un résultat aussi rapide?

— C'est ce que je vous expliquerai après le dîner.

Bien entendu, à partir de ce moment-là, la conversation roula uniquement sur le fantôme et M. Pollock s'appliqua à éblouir les détectives par l'étalage de ses connaissances. D'abord, c'était lui qui avait découvert le soulier, et si on obtenait un résultat, ce serait bien à lui que le mérite en reviendrait.

Dès que le dîner fut terminé, Philby se mit en devoir de nous démontrer qu'il ne se laissait pas influencer par la faconde du petit homme et il nous pria de passer dans la galerie où il voulait, disait-il, nous donner la confirmation pratique de ses déductions.

— Avant de vous donner, messieurs, des preuves pour ainsi dire irréfutables, je désire vous faire toucher du doigt notre... habileté. Le soulier dont nous venons de parler constitue une véritable pièce à conviction contre la mystérieuse criminelle. Il était donc normal que je prisse le plus grand soin à cacher cet objet. Je me suis dit que ma chambre n'était peut-être pas très sûre et que le meilleur endroit serait cette galerie. J'ai donc dissimulé le soulier ici-même, et dans une cachette qui n'est pas facile à déceler : je l'ai mis dans une de ces armures de chevalier, dans la troisième à gauche, exactement sous la visière du casque...

— Bravo! s'écria Pollock enthousiasmé. Voilà ce que j'appellerai une riche idée!... Chapeau bas, messieurs, M. Philby connaît son métier!

Le sergent, flatté, s'inclina comme une « prima donna » qu'on vient d'applaudir, se dirigea solennellement vers l'armure et releva la visière. Puis, comme piqué par une tarentule, il bondit en arrière. Il était pâle. Il introduisit de nouveau sa main dans l'armure et la retira vide. Il haussa les épaules et, d'une voix dépitée, il déclara :

— Le soulier a disparu!...

Pollock éclata de rire :

— Quoi? Le soulier a disparu! Ça c'est drôle!

Philby lança dans la direction du petit homme un regard foudroyant et commença à soulever successivement les quatorze visières des quatorze armures, mais il ne fut pas plus heureux,

La pièce à conviction si précieuse avait bel et bien disparu.

— Ne l'auriez-vous pas mise ailleurs? demanda le pasteur.

— Non! Non, je suis absolument sûr de l'avoir cachée à l'endroit dont je vous parlais.

— C'est vraiment extraordinaire! dit lord Clarendon. Qui pourrait avoir dérobé ce soulier?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mylord, répondit le sergent d'une voix navrée. Il y aurait tellement d'hypothèses... Peut-être, par exemple, M. Pollock pourrait nous donner quelques renseignements là-dessus?

— Moi! s'écria le petit homme, suffoqué par l'indignation. Ah! ça, sergent, qu'est-ce qu'il vous prend? Me soupçonneriez-vous, par hasard, de vous avoir pris le soulier?

— Je n'ai rien dit de semblable, monsieur...

— C'est encore heureux, sergent, sans quoi je vous assure que cela pourrait vous amener certains désagréments dont le moindre serait d'être obligé de résigner vos fonctions...

— Holà! intervint l'inspecteur Briggs, à votre tour, vous allez un peu loin, monsieur Pollock! Je vous prie de bien vouloir mesurer vos paroles. Vous n'avez pas le droit de parler sur ce ton au sergent Philby!...

— Eh bien! si je ne l'ai pas, je le prends! Et puisque vous intervenez, je vous assure bien que, vous aussi, vous aurez à le regretter!

Ce pénible incident nous gâta le restant de la

soirée. Pollock, écumant et furieux, se retira dans sa chambre, au grand désespoir du pasteur qui se voyait ainsi privé de sa partie d'échecs. En ce qui me concernait, comme j'avais encore à travailler sur le testament de lord Clarendon, je pris congé au bout de quelques instants.

Je ne sais pas si les autres restèrent longtemps en bas dans la galerie, mais je me souviens vaguement qu'au bout d'une heure environ, j'entendis Robert regagner sa chambre et les deux détectives monter pesamment les escaliers, puis ce fut le silence le plus complet. Je regardai l'heure : il était exactement une heure moins cinq quand mes doigts fatigués laissèrent échapper mon stylographe. Mon travail était à peu près terminé, tout au moins dans ses grandes lignes. Avant de me coucher, je voulus boire un verre d'eau, car j'avais très soif. La carafe, sur ma table de nuit, était vide, je résolus donc d'aller la remplir au robinet qui, je le savais, se trouvait sur le palier, au bord même de l'escalier. Je sortis donc et me munis, précautionneusement, d'une boîte d'allumettes, car le couloir et le palier n'étaient point éclairés. Je fis couler l'eau et, pendant ce temps, je regardai machinalement à terre.

J'aperçus comme une tache sombre sur les lames du parquet. Intrigué et méfiant, je frottai une allumette, pour mieux me rendre compte de quoi il s'agissait.

Comment décrire ma stupéfaction, mon hor-

reur, quand je reconnus que cette tache était une tache de sang? Je suivis la trace rougeâtre qui me conduisit jusqu'en bas, dans la galerie. A mesure que j'avançais dans l'escalier, les taches devenaient plus larges, et je vis, au pied même de l'escalier, un corps étendu, inanimé, perpendiculairement à la dernière marche. Le corps était tourné face au sol et je vis que l'homme avait un poignard enfoncé jusqu'à la garde entre les deux épaules. Cédant à une impulsion soudaine, je fis demi-tour, mais je me raisonnai et me dit que je ne pouvais laisser cet inconnu qu'on pouvait peut-être encore sauver, et je restai. L'allumette s'était presque entièrement consumée et commençait à me brûler les doigts. C'est cette brûlure qui me rappela au sentiment des réalités. J'en allumai immédiatement une autre, me penchai sur le cadavre et lui retournai doucement la tête de façon à voir son visage. Je fis un bond de terreur et, sur le moment, je crus fermement que j'étais devenu fou : l'homme assassiné, qui gisait à mes pieds, n'était autre que le docteur Strunk, le bibliothécaire de lord Clarendon.

Alors, je n'eus plus qu'une idée : remonter chez moi, et tout de suite.

Mon allumette s'éteignit. Avant d'avoir le temps d'en faire flamber une troisième, une voix que je ne connaissais que trop bien retentit à mes oreilles :

— Que faites-vous ici, monsieur Holbrock?

IX

L'INEXPLICABLE ASSASSINAT DU DOCTEUR STRUNCK

Et j'aperçus soudain, plantée devant moi, la silhouette immense du sergent Philby. Il était habillé comme dans la journée et son visage avait une grimace inquiétante. Il se dandinait, les mains dans les poches.

— Que faites-vous ici, monsieur Holbrock? Je vous serais obligé de me répondre.

— Mais... rien, absolument rien, sergent, balbutiai-je stupidement. Je ne le sais pas moi-même...

— Vraiment! Vous ne le savez pas?... C'est étrange, bien étrange, monsieur... Je m'étonne que vous vous occupiez de choses qui ne vous regardent pas...

— Mais c'est un hasard, sergent, un hasard malheureux!...

— Vous pouvez le dire! ricana Philby.

— J'avais soif et j'étais sorti de ma chambre pour remplir ma carafe au robinet... J'ai remarqué tout d'un coup des traces de sang qui m'ont conduit jusqu'ici... et alors... alors... Enfin, tout de même, sergent, vous ne croyez pas que ce soit moi qui...

— Je ne crois rien, monsieur Holbrock, me répondit sèchement le policier. Je ne veux connaître que les faits. L'homme que voici a été assassiné il y a très peu de temps et je vous trouve auprès du cadavre. Je ne sais rien d'autre et ce n'est déjà pas mal, qu'en pensez-vous?

— Mais je vous en prie, sergent!... Je ne connaissais que très vaguement le docteur Strunk. Quel intérêt aurais-je eu à le tuer?

— Vous n'êtes pas accusé de l'avoir assassiné, et dans ce cas vous n'avez pas besoin de vous défendre. J'aimerais mieux que vous me répondiez à ce que je vais me permettre de vous poser : Donc, vous connaissiez le mort?

— Certainement, il m'a été présenté ici par lord Clarendon lui-même. C'est le docteur Strunck qui remplissait au château les fonctions de bibliothécaire. Il y a quelques jours à peine, il est parti en voyage : il devait aller chez lui, en Allemagne, pour y passer les fêtes de Noël, et j'avoue sincèrement que je ne comprends pas comment je le retrouve assassiné ici...

Philby se pencha sur le cadavre et l'examina minutieusement.

Il semblait écouter distraitement mes paroles. Brusquement, il arracha le poignard de la blessure et sortit sa loupe pour en inspecter le manche.

— Quand dites-vous qu'il était parti?

— Il y a trois jours. J'ai même assisté à son départ. Il était venu prendre congé de nous tous.

— Avait-il des bagages?

— Oui, une énorme valise.

— Et depuis ce temps-là, a-t-on eu de ses nouvelles?

— Certainement, lord Clarendon et le pasteur Clifton ont reçu chacun une lettre de lui... Hier encore...

— Etrange! Etrange!... Avait-il des ennemis?

— Je l'ignore. Comme je vous l'ai déclaré, je le connaissais assez mal.

— De quelle nationalité, m'avez-vous dit?

— Autant que je sache, il était Allemand... Je ne comprends rien à tout ce drame!

— Moi non plus, avoua loyalement le sergent. Mais je finirais bien par démêler cette histoire. Dans tous les cas, on peut déjà dire que cet homme a été assassiné par quelqu'un de très vigoureux. Voyez-vous jusqu'où le poignard a pénétré? Il faut une jolie force pour cela!... A propos de poignard, monsieur Holbrock, je pense à quelque chose. Est-ce que ce n'est pas le même que celui pris à la panoplie par notre ami Pollock? C'est par là, je pense, que je dois commencer mon enquête.

— Cela me semble très juste, répondis-je. Néanmoins, en ce qui concerne Pollock, il avait aussi peu d'intérêt que moi à la mort du docteur Strunck. A vrai dire, il ne devait même pas le connaître...

— Cela n'a aucune importance. Quoi qu'il en soit, Pollock est passablement suspect!... D'abord,

qu'a-t-il à faire au château? Et qu'est-ce qu'on sait de lui? Avez-vous des renseignements sur lui?

— Non, je n'en sais pas beaucoup plus que vous. Il semblerait que c'est un ancien commerçant retiré des affaires et je pense qu'il doit posséder quelque fortune.

— N'est-ce pas un Ecossais?

— Non, autant que je sache, il est de Londres...

— C'est tout à fait exact, je suis Londonien, fit une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes surpris et nous nous trouvâmes en présence du petit homme qui nous considérait avec une curiosité amusée et dédaigneuse à la fois.

— Dans le cas où cela vous intéresse, sergent Philby, reprit-il sur un ton persifleur, je suis tout à fait disposé à vous exhiber mes papiers. Mais, dès maintenant, je vous avertis que vous allez au-devant d'une déception, car ils sont parfaitement en règle. En ce qui concerne cet assassinat, je puis vous assurer que je n'y ai pas pris la moindre part...

— C'est ce que vous dites!... Mais libre à moi de le croire ou de ne pas le croire...

— Certainement, vous êtes entièrement libre... Heureusement, je suis à même de le prouver à tout instant...

— Eh bien! je serais assez curieux que vous veuilliez bien le faire!

— C'est bien simple. J'ai un alibi absolument

inattaquable et qu'il vous sera on ne peut plus facile de vérifier. Certaine personne pourra témoigner que je viens de la quitter, il n'y a pas cinq minutes. Je crois que dans ces conditions...

— Le nom de cette personne?

— Le révérend Clifton. Je viens de terminer une partie d'échecs avec lui. Vous pouvez l'interroger.

Philby contracta son visage. Il était visiblement décontenancé.

— Je le ferai, soyez-en sûr, monsieur Pollock. Malgré tout, il y a des charges contre vous. M. Strunk a été tué au moyen d'un poignard... que voici. Or il est en tout point semblable à celui que vous avez décroché de la panoplie... Le nierez-vous?

— Non point, monsieur Philby. Vous avez d'excellents yeux, sergent, mais pas encore suffisamment bons pour voir la vérité... J'admets, sans discussion, avoir retiré un poignard de la panoplie, mais ce n'est pas celui que vous tenez en main. Examinez donc la panoplie avec un peu plus d'attention et vous verrez qu'il y manque, non pas un, mais trois poignards. L'un d'entre eux a servi à tuer le docteur Strunck... l'autre est sur moi, comme il est facile de vous en rendre compte. Quant au troisième, j'ignore ce qu'il est devenu.

Philby vérifia soigneusement les dires de Pollock et fut bien obligé de constater que le petit

homme avait dit la vérité. Il en était d'ailleurs assez ennuyé, car son système d'accusation s'effondrait du même coup et, par la même condition, ma position devenait bien meilleure. Mais le sergent était tenace, et malgré l'évidence il voulut continuer à retenir la proie qu'il voyait sur le point de lui échapper complètement.

— Soit, dit-il. Mais je désirerai savoir pourquoi vous avez décroché ce poignard.

— Parce que c'est une idée qui m'a pris subitement. Ce n'est pas un crime, que je sache, même pas un vol... Alors... Maintenant, sergent, l'heure s'avance et j'ai sommeil. Si vous n'avez rien contre, je vais me retirer. Demain, je serai à votre entière disposition, en admettant que vous ayez besoin de moi... Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit, messieurs!

Philby était transporté de fureur.

— Quel animal! Je suis tranquille... il en sait long sur cette histoire... Si seulement il voulait parler!... Mais je n'ai pas encore dit mon dernier mot et je lui réserve un petit tour de ma façon! Vous pouvez vous en rapporter à moi, monsieur Holbrock!

. . . . . .

Le meurtre du docteur Strunck produisit une impression profonde sur lord Clarendon et sur le révérend Clifton. Ce dernier, surtout, parut terriblement affecté, ce qui était fort compréhensible car il avait une véritable amitié pour le bibliothécaire. Robert apprit la nouvelle avec

une certaine indifférence, d'ailleurs, j'avais l'impression qu'ayant atteint, d'un seul coup, le fond de la douleur, plus rien ne pouvait le toucher.

Quant aux deux détectives, je n'exagère pas en disant qu'ils étaient devenus enragés. Ils nous soumirent tous à une foule d'interrogatoires, plus inutiles et plus stupides les uns que les autres, et qui, bien entendu, ne donnèrent aucun résultat. Mon estime pour les talents des policiers baissait d'instant en instant. Mais en attendant, les deux argousins, à défaut de travail sérieux, nous rendaient la vie insupportable.

Bien entendu, aussi, nous ne parlâmes plus que du nouveau crime. Les circonstances qui l'entouraient le rendaient aussi mystérieux que les meurtres précédents. Comment Clarendon et Clifton avaient-ils pu recevoir du courrier de lui, venant d'Allemagne, alors qu'il se trouvait en Ecosse, et à la veille d'être assassiné?

Peut-être n'était-il pas parti du tout. Et, dans ce cas, il avait pu faire mettre les lettres à la poste par une tierce personne.

Mais pourquoi cette mise en scène? Mystère!... Mystère!... Et ce mystère insoluble rendait le sergent Philby plus agité, plus fou qu'il n'avait jamais été. Dès le lendemain matin, il avait pris le chemin d'Inverness pour tâcher d'obtenir certains renseignements, mais il sembla qu'il n'eût guère de succès, car je le vis rentrer au château l'oreille basse et dans une fureur concentrée.

Je n'étonnerai personne en disant que la fête de Noël fut aussi manquée qu'elle pouvait l'être. Le révérend Clifton tint néanmoins à prononcer un discours de circonstance, à la lueur des mille bougies qui ornaient le sapin traditionnel, et il fit également allusion aux événements tragiques qui avaient endeuillé le château, mais nous l'écoutâmes distraitement, l'esprit ailleurs. Il y avait tout lieu de penser qu'une véritable malédiction pesait sur le château. Depuis notre arrivée, deux personnes avaient déjà trouvé la mort, dans des conditions plus que suspectes, un autre avait échappé par miracle à la fureur homicide du criminel que nous n'avions pas encore réussi à démasquer.

Je me demandais avec inquiétude comment tout cela finirait en général, et pour moi en particulier, car les événements ne me faisaient pas oublier que j'avais, moi aussi, reçu des avertissements aussi menaçants qu'imprécis.

J'allai trouver lord Clarendon chez lui. Il était plus abattu et plus sombre que jamais.

— Toutes ces histoires me rendent malade. Je n'en puis plus. Ah! si seulement je pouvais m'en aller d'ici!...

— Trop tard, mylord! Maintenant, il ne vous reste plus qu'à rester et à voir comment se déroulera la suite des événements : *wait and see.*

— Facile à dire, monsieur Holbrock. Mais songez que je porte la responsabilité de tout ce qui se passe chez moi.

— Oh! mylord! vous n'y pouvez rien...

— Non! Dieu m'en est témoin! Mais je ne crois pas avoir le droit d'inviter des gens dans une maison comme la mienne et de les laisser ensuite exposés aux dangers que vous connaissez...

— Mylord, je suis venu vous déranger pour vous apporter le testament. Le voici. J'aurais voulu vous le remettre plus tôt, mais les circonstances m'ont retardé. Voulez-vous le lire et le signer, et ensuite, j'irai le porter à Londres sans perdre une minute...

— Et je ne demande que cela mister Holbrock... Quand nous aurons réglé ce point, je serai un peu plus tranquille.

Lord Clarendon lut attentivement le texte que j'avais préparé, apposa son paraphe, et me dit :

— Il est environ six heures et demie... Dans trente-cinq minutes, l'express de Londres passe à Inverness. Je pense que vous avez le temps de le prendre. Préparez votre valise... Pendant ce temps, je vais donner des ordres pour que l'on vous conduise en voiture à la gare... Bien entendu, je compte sur votre discrétion. J'aimerais que votre départ passe inaperçu... Car vous savez combien il est important que ce document soit mis rapidement en lieu sûr...

— Comptez sur moi, mylord... Dès que j'aurai terminé, je reviendrai.

Sans perdre un instant, j'allai me mettre en tenue de voyage, et, contrairement à l'avis de

Clarendon, je ne pris aucun bagage... Je me contentai de mettre quelques objets de toilette dans ma serviette de cuir, et je redescendis presque aussitôt... En traversant la galerie, j'aperçus l'inspecteur Briggs en conversation avec le sergent Philby. Nulle rencontre ne pouvait m'être plus désagréable, car j'aurais bien voulu sortir du château sans attirer l'attention de personne, surtout celle des policiers.

Bien entendu, Briggs me vit, et aussitôt il se précipita au-devant de moi :

— Où allez-vous donc avec tant de hâte, monsieur Holbrock? C'est-il indiscret de vous le demander?

— Je vais à Londres pour y régler une affaire urgente, inspecteur!

— Tiens, tiens... Est-ce vraiment si urgent?... Mais, au fait, n'étiez-vous pas ici pour vous distraire et pour prendre des vacances?...

— Certes... Mais j'ai, cependant, quelque chose d'important à régler là-bas... Je vous prie donc de m'excuser de vous quitter si brusquement... D'ailleurs, mon absence sera très courte... Au revoir, à bientôt!...

— Non, fit Briggs d'une voix impérieuse... Vous resterez ici... Je vous interdis de quitter le château!...

— Ah! ça, inspecteur! De quel droit?... Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous et j'entends bien que vous ne m'en donniez point!

Sans répondre, Briggs se tourna vers Philby et lui dit d'une voix rogue :

— Sergent, je vous donne l'ordre de ne laisser sortir personne du château, pas plus M. Holbrock qu'un autre, sauf autorisation de ma part...

Philby se planta devant moi, me dominant de toute sa hauteur, et sa bouche énorme esquissa la caricature d'un sourire moqueur.

Je sentis la fureur me monter au cerveau :

— Vous payerez cher votre insolence, inspecteur !... Je vais, de ce pas, me plaindre auprès de lord Clarendon...

— Comme vous voudrez, monsieur... Je fais mon devoir et ne crains rien. Vous êtes, jusqu'à nouvel ordre, suspect, exactement comme tous les autres... Et le docteur Strunk ne s'est pas suicidé, que je sache...

Je quittai la galerie dans un état de rage indescriptible et rentrai dans ma chambre, comprenant l'inutilité de poursuivre une discussion avec ce malotru. D'ailleurs, que pouvais-je faire ? Mais je n'avais pas renoncé à la lutte. Il y avait certainement un moyen de tromper la surveillance de ces brutes... Il fallait que le testament de lord Clarendon fût porté à Londres, et il le serait... Le tout était de trouver ce moyen. Brusquement, j'eus une idée qui me parut géniale...

Je feuilletai fébrilement mon indicateur : le dernier train pour Londres partait à une heure vingt, en pleine nuit... C'était celui-là que je prendrais...

X

LA VIGILANCE DU SERGENT PHILBY

Je me promenais nerveusement dans ma chambre. Il fallait absolument que je prisse une détermination.

Mais j'ignorais encore comment je mettrais mon projet à exécution. Je pesai le pour et le contre. J'avais une peur terrible d'échouer à la dernière minute, car avec les deux sbires qui empoisonnaient notre existence, il fallait s'attendre à tout... Afin d'éviter une nouvelle rencontre avec eux, et surtout pour ne pas avoir à répondre à leurs questions déplacées, je pris soin de ne pas passer par la galerie où ils semblaient avoir élu domicile et je me cloîtrai dans ma chambre... A minuit, quand tout le monde dormirait, je ferais une nouvelle tentative... Peut-être aurais-je plus de chance... Tout d'un coup, je m'avisai que lord Clarendon n'était pas au courant de la situation et que mon strict devoir était de l'avertir... Sans doute me croyait-il déjà parti. Je me dirigeai vers ses appartements, heureusement sans rencontrer âme qui vive... Je frappai...

— Qui est là?

Je reconnus sa voix.

— C'est moi, mylord, répondis-je aussi doucement que possible... moi, Holbrock.

Aussitôt, la clé tourna dans la serrure et la portée s'ouvrit.

— Comment est-ce possible? Monsieur Holbrock!... Vous êtes encore ici... Je pensais que vous rouliez déjà!

Je lui racontai ma mésaventure et mon altercation avec les policiers.

— J'aurais dû y penser, répondit Clarendon en faisant un geste dépité. Et alors, qu'allons-nous faire?

— Je n'ai pas encore renoncé à mon projet, mylord!... J'espère pouvoir prendre le dernier train...

— Oui, mais à la condition qu'on vous laisse sortir d'ici...

— Je le souhaite, mylord... Je tenterai l'impossible...

— Ecoutez, monsieur Holbrock... Il y a peut-être un moyen, c'est même certain... Oui, à présent, j'en suis sûr, vous pourrez prendre le train. Voici comment nous allons opérer... Vous connaissez la disposition des lieux au rez-de-chaussée... Si vous laissez la galerie sur votre gauche, vous accédez à la salle à manger... En la traversant dans toute sa longueur, vous arrivez à la bibliothèque... où vous savez qu'il existe une porte... Cette porte donne sur un corridor, qui lui-même conduit à une porte massive... Cette dernière constitue la sortie arrière du château...

Je ne pense pas qu'elle soit surveillée, car elle est vieille, couverte de rouille et donne l'impression d'être condamnée depuis des siècles... Depuis longtemps elle n'a pas été ouverte... J'en possède la clé... Je vais vous la remettre... Avec quelques précautions et un peu d'adresse, vous parviendrez à vous faufiler par là, et, cette fois, ces messieurs en seront pour leur courte honte... Je ris en pensant à la tête qu'ils feront demain matin... Comment trouvez-vous mon idée?...

— Excellente, mylord... Enfin me voilà plus tranquille...

Lord Clarendon fouilla dans un tiroir, bouscula divers objets et me tendit une clé énorme et curieusement ouvragée... Je la fis disparaître instantanément dans ma poche, discutai encore quelques points de détail avec lord Clarendon et pris enfin congé de lui...

Moi aussi, je me représentais la fureur des deux détectives... Quel dommage de ne pouvoir être présent!...

La partie la plus difficile de mon plan, j'allais dire de ma fuite, était certainement la traversée de la galerie et de la bibliothèque. Si je parvenais à tromper la surveillance de Philby, le reste n'était plus qu'un jeu, et, une fois hors du château, je me chargeais bien de la semer dans l'obscurité...

Je restai dans ma chambre et ne parus point au dîner... J'avais fait dire par Barker que je me

sentais légèrement souffrant et qu'il n'y avait pas besoin de m'attendre. Lord Clarendon comprendrait sans peine la signification de mon absence. Mais les autres?... A mon avis, Briggs et Philby croiraient malaisément à ma maladie subite, mais il était normal de supposer qu'ils lui donneraient une explication : le désir de ne pas m'asseoir à la même table qu'eux après la dispute que j'avais eue. Cela m'était d'ailleurs totalement indifférent.

Pour Robert, c'était autre chose, et je regrettais beaucoup de n'avoir pu le mettre dans la confidence; mais je n'avais pas eu l'occasion de me trouver seul avec lui, et puis lord Clarendon m'avait prié de ne parler à personne de mon voyage, et j'étais lié par ma promesse... En y réfléchissant bien, cela n'avait pas une très grande importance, et je raconterais mes aventures à Robert dès mon retour...

Il me parut, ce soir-là, que, comme par un fait exprès, le dîner se prolongea bien plus longtemps que d'habitude. Ces messieurs discutaient sans doute.

Il n'était pas loin de onze heures et demie quand je les entendis remonter... Jamais je n'avais trouvé le temps aussi long... Je reconnus le pas des deux argousins. Ils s'arrêtèrent quelques instants devant ma porte, et écoutèrent. J'étais allongé sur mon lit, la lumière était éteinte, et je ronflais comme une locomotive. Je pense qu'ils furent rassurés, car ils s'éloignèrent

assez vite et je les entendis monter à l'étage supérieur où leurs chambres étaient situées...

Tout me paraissait aller pour le mieux, mais j'étais résolu à prendre le maximum de précautions, car, avec ce maudit sergent, une surprise restait dans l'ordre des choses possibles. J'entendis également Caneford dans la chambre à côté : je perçus même le bruit du commutateur, et bientôt après, lui aussi ronfla, mais ses ronflements n'étaient certes pas simulés.

Le moment d'agir était arrivé. Je me levai sans bruit, me rhabillai, cachai ma serviette sous mon manteau et sortis, après avoir eu le soin de prendre des souliers à semelles de caoutchouc... La porte grinça bien un peu, mais si peu que je n'en conçus aucune crainte...

Doucement, avec des précautions d'apache, je descendis le grand escalier, traversai la galerie, la salle à manger et la bibliothèque, et me trouvai, quelques minutes plus tard, le nez devant la grande porte de fer dont m'avait parlé lord Clarendon... Je fis flamber une allumette pour repérer la serrure... Le reste fut facile... Quelques secondes plus tard, j'étais dehors, dans la nuit glaciale...

J'étais donc arrivé à mes fins... Je me réjouissais doublement. D'abord, j'allais pouvoir remplir la mission de lord Clarendon; ensuite, j'avais la satisfaction, puérile, si l'on veut, mais réelle cependant, d'avoir trompé la surveillance de l'odieux Philby... J'éprouvais un sentiment de

délivrance... Mais ce n'était pas l'heure de me perdre en spéculations, j'avais peu de temps devant moi : il s'agissait de ne pas manquer l'express.

J'eus du mal à m'orienter par cette nuit sans lune et sans étoiles, mais je finis par trouver le bon chemin et je partis allégrement en faisant voltiger la neige sous mes pas... Le chemin était long, plus long que je ne me l'étais figuré, et je me fatiguai bientôt; mais j'avais décidé de ne me laisser arrêter par aucun obstacle, et j'arrivai enfin à Inverness... La petite bourgade était plongée dans le sommeil. J'eus la chance de rencontrer un passant attardé qui m'indiqua complaisamment le chemin de la gare. Quand j'arrivai, mon premier regard fut pour l'horloge lumineuse. Dieu merci! j'avais encore plus de dix minutes devant moi.

Je pris donc mon billet et pénétrai dans la salle d'attente confortablement chauffée, et dont les banquettes étaient assez bien rembourrées. Je passai sur le quai à la dernière minute : il était à peu près désert. Je vis, de loin, un seul et unique voyageur, qui, lui aussi, attendait l'express. Je me promenai de long en large en martelant le ciment du quai, pour ne point prendre froid... J'entendis un grondement sourd, la voie s'éclaira dans le lointain, puis le grondement s'accrut, devint un fracas infernal... Le train entrait en gare...

Je me hissai sur le marchepied, quand une

main se posa sur mon épaule. Je me retournai comme si un serpent venait de me mordre : c'était Philby...

— Vous paraissez bien pressé, monsieur Holbrock...

— Pressé ou non, je vous prie de ne pas m'importuner, sergent! Je commence à en avoir assez, et je vous somme de cesser cet espionnage!

— Tout doux, monsieur!... Dans tous les cas, je le regrette vivement, vous resterez ici, et vous allez reprendre, en ma compagnie, le chemin du château...

— Je n'y pense pas un seul instant, sergent... De quel droit me retiendriez-vous ici?... Je n'ai absolument rien à me reprocher, et, dans ces conditions, j'exige que vous me laissiez la paix...

— Désolé, monsieur! J'ai ordre de vous arrêter à la moindre tentative de résistance... Croyez-moi, il vaut mieux me suivre docilement...

— Non... Je refuse...

Déjà les sifflets retentissaient et le convoi commençait à s'ébranler. Philby essaya de me faire descendre du marchepied, et, bien entendu, je m'accrochai désespérément... Dans ma colère, j'assénai un vigoureux coup de poing en plein visage du policier, qui lâcha prise et alla rouler sur le quai.

Tandis que, débarrassé de mon ennemi, je bataillais avec la porte du compartiment qui ne voulait pas s'ouvrir, l'odieux personnage avait trouvé le moyen de se relever, de rattraper le

convoi en quelques-unes de ses formidables enjambées et de m'arracher du marchepied que je n'avais pas encore quitté...

Je suffoquais de rage impuissante :

— Vous me paierez cher cette inqualifiable agression! m'écriai-je.

— Possible! répondit Philby sans se départir de son flegme... Admettez toutefois que si vous vous étiez rompu les os, c'était bien de votre faute : je vous avais poliment prié de me suivre...

Toute cette discussion n'avait pour moi qu'une importance secondaire : le fait brutal, qui m'accablait, était que je venais de voir s'évanouir la dernière possibilité de partir pour Londres...

— Venez, reprit Philby avec une sollicitude exaspérante, il ne fait pas chaud, j'ai hâte de vous savoir retourné dans votre lit...

— Le diable vous emporte!... Je fais ce que je veux... Rentrez seul... mais je n'ai rien à faire avec vous!...

— A votre aise, monsieur Holbrock! Je me permets cependant de vous faire remarquer qu'il y a un poste de police dans la gare... Si vous préférez y passer la nuit, je n'y vois nul inconvénient... Maintenant, je crois qu'il y a un bas-flanc pour s'allonger... Quant à la société... je ne puis pas vous garantir qu'elle sera de choix...

Dieu m'est témoin que je ne ferais de mal à personne, pas plus à une mouche qu'à l'un de mes semblables... et pourtant, cette fois, je compris l'état d'âme d'un assassin. J'aurais tordu le

cou, sans le moindre remords, à cet individu sans vergogne. Je rageais d'autant plus que je pouvais absolument rien contre lui.

Tous mes plans étaient réduits à néant, je n'avais plus qu'à m'incliner...

— Soit! répondis-je avec toute la brutalité dont j'étais capable... Rentrons au château!

— A la bonne heure! Entre nous, je vous ai toujours considéré comme un homme plein de bon sens, et croyez-moi, monsieur Holbrock, vous venez d'adopter le meilleur parti...

En sortant de la gare, le sergent me fit monter dans une voiture rangée dans la cour, et que je reconnus, non sans stupeur, pour être la Rolls de lord Clarendon.

Pendant la moitié du parcours, Philby respecta ma fureur concentrée, puis, brusquement, m'adressa de nouveau la parole :

— Voyons, monsieur Holbrock... ne voulez-vous pas me dire ce qui vous appelait à Londres avec tant d'urgence?...

— Ce n'est point votre affaire, sergent, et... ne vous fatiguez pas à m'interroger... Vous n'apprendrez rien de moi...

— Soit! D'ailleurs, je compte plutôt sur ma perspicacité que sur vos déclarations. Car n'oubliez pas que si le mystère du château s'éclaircit un jour, ce sera grâce à moi, et à personne d'autre.

— Mon Dieu, que vous êtes modeste, sergent Philby ! Mais au risque de vous chagriner, je

vous avoue que je n'ai pas grande confiance...

— Pourvu que je l'aie, c'est tout ce qu'il faut... J'ai déjà quelques succès à mon actif, et, avec de la patience, on arrive à tout. Par exemple, je suis convaincu que je viens de faire un grand pas en avant.

— Et comment cela?

— En m'opposant à votre fuite...

— Vous exagérez, sergent... De quel droit employez-vous ce mot de fuite? D'ailleurs, vous êtes dans l'erreur la plus complète, et mon voyage n'a aucun lien, aucun rapport avec les événements du château...

— Vous le dites, monsieur Holbrock. Mais je ne crois pas que vous puissiez le démontrer. Vous avez, dans tous les cas, agi avec la dernière des imprudences, et vous vous êtes rendu tellement suspect que votre arrestation pourrait, dès à présent, se justifier...

— Je serais assez curieux de voir cela! ripostai-je, exaspéré par l'assurance infatuée de cet imbécile... Oui, je serais curieux... Vos soupçons me font rire, et quant à vos accusations, je saurai bien m'en défendre quand bon me semblera... Et d'ailleurs, qu'avez-vous à me reprocher?

— Beaucoup de choses, monsieur... Vous ne pouvez pas nier que je vous ai surpris à côté du cadavre du docteur Strunk, et l'explication que vous m'avez donnée de votre présence n'était pas très plausible... Et puis vos diverses tentatives de quitter le château... de fuir... je dis et je ré-

ète : de fuir... Que vouliez-vous aller faire à Londres?... Tant que vous n'aurez pas répondu à cette question...

— Je ne veux pas y répondre...

— Sans doute avez-vous de bonnes raisons... Mais je vais vous dire, moi, pourquoi vous avez essayé de vous échapper... C'est parce que vous avez peur d'être démasqué, d'être convaincu de l'assassinat du bibliothécaire...

— Vous êtes complètement fou! répondis-je excédé... Pour tuer un homme, il faut un motif... Je vous ai déjà dit, et vous pouvez le contrôler, que je ne connaissais le docteur Strunck que pour l'avoir vu une ou deux fois au château... Alors, pourquoi aurais-je tué cet homme que je ne connaissais pas, et qui ne m'était ni sympathique ni antipathique, et qui n'avait pas eu le temps matériel de me faire du mal, en admettant qu'il eût jamais eu cette intention?

« Et puis, allons plus loin. Supposons que je l'aie tué. Croyez-vous que je serais stupide au point de vouloir m'enfuir dans la nuit, par ce temps, afin d'attirer les soupçons sur mon compte?... Non, sergent, je suis tout de même un peu moins simple d'esprit que cela... Je voulais aller à Londres parce que je voulais y régler une affaire très importante, et mon intention était de revenir presque aussitôt...

— Tout ce que vous me racontez là est bel et bien! N'empêche que je suis libre d'y croire ou d'en douter... La seule chose qui m'intéresse pour

le moment, c'est de savoir ce qui est contenu dans la serviette de cuir que vous dissimulez avec tant de soin sous votre manteau.

A ces mots, je frémis. A aucun prix, il ne fallait que Philby vît le testament. J'avais promis à lord Clarendon de le tenir secret, et il était de mon devoir strict de tenir ma parole. Mais pouvais-je m'opposer...?

— Ce sont des papiers d'affaires qui ne peuvent présenter aucun intérêt pour vous, répondis-je... Je vous donne ma parole qu'ils n'ont absolument rien à voir avec la mort du docteur Strunk... Cela ne vous suffit point?...

Le sergent ne me répondit point. Il freina. Nous étions arrivés. Il ouvrit lui-même la lourde porte de fer, fit entrer la voiture dans la cour...

— J'espère que vous n'avez plus besoin de moi? demandai-je avec maussaderie...

— Non, mais vous allez me remettre votre serviette...

— Vraiment? Après ce que je viens de vous dire...

— Veuillez me remettre votre serviette...

— Non...

— Monsieur Holbrock, ne m'obligez pas à employer la force...

— Vous n'irez pas jusqu'à...

Philby se précipita sur moi, si inopinément que je n'eus pas le temps de parer son attaque. Il m'arracha des mains la serviette...

— Nous allons voir ces fameux papiers!...

Il s'apprêtait à en forcer la fragile serrure quand il recula, épouvanté... Quelqu'un se dressa devant nous, comme un diable sort de sa boîte, et le canon d'un revolver s'arrêta à quelques centimètres de la poitrine de Philby... L'inconnu était vêtu de noir des pieds à la tête, et son visage était masqué par un loup de même couleur... En outre, un chapeau aux larges ailes ombrageait encore ce qui aurait pu être vu de son visage...

— Haut les mains! dit l'homme, et lâchez tout de suite cette serviette... Au moindre geste, vous êtes mort...

Le sergent obéit. Pour un peu, j'aurais ri comme un fou en voyant sa tête...

Avant même que j'aie pu me rendre un compte exact de la scène, l'inconnu s'était emparé de ma serviette et avait disparu dans l'obscurité.

Nous étions tous les deux aussi abasourdis l'un que l'autre. J'étais certes ravi, à l'idée que Philby ne devait pas prendre connaissance du testament, mais j'eus, en même temps, l'impression d'une catastrophe... car ce document précieux se trouvait, à présent, immédiablement perdu, entre les mains d'un homme qui devait s'y intéresser et qui, en bonne logique, ne pouvait que faire partie de la bande des ennemis de lord Clarendon.

XI

POLLOCK DEVIENT SUSPECT

Le lendemain matin, le sergent Philby était d'une humeur exécrable; il faut avouer que le contraire eût été étonnant. Il avait du mal à digérer sa défaite inattendue, et d'autant plus sensible qu'il tenait, c'était le cas de le dire, la victoire entre ses mains. Il était convaincu que le mystérieux personnage qui lui avait subtilisé la serviette avec une telle audace n'était et ne pouvait être qu'un complice... de moi, bien entendu. Pour ma part, j'étais on ne peut plus heureux de sa déconvenue, mais je me demandais, avec une inquiétude mortelle, où le testament avait bien pu passer... Dans tous les cas, mon devoir le plus strict était d'avertir lord Clarendon, et je résolus de le faire sans retard, bien qu'il ne soit jamais très agréable d'avouer un échec.

Sa Grâce m'écouta avec un étonnement croissant, et quand je lui racontai l'agression finale, je remarquai la pâleur mortelle qui se répandit sur son visage.

— C'est véritablement incroyable, me dit-il, et nous nous trouvons à présent dans une situa-

tion pénible. Mon secret n'en est plus un, et celui qui le partage avec nous est un inconnu, par-dessus le marché... Plus que jamais mes ennemis ont l'avantage sur moi... Evidemment vous n'y êtes pour rien, car vous avez fait tout votre possible pour sauvegarder mes intérêts... Je vous dois même les remerciements les plus vifs...

— Ne parlons pas de cela, mylord! Je n'ai qu'un regret, celui de n'avoir pu mener ma tâche à bien. En ce qui concerne le testament, je ne vois plus qu'une seule solution : en refaire un autre et mentionner d'une façon très explicite que ce document, le seul valable, annule tous les actes précédents... Au moins, ainsi...

— Non... interrompit lord Clarendon... non, pas pour le moment; peut-être suivrai-je votre conseil un peu plus tard... Je veux d'abord attendre et voir venir les événements... D'autre part, soyez très prudent, monsieur Holbrock, car les policiers vont vous avoir à l'œil plus que jamais. Faites-moi le plaisir de ne parler de tout cela à âme qui vive...

En passant dans la galerie, je vis le révérend Clifton en compagnie de Pollock. Les deux gentlemen, pour une fois, ne jouaient pas aux échecs, mais s'entretenaient avec animation. Je les saluai et m'assis à leur table...

— Eh bien! me demanda le pasteur, comment allez-vous, ce matin, monsieur Holbrock? Vous voilà rétabli?...

Sur le moment, je me demandai où le brave

homme voulait en venir, mais je me souvins que la veille j'avais fait annoncer, pour donner le change, que j'étais souffrant... Comme c'est compliqué de mentir!

— Je vous remercie Révérend. Aussi bien que possible, comme vous le voyez.

— Qu'avez-vous donc eu? me demanda Pollock d'un ton plein de sollicitude.

— Je pense que j'ai dû prendre froid... Ce n'était presque rien...

Le petit homme ne répondit rien, mais son silence me parut d'une éloquence redoutable. J'eus l'impression qu'il n'avait cru, à aucun moment, à ma supercherie. Heureusement, le pasteur sauva la situation :

— Par ce temps-là, un rhume est vite attrapé, dit le cher homme... J'en sais quelque chose, et si je ne prends pas la précaution de me vêtir chaudement, je suis sûr d'être malade...

— C'est assez compréhensible, Révérend, fit le petit homme avec un sourire ironique, mais entre vous et M. Holbrock, il y a une différence. Car, malade comme il l'était, M. Holbrock a commis l'imprudence d'entreprendre une petite excursion nocturne... dans la direction d'Inverness, si je ne me trompe...

Je le regardai d'un air furieux :

— Et comment êtes-vous si bien informé?...

— Ne vous fâchez pas, mon cher ami! Après tout, vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît... Sans doute avez-vous éprouvé le besoin subit de

respirer un peu d'air frais... Eh! mon Dieu! c'est naturel quand on est resté toute la journée enfermé dans une chambre...

— Vous paraissez vous intéresser beaucoup à ma vie privée, monsieur Pollock...

— On fait ce qu'on peut, monsieur Holbrock... Et dans la situation actuelle, c'est un peu normal.

— Ah! vraiment! Je serais heureux que vous m'expliquiez...

— Mais très volontiers... Nous sommes tous, ici, plus ou moins soupçonnés d'avoir assassiné le docteur Strunck. Aucun de nous n'est autorisé à quitter le château, et, en fait, tout se passe comme si nous étions incarcérés. Ne trouvez-vous pas étrange que l'un d'entre nous cherche à s'échapper, en pleine nuit, dans le brouillard. et encore en tentant de sortir par une porte que personne n'ouvre jamais en temps ordinaire?...

Décidément, ce petit homme était le diable en personne! Comment savait-il tout cela, et avec tant de détails? Il m'avait sûrement espionné...

— Monsieur Pollock, lui répondis-je en m'efforçant de conserver une voix calme, je ne puis qu'admirer votre imagination! Peut-être avez-vous rêvé tout cela?

— Peut-être, répondit-il en souriant de son sourire agaçant à force d'être énigmatique... Et pourtant, si je vous donnais une preuve irréfutable, matérielle... de l'exactitude de mes rêves...

— Je vous en défie bien, et, je vous le répète,

je considère tout cela comme un roman, produit de votre cerveau subtil...

— Non, monsieur Holbrock, vous savez très bien que ce n'est pas un roman. D'ailleurs, est-ce que c'est du roman... cet objet?

Et le petit homme sortit de sa poche et déposa sur la table, sous mes yeux... une énorme clef.

Je fis un bond de surprise. Il était impossible d'en douter... c'était bel et bien la clef que m'avait remise lord Clarendon pour quitter le château par la vieille porte...

— Comment vous trouvez-vous en possession de cette clef? m'écriai-je au comble de la rage.

— Elle vous appartient donc?...

— Parfaitement, répondis-je en oubliant toute prudence, mais je ne comprends pas... Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer d'où vous la tenez?

— Puisque vous le désirez absolument... Je l'ai trouvée, ce matin, dans la galerie...

— Ce n'est pas vrai! repartis-je brutalement... C'est faux! Vous me l'avez volée!... Pour quel motif, je l'ignore encore... mais je finirai bien par le savoir!

Un autre homme que Pollock se serait sans doute cabré devant l'injure et m'aurait prié de retirer mes paroles; lui resta impassible et souriant comme toujours...

— Vous allez trop loin, monsieur Holbrock! se contenta-t-il de répondre en haussant les épaules. Je ne vous ai pas volé cette clef. Je l'ai

trouvée là où vous l'avez perdue ou laissée. Dois-je vous parler plus explicitement? Ce n'est peut-être pas nécessaire... et je crois que vous me comprenez parfaitement...

En effet, ce n'était pas nécessaire. Il était évident que, pour des raisons à lui, il préférait ne point parler de ma rencontre avec le sergent Philby et de l'agression qui nous avait surpris l'un et l'autre. J'adoptai donc le parti le plus sage et n'insistai point...

Un silence pénible s'ensuivit. Heureusement, le sergent Philby survint à point pour nous tirer d'embarras.

Il vint directement à moi, me fit un petit salut très sec, et me dit :

— Puis-je avoir une conversation de quelques instants avec vous, monsieur Holbrock, mais en particulier?...

— Pourquoi pas, sergent?

Et je le suivis après m'être excusé auprès de Pollock et du révédend Clifton.

. . . . . .

— Qu'y a-t-il encore, monsieur Philby? demandai-je lorsque nous fûmes dans la bibliothèque, où le sergent m'avait conduit après avoir soigneusement fermé les portes derrière lui.

Il ne répondit pas tout de suite. Il commença par arpenter la pièce à longues enjambées. Puis il se planta devant moi, solidement apuyé sur ses jambes interminables, et, me regardant d'un air

qui voulait être féroce et qui n'était que comique, il me demanda :

— Voulez-vous enfin me dire ce que contenait votre serviette?

— Je regrette. J'ai refusé de vous le dire hier. Je persiste dans mon refus. Inutile de revenir là-dessus!

Son visage grimaça de fureur, mais ne parvint pas à m'intimider. Il grinça des dents.

— Monsieur Holbrock, si vous ne voulez pas répondre et me dire la vérité, je vous arrête sur-lechamp et vous conduis moi-même en prison à Inverness!...

— Votre menace me laisse complètement froid, sergent! Faites ce que vous voulez, mais vous ne tirerez pas un mot de moi!...

Le détective reprit sa marche. Il tournait comme un lion en cage.

— Votre entêtement peut vous coûter cher!... Et vous avez tout intérêt, au contraire, à me donner le plus de renseignements que vous pouvez... Songez que vous êtes loin d'avoir écarté les soupçons pesant sur vous! D'ailleurs, je crois avoir deviné l'identité de celui qui m'a volé, hier soir, votre serviette...

— Ah! et qui pensez-vous que ce soit?

— Donnez-moi votre parole que vous serez discret.

— All right...

— Eh bien! c'est Pollock. Et ce ne peut être que lui!

Je ne pus m'empêcher de partir d'un éclat de rire :

— J'ai bien peur, sergent, que vous ne vous fassiez des illusions sur votre propre perspicacité. Dans votre genre, vous êtes un peu comme Pollock...

— Vous savez, rien n'est plus facile que de hausser sa taille, et, grâce à de savants rembourrages, on se donne la largeur d'épaules qu'on veut... Et puis, la scène a été si rapide et si inattendue que nous n'avons réellement pas eu le temps de dévisager notre agresseur. Avec cela, tout s'est passé dans l'obscurité...

— Je vous l'accorde, mais je n'ai pas l'impression que ce soit Pollock... Je ne vois pas l'intérêt qu'il aurait...

— Ah! s'écria Philby, vous n'avez jamais que cet argument : « Quel intérêt aurais-je?... Quel intérêt aurait-il? »... Je n'ai pas à le savoir... Et d'ailleurs, pour Pollock, c'est clair comme le jour... Je vais vous l'expliquer... Pollock fait partie de la bande... peut-être en est-il le chef!

— ,Oh! oh! mister Philby, c'est là une hypothèse audacieuse! Avez-vous même l'ombre d'une présomption?

— J'en ai plus que vous ne pouvez le supposer... Hier, pendant qu'il était en bas, plongé dans sa partie d'échecs, je me suis permis de procéder à une petite perquisition dans sa chambre... Savez-vous ce que j'y ai découvert?...

— Je n'en ai pas la moindre idée...

— Un portefeuille, monsieur!

Je regardai le policier sans comprendre.

— Et alors? Tout le monde a un portefeuille! Pourquoi M. Pollock n'en posséderait-il pas un, lui aussi?

— Sans doute, sans doute... Mais ce qui m'a fait tiquer, ce sont les initiales : P. S. Cela ne vous dit rien?

— Hum!... non.

— Pourtant, il n'y a pas besoin de sortir d'Eton pour comprendre que ce sont les initiales du docteur Strunck : Paul Strunck... c'est évident!...

— Ah! mais j'ignorais le prénom du défunt...

Cette fois, Philby m'annonçait vraiment quelque chose de nouveau. Après tout, ce garçon était peut-être plus perspicace que je ne l'avais supposé...

— Et vous en concluez, monsieur Philby?...

— Tout simplement ceci : Pollock a tué le bibliothécaire avec le poignard que je l'ai vu prendre dans la panoplie... Depuis ce temps-là, je le surveillais... Mais dites-moi ce que vous cachiez si soigneusement dans votre serviette, et pourquoi vous vouliez à tout prix aller à Londres. Si vous me dites la vérité, je vous promets que dorénavant je vous laisserai en paix.

— Vous me demandez une chose impossible, et je vous ai déjà répondu que je refusais. Admettez que j'aie promis le secret, à ce sujet, à une tierce personne... Qu'il vous suffise de sa-

voir que les papiers contenus dans la serviette n'ont absolument aucun rapport avec le meurtre... Je vous en donne ma parole...

— Soit, je veux bien vous croire... Mais en revanche, je vous demande un service... Voulez-vous m'aider?... Il faut à tout prix démasquer Pollock... et votre collaboration pourrait m'être utile...

— Je suis tout disposé à faire tout ce que je pourrai, quoique, à vrai dire, je ne voie pas très bien comment. Après ce que vous venez de me raconter, il me semble que vous avez suffisamment d'éléments pour l'arrêter...

— Non, monsieur Holbrock. Vous vous trompez! La preuve du poignard repose encore sur des bases bien fragiles. Quant au portefeuille, hum! je ne pourrai le lui prendre sans immédiatement lui donner l'alerte. Je ne suis même pas très sûr que ce rusé coquin ne l'ait pas déjà détruit. Et puis, dites-moi, en quoi serai-je plus avancé une fois que je l'aurai arrêté?... Cela ne me livrerait pas ses complices... Or je veux coffrer toute la bande. En outre, il y a encore un certain nombre d'énigmes à résoudre, ne l'oubliez point. Où se trouve le cadavre de Mme Caneford ? A qui appartient le soulier ? qui l'a volé?... Non, en l'arrêtant, je donnerais un coup d'épée dans l'eau et je mettrais inutilement en garde ses complices... Il vaut bien mieux, à mon avis, le surveiller discrètement, et attendre d'avoir amassé plus de preuves contre lui... Pour

l'instant, ce serait prématuré. Quand je le jugerai opportun, soyez assuré que je lui passerai les menottes avec le plus grand plaisir...

— Ce ne sera peut-être pas si facile, répondisje après avoir réfléchi. L'homme est malin comme un singe et vous glisse entre les mains avec la souplesse d'une anguille. Au moment où vous croyez le tenir, il vous échappe en pirouettant. Hier, par exemple, tenez pour assuré qu'il nous a espionnés : sans quoi, il ne serait pas au courant!

Et je lui racontai la conversation que je venais d'avoir avec Pollock un instant avant son arrivée. Il m'écouta avec la plus grande attention.

— C'est bizarre... je crois de plus en plus que mes soupçons sont fondés... Ce ne peut être que lui qui nous a assaillis hier soir...

Et soudain je regardai le sergent avec une expression telle qu'il dut me prendre pour un fou. Je venais d'avoir une idée soudaine, qui pouvait avoir les conséquences les plus graves pour Pollock...

— C'est exact! c'est certain! c'est lui... j'en ai la preuve!...

Mon attitude, mon excitation semblaient intriguer Philby de plus en plus...

— Et quelle est cette preuve?

— Je me souviens parfaitement, maintenant, que j'avais mis la clef dans ma serviette. Or Pollock m'a restitué la clef. Il l'a donc trouvée dans la serviette... Donc, c'est lui...

— C'est évident, dit Philby le visage radieux... Tous mes compliments, monsieur Holbrock!... Mais êtes-vous tout à fait sûr?...

— Je suis prêt à le jurer!

— Parfait!... Eh bien! nous avons enfin trouvé la solution, et, cette fois, nous verrons bien si cet astucieux Pollock trouvera le moyen de se sortir de la nasse...

— Il n'osera pas nier, répliquai-je avec assurance... Dans tous les cas, je suis prêt à lui crier la vérité en plein visage!

— En somme, reprit Philby, il a pris connaissance des papiers, et il sait exactement pourquoi vous vouliez partir en voyage... Il savait même que vous aviez l'intention d'aller à Londres... Tout cela me paraît se tenir... Mes soupçons prennent corps... Et pourtant non, je ne l'arrêterai pas encore... tout au moins aujourd'hui... Seulement, monsieur Holbrock, ajouta-t-il avec une candeur diabolique, pourriez-vous me dire d'où, de qui vous-même teniez cette clef?

Et je compris, trop tard, que j'avais donné tête baissée dans le piège qui m'était tendu...

XII

LA DISPARITION DE LORD CLARENDON

Nous fûmes tous convoqués à Inverness pour témoigner à propos du meurtre du docteur Strunck.

Le coroner nous posa mille questions, plus diverses, plus inutiles les unes que les autres. Nous avions déjà dit tout ce que nous savions à Briggs et à Philby, de sorte qu'il ne sortit rien de nouveau de cet interrogatoire général. Je dois avouer que je poussai un soupir de soulagement après la clôture de l'enquête et la proclamation du verdict : meurtre prémédité et perpétré pour des raisons inconnues...

Je n'assistai pas aux obsèques du docteur Strunck, qui eurent lieu au cimetière d'Inverness.

Les deux détectives, qui n'avaient, jusqu'alors, rempli au château qu'une mission officieuse, devinrent à partir de ce moment les véritables maîtres de la maison. Ils avaient l'ordre de découvrir l'assassin ou les assassins de l'Allemand, et l'on pense bien qu'ils usaient et abusaient de leurs droits d'enquêteurs.

Ils se muèrent, petit à petit, en véritables tyrans. Nous ne pûmes plus nous déplacer, faire

un pas, nous entretenir, sans être aussitôt épiés, suivis... A chaque instant, on les voyait surgir on ne savait d'où. C'étaient des questions soudaines, saugrenues pour la plupart et qui commençaient à nous agacer sérieusement. Tout le monde paraissait excédé, sauf M. Pollock, qui conservait intacte sa joyeuse humeur... Je savais pertinemment qu'il n'ignorait nullement les soupçons dont il était l'objet, mais il ne semblait pas s'en préoccuper.

Le révérend Clifton avait disparu de la circulation : le digne homme s'était fortement enrhumé pendant le trajet du château au cimetière d'Inverness, et il gardait le lit...

Le plus malheureux de nous tous était certainement lord Clarendon.

— Je ne puis vous décrire mon état d'âme, ami Holbrock, me dit-il un soir, alors que, par le plus grand des hasards, nous nous trouvions seuls dans la galerie... Si j'avais pu prévoir tout ce qui allait arriver, je ne vous aurais jamais invité, ni vous ni personne...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, mylord, essayai-je de le tranquilliser. D'ailleurs, vous le verrez, tout finira par s'arranger...

— Je le voudrais, sans trop y compter! soupira lord Clarendon. N'oubliez pas que nous avons contre nous des ennemis inconnus, invisibles, ayant donc tous les avantages de leur côté, et, le combat étant inégalé, nous devons fatalement avoir le dessous.

— Vous êtes trop pessimiste, mylord! Après tout, je ne vois pas ce que vous pouvez redouter... Certes, le testament est égaré... mais enfin, on le retrouvera peut-être... La partie est encore très loin d'être perdue, et n'oubliez pas que nous sommes ici sous la protection de deux adroits détectives... Ce serait à désespérer de tout s'ils ne parvenaient pas à débrouiller les fils de cette intrigue... Et le fantôme?... Le voyez-vous encore de temps en temps?

— Oui, je l'ai revu hier, après une assez longue absence. Et cette fois, je l'avoue, j'ai tremblé.

— Vous a-t-il fait des prédictions si terrifiantes?

— Oui, il m'a dit que je mourrais dans les quarante-huit heures.

Je bondis :

— Sapristi! mylord... Mais il faut en parler, tout de suite, à l'inspecteur Briggs!...

— Pourquoi faire? Personne ne peut me protéger... pas plus l'inspecteur qu'un autre...

— Excusez-moi, mylord, de vous contredire... Je ne suis pas du tout de votre avis, et si vous le permettez, je vais m'occuper de votre sécurité.

Lord Clarendon haussa les épaules, avec l'air de dire : faites ce que vous voudrez! Rien ne m'intéresse plus ici-bas!

Je me mis en quête des détectives et trouvai Philby dans sa chambre. Il était penché sur un in-folio volumineux et semblait l'étudier avec

le plus grand soin. Ma visite, inattendue, parut le surprendre.

— Que me vaut l'honneur de vous voir, monsieur Holbrock? me demanda-t-il en me faisant signe de m'asseoir. En quoi puis-je vous être utile? Vous avez évidemment quelque chose d'important à me dire...

— Vous avez deviné... Ce que j'ai à vous dire est assez sérieux...

Philby bourra une pipe et attendit que je prisse la parole.

— Voici : lord Clarendon est en danger. Sa vie est menacée. Je crois qu'il serait temps que vous vous occupiez sérieusement de la chose...

— Que s'est-il donc passé?

Je lui racontai brièvement ce que lord Clarendon m'avait dit.

— Je ne crois pas qu'on puisse en douter : la bande veut le tuer et s'emparer de ses biens.

— C'est vraisemblable... il a eu le plus grand tort de ne pas s'adresser à la police dès la première apparition du fantôme. Espérons cependant que nous pourrons faire quelque chose pour lui... Dites-moi, monsieur Holbrock, est-ce que cette histoire d'héritage n'a pas un rapport quelconque avec les documents contenus dans votre serviette?

— Vous savez bien, sergent, que je ne puis vous répondre...

— Alors, vous ne voulez toujours pas me dire qui vous a remis la clef?

— Non.

— Soit. C'est moi qui vous le dirai : mylord Clarendon est celui qui vous l'a remise.

Je préférai ne pas répondre, et sans doute prit-il mon silence pour un aveu.

— N'en parlons plus, reprit-il. Je ne vois pas encore très bien ce qui se passe entre lord Clarendon et vous, mais j'ai mes idées là-dessus, ainsi que sur la nature des documents... Mais revenons à... notre fantôme. Je crois que le mieux serait que je passe les nuits prochaines dans l'appartement de Sa Grâce.

— Mais il ne vous le permettra jamais, je le connais assez...

— Je sais... je sais... Et pourtant, je le ferai... Qu'il le veuille ou non...

— Faites à votre idée, sergent, n'épargnez aucun effort pour préserver Clarendon d'une mort effroyable.

— N'ayez crainte, monsieur Holbrock, et je saurai bien venir à bout de ce Pollock!...

— Qu'est-ce que Pollock vient faire là-dedans?

— Tout!... Avez-vous déjà oublié qu'il est éminemment suspect et qu'il fait, à coup sûr, partie de la bande?

.....

En redescendant de chez Philby, je trouvai Robert qui m'attendait. Il me demanda de le suivre dans sa chambre et referma la porte avec précaution.

— Ecoute-moi bien, Richard, me dit-il d'une

voix où perçait une nervosité mal contenue, écoute-moi... Cela ne peut plus durer ainsi!... J'en ai assez!... Et même trop... Mary est morte... Les fêtes de Noël se sont passées dans l'angoisse et la désolation... De plus, il faut vivre sous la surveillance constante de la police, comme si j'étais un malfaiteur, alors qu'en réalité je suis moi-même une victime. C'est trop! Il faut que je m'en aille à tout prix!...

— Tu déraisonnes, mon vieux Bob! D'abord, tu n'arriveras pas à quitter le château qui est gardé mieux que tu ne le penses et, ensuite, tu cours le danger d'être soupçonné plus que les autres. On prétendra que tu voulais fuir parce que tu craignais qu'on ne découvre la vérité.

— Tout cela m'est égal. Ce que je veux, c'est partir d'ici à tout prix, rentrer à Londres, chez moi...

— Je t'en supplie, Robert, fais attention! Pas de fausse manœuvre qu'on exploiterait immédiatement contre toi! Dans tous les cas, ne parle à personne de ton projet... Tu as compris? A personne! Tu as vu ce qui m'est arrivé?

Robert parut se plonger dans une sombre rêverie. Au bout d'un instant, il reprit :

— Je trouverai bien le moyen de m'échapper d'ici. Après tout, je ne suis pas plus bête qu'un autre, et y eût-il cent détectives dans ce château, je n'en ferai pas moins à ma tête!... Ce n'est certes pas eux qui me retiendront ici... dès l'instant où j'aurai résolu de filer...

— Tout cela, Robert, ce sont des mots, et tu le sais aussi bien que moi. A mon avis, tu n'as absolument aucun intérêt à quitter le château, tant que tu ne sauras pas où se trouve le cadavre de Mary...

Caneford s'approcha de moi, me regarda dans le fond des yeux et mit sa main sur mon épaule.

— Ecoute-moi encore, Richard, tu sais que nous sommes de bons amis et que je n'ai pas de secrets pour toi... Veux-tu me promettre que, quoi qu'il arrive, tu resteras fidèle à... mon souvenir?

Robert avait pris un ton très grave pour prononcer ces derniers mots, et il semblait attendre ma réponse avec une véritable anxiété.

— Pourquoi cette voix solennelle, Robert ? Est-il de nouveau arrivé quelque chose?

— Non, rien! Mais il se pourrait... On ne sait jamais... L'avenir est si bizarre!... Je t'assure que ce serait un véritable soulagement pour moi si je savais que je puis compter, dans tous les cas et toujours, sur ton affection!

— Mais cela va sans dire! Tu n'avais pas besoin de me le demander!... Et maintenant, Robert, parle-moi franchement. Qu'y a-t-il? Quel est ce secret qui t'oppresse? Epanche-toi!...

— Non! Non... Dans les conditions actuelles, je ne puis encore rien te dire...

— Saurais-tu, par hasard, qui a profané la tombe de Mary et volé son cadavre?

Il évita soudain mon regard. Il soupira. Il était

évident qu'il était en proie à un violent combat intérieur.

— Oui... finit-il par me dire d'une voix étouffée. Oui, je le sais...

— Et tu n'as pas assez confiance en moi pour me le dire?

— Je ne puis faire autrement...

— Soit! Garde le silence...

J'étais terriblement vexé dans mon amour-propre et furieux de l'entêtement ridicule de Robert. Je quittai sa chambre en maugréant.

. . . . . .

M. Whitney Pollock s'ennuyait ferme. Il errait dans le château comme une âme en peine. Comme le pasteur Clifton était alité, c'est sur moi qu'il jeta son dévolu pour faire son habituelle partie d'échecs. Je pensais jouer assez bien, être en tout cas d'une force au-dessus de la moyenne, mais je m'aperçus très vite que, contre Pollock, je n'avais pas la moindre chance de gagner. Je résistai néanmoins du mieux que je pus et lui opposai une défensive honorable. La partie dura fort longtemps et, tout d'un coup, en consultant machinalement mon bracelet-montre, je m'aperçus qu'il était fort tard.

— Eh bien! me dit le petit homme, laissons les pièces telles qu'elles sont sur l'échiquier... Nous continuerons la partie demain. D'ailleurs, il me semble que vous êtes fatigué et que vous n'êtes pas tout à fait au jeu.

J'acquiesçai, souhaitai une bonne nuit à mon

partenaire et remontai dans ma chambre. Arrivé au palier, j'aperçus le sergent Philby qui donnait tous les signes d'une vive excitation.

— Je vous cherche partout! s'écria-t-il. Où diable étiez-vous?

— En train de jouer aux échecs avec Pollock.

Le sergent m'empoigna par le bras et m'entraîna avec lui.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je avec inquiétude. J'espère qu'il n'y a pas encore un malheur!

— Je ne sais pas encore... Avez-vous votre revolver?

Cette question me consterna.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Ne posez pas de questions... Le temps presse... et vous êtes le seul qui puisse m'aider.

J'avais justement mon arme sur moi, ce qui parut satisfaire le policier.

— Pourquoi ne faites-vous pas appel à l'inspecteur Briggs? Il me semble que ce serait normal de...

— Vous avez raison... Mais il dort profondément, il n'y a pas moyen de le réveiller... Je suppose qu'on a versé un narcotique dans son whisky. On a opéré très adroitement, mais pas encore assez pour moi.

Nous montâmes rapidement à l'étage supérieur et je remarquai, non sans surprise, que le détective dirigeait ses pas vers l'appartement de lord Clarendon. Il me fit signe de garder le silence et appliqua son oreille contre la porte.

Un cri déchirant nous fit tressaillir.

— Au secours! Au secours!

Je reconnus en tremblant la voix de lord Clarendon.

Le sergent s'élança de tout son poids sur la porte qui gémit sous le choc. Mais elle était solide et ne céda point. A l'intérieur, nous entendions distinctement le bruit d'une lutte désespérée, puis d'une chute, d'une plainte étouffée. Enfin, ce fut le silence le plus complet.

Le visage de Philby s'empourpra de rage. Il recula pour prendre son élan et fonça de nouveau sur l'obstacle. Cette fois la porte vola en éclats et nous entrâmes dans la chambre.

Je ne vis rien qu'une forme indécise disparaissant par la fenêtre grande ouverte.

Sans hésiter, le sergent se rua sur les traces de la forme et battit immédiatement en retraite, car il venait de recevoir un coup formidable en plein visage. A mon tour, j'intervins et je fus assez heureux pour saisir la jambe du bandit au moment où il allait s'échapper définitivement. L'homme fit des efforts surhumains pour échapper à mon étreinte, et sans doute y serait-il parvenu si Philby, remis de son étourdissement, n'était arrivé à la rescousse. A nous deux, nous le tenions... enfin... Et de fait, petit à petit, la résistance du bandit faiblissait. Progressivement, nous l'entraînions et le ramenions dans la chambre... quand, tout d'un coup, nous vîmes un revolver pointé contre nous et deux coups

de feu successifs illuminèrent la nuit. De surprise, Philby et moi nous lâchâmes notre prisonnier l'espace d'une seconde. Ce fut assez pour qu'il eut le temps de disparaître. En nous penchant à la fenêtre, nous vîmes une ombre tourner le coin du bâtiment et se perdre dans l'obscurité.

— Il a filé! dis-je au détective, qui, heureusement, avait échappé aux balles.

— Oui... nous sommes arrivés trop tard... Et où est lord Clarendon?

En effet, la chambre était vide. Le lord avait disparu. Nous cherchâmes partout, sans rien trouver. Philby avait raison : Nous étions arrivés trop tard pour empêcher le rapt du châtelain.

Je ne pus que frémir. Les bandits avaient mis leur projet à exécution. Clarendon était entre leurs mains et, dans ce cas, il était perdu sans rémission.

XIII

M. POLLOCK FAIT DE L'ESPRIT

La nouvelle de la disparition de lord Clarendon se propagea comme une traînée de poudre. Malgré l'heure avancée, tout le monde fut bientôt sur pied, dans le château, pour essayer d'apprendre les circonstances du rapt : Robert, M. Pollock et jusqu'au révérend Clifton qui, malgré sa maladie, n'avait pas hésité à quitter le lit. Il paraissait d'ailleurs très abattu et l'annonce de ce nouveau malheur semblait lui avoir donné le coup de grâce. Nous fûmes obligés de le faire asseoir et de le réconforter. Finalement, il fallut le ramener chez lui et le recoucher presque de force.

Philby chargea le vieux Barker de prendre la voiture et d'aller sur le champ à Inverness porter une lettre pressée au chef du district de police.

— Il n'y a pas de temps à perdre, nous expliqua-t-il, après le départ des domestiques. Je viens de demander du renfort. Dès que les hommes seront là, je ferai cerner le château ; nous reprendrons nos recherches, et nous fouillerons consciencieusement, je vous le garantis!

— Et vous n'aurez pas plus de succès qu'auparavant! ricana Pollock.

— Espérons que si, répliqua Philby vexé. Il est amplement temps de dissiper ce cauchemar... une fois pour toutes...

— C'est également mon avis, ajoutai-je. Il est nécessaire d'agir énergiquement. Mais, sergent, ayez l'obligeance de nous raconter comment les choses se sont passées, car je n'ai été témoin que d'une partie des événements...

— Mon Dieu! Je n'en sais pas beaucoup plus que vous, monsieur Holbrock. Je vous avais fait part de mon intention de passer la nuit dans l'appartement de lord Clarendon et, comme vous l'aviez prévu, il m'a envoyé promener. J'eus beau insister, il refusa net, et, dans ces conditions, je n'avais plus qu'une seule ressource : me poster devant sa porte, en sentinelle, et faire le guet. J'avais pensé à tout, sauf toutefois au sommeil étrange de l'inspecteur Briggs.

— Et c'est là justement qu'a été votre erreur! La plus grande faute que vous pouviez commettre! interrompit encore Pollock.

Le sergent fut sur le point de riposter vigoureusement, mais il se fit violence et sembla n'avoir rien entendu.

— Sans doute, reprit-il, avait-on projeté de me faire subir le même sort qu'à mon collègue, mais il s'est trouvé que je n'ai justement rien bu aujourd'hui. Donc, j'étais en train de monter ma faction, à l'insu de lord Clarendon, quand, tout d'un coup, j'entendis un bruit de voix. Immédiatement, j'eus conscience du danger et j'allais

chercher du secours, quand vous êtes apparu sur l'escalier, monsieur Holbrock. Et le reste, vous le connaissez aussi bien que moi.

— Je ne m'explique pas comment le ou les ravisseurs ont pu s'introduire dans l'appartement de Sa Grâce. Car il ne faut pas oublier que son appartement est au troisième étage au-dessus du sol.

— Je ne puis encore vous donner d'explication satisfaisante. Je ne puis que faire une supposition : j'imagine qu'un des membres de la bande a profité de la présence de lord Clarendon en bas pour attacher une échelle de cordes à l'appui de la fenêtre.

— Nous sommes en plein roman ! tonna Robert. Si nous ne savions pas que tout cela est vrai, hélas! nous pourrions croire que nous sommes le jouet d'une imagination maladive. Mais, pour ma part, j'en ai assez! Je commence à être fatigué de ces histoires de fantômes et de spectres. D'ailleurs, je me demande ce que je fais ici, alors que je pourrais être bien tranquillement chez moi, à Londres, où m'attend, au surplus, une besogne plus utile. Je vous préviens donc, sergent, que demain je ferai mes valises.

J'étais consterné des paroles de Robert, à qui j'avais pourtant recommandé de ne pas parler de ses projets, mais Philby ne sembla même pas avoir entendu ses propos. Et comme Robert insistait, il lui dit avec le plus grand flegme :

— Monsieur Caneford, je ne vois pas d'incon-

vénient à ce que vous fassiez vos valises, mais vous resterez néanmoins ici. Partir serait la bêtise la plus monumentale que vous pourriez faire...

Robert devint rouge de colère :

— D'abord, je vous prie de me parler sur un autre ton! Vous n'avez ni ordres ni conseils à me donner! Et soyez bien tranquille... J'ai décidé de partir... je partirai!...

Philby tenta de changer de sujet :

— Vous êtes médecin, autant que je sache, monsieur Caneford, je vous serais donc extrêmement reconnaissant de bien vouloir examiner l'inspecteur Briggs. J'espère qu'il n'est qu'endormi et qu'on ne lui a pas fait avaler de poison.

— Et puis quoi encore? s'écria Robert. Je suis ici pour me reposer — il eut un ricanement d'amertume — et je n'ai pas l'intention d'exercer ma profession dans ce château, surtout pour M. l'inspecteur Briggs qui se permet de me retenir prisonnier et de me surveiller! Je ne remuerai certainement pas le petit doigt pour lui. S'il a besoin d'un médecin, qu'il en fasse chercher un!

Et il sortit en faisant claquer la porte.

— Dommage! reprit Philby! Le pauvre homme est devenu complètement fou. Toute cette histoire a dû lui détraquer le cerveau.

— Vous savez, répliquai-je assez vivement, qu'il y a de quoi s'abîmer le système nerveux, ici! D'autant plus que M. Caneford a perdu son bonheur dans ce château. Moi-même, il y a des moments où je n'ai plus le contrôle de moi-même.

— Je ne dis pas que la situation soit particulièrement agréable, monsieur Holbrock, mais on doit se maîtriser!

Une heure plus tard, l'inspecteur Rolls, de la police d'Inverness, faisait son apparition en compagnie de vingt hommes armés jusqu'aux dents. Philby le mit au courant des moindres détails. L'autre écouta avec la plus grande attention et lui dit :

— Voilà déjà longtemps qu'il court des bruits défavorables sur le château de Clarendon. Malheureusement, nous n'avions pas de motifs juridiquement assez fondés pour pouvoir intervenir officiellement. Désormais, la situation est différente et nous allons rattraper le temps perdu.

J'avais une furieuse envie de suivre les investigateurs, mais je me sentais fatigué autant qu'on pouvait l'être et je pris le parti le plus raisonnable : celui d'aller me coucher. Je demandai l'autorisation de me retirer et on me l'accorda sans difficulté. Ce n'est que vers six heures du matin que je parvins à m'endormir.

. . . . . .

Je dormis comme une brute. J'espère qu'on me passera cette expression qui, pour n'être pas élégante, est du moins expressive. Il était à peu près trois heures de l'après-midi quand je me réveillai.

Je m'habillai rapidement et descendis dans la galerie. Barker me fit passer dans la salle à manger et me servit un excellent déjeuner que

j'appréciai fort, bien que je dusse l'absorber sans la moindre compagnie. En effet, tous les autres habitants du château avaient respecté mon sommeil, mais ne m'avaient pas attendu. Je me contentai de boire un verre d'eau, non sans l'avoir soigneusement reniflée et goûtée, car je ne tenais pas à être victime de la même mésaventure que l'inspecteur Briggs.

Je mordais à belles dents dans une aile de poulet quand une voix joyeuse me fit retourner :

— Bon appétit, monsieur Holbrock! Je crois d'ailleurs que ce souhait est superflu. Je ne vous dérange pas, j'espère?

C'était le sieur Pollock, dont le sans-gêne me parut plus odieux que jamais. Et puis, l'attitude suspecte du petit homme me le rendait encore plus antipathique. Mais je suis un homme bien élevé et c'est avec un sourire aimable que je le priai de s'asseoir en face de moi. D'ailleurs, j'avais promis à Philby de ne pas éveiller la méfiance de celui que nous considérions comme l'auteur de l'assassinat de Strunck, et probablement de bien d'autres méfaits.

— Alors, cher monsieur Pollock, quel bon vent vous amène? Avez-vous bien dormi?

— Je puis vous affirmer que je n'ai même pas songé à me déshabiller.

— Comment cela?

— Parce que je ne me suis pas couché. C'était une nuit à ne pas dormir! De plus, j'avais un intérêt particulier à observer la police à l'œuvre.

Je songeai, *in petto*, que le petit homme venait de prononcer des paroles bien imprudentes.

— Et, demandai-je avec une certaine curiosité, MM. les détectives ont-ils fait des découvertes sensationnelles?

— Peuh! Je me demande à quoi servent toutes leurs recherches. J'aurais pu leur dire qu'ils se démenaient en pure perte. Mais j'avais mes raisons pour les laisser opérer sans rien leur dire...

— Mais que voulez-vous qu'ils fassent donc? Les policiers sont là pour effectuer des recherches. Autrement, comment pourraient-ils trouver quelque chose? D'ailleurs, c'est seulement en cherchant qu'on finira par retrouver lord Clarendon.

— Oh! bien entendu... il est certainement quelque part, et pas plus que vous, je ne crois qu'il s'est évaporé... Je suis même persuadé qu'il est encore vivant... seulement, en employant des moyens de ce genre-là, on n'arrive qu'à un seul résultat : celui d'éveiller la méfiance de ses ennemis.

— Alors, comment concevez-vous qu'on doive opérer?

— De toute autre façon, cher monsieur Holbrock... Je n'ai malheureusement aucun pouvoir, et alors... je me tais et me contente du rôle de spectateur muet.

En moi-même, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la perfection avec laquelle cet homme jouait son rôle.

Pollock, j'en eus l'intuition, dut deviner ce qui se passait dans mon esprit, car il me dit soudain:

— Je crains, monsieur Holbrock, que vous n'ayez que peu de confiance en moi... j'ai même l'impression que vous me considérez comme un personnage suspect et que vous n'êtes pas loin de croire que... je fais partie de la bande...

— En vérité, monsieur Pollock, votre langage m'étonne beaucoup, et je ne comprends pas de quel droit vous vous permettez de me prêter ces...

— Non! non, je sais ce que je dis. Je connais bien les hommes et je sais très bien ce que vous pensez de moi. Je vous en prie, monsieur Holbrock... Pourtant, laissez-moi vous dire que vous vous trompez... Je ne suis pas un criminel.

— Je n'ai jamais prétendu que vous l'étiez, et je ne comprends pas que vous ayez pareille idée.

— Bien! admettons que je me suis trompé... Après tout, vous êtes libre de penser de moi ce que vous voulez, monsieur! Avez-vous quelque chose en vue, ce soir?

— Non pas.

— Eh bien! nous pourrions peut-être continuer notre partie d'échec... Car, sapristi, ce que la vie peut être assommante ici, au château... Je ne sais plus que faire pour tuer le temps... Si seulement, on pouvait sortir... mais ce maudit sergent monte une garde tellement sévère.

— Sans doute a-t-il de bons motifs pour cela.

— Evidemment, et je peux même les connaître.

.....

L'état du pasteur Clifton empirait à vue d'œil. Je fus réellement effrayé de sa mine quand je lui rendis visite. Je n'aurais jamais supposé qu'il fut si malade. Il gisait sur sa couche, les yeux à demi fermés et il parlait avec difficulté : on eut dit que même les paroles l'épuisaient. Je fus si frappé que je lui proposai de lui envoyer Robert, mais le brave homme était têtu et il ne voulut absolument rien savoir.

Non! me dit-il, non et non. Je suis sûr que je guérirai bien tout seul. J'ai attrapé un gros rhume qui m'a mis complètement à bas, mais cela ira certainement mieux. Il faut dire aussi que la disparition de lord Clarendon m'a donné un coup terrible.

Une toux convulsive l'interrompît. J'en profitai pour lui demander s'il n'avait besoin de rien. Je dois dire que personne ne s'occupait du pauvre homme qu'au milieu de l'affolement général tout le monde paraissait oublier.

Je lui promis de revenir le voir, et me rendis immédiatement chez Robert à qui je fis part de mes inquiétudes.

— Il est vraiment très malade, lui dis-je, et je crois que tu devrais bien l'examiner.

Robert n'eut pas l'air de tenir à soigner le révérend Clifton et il se fit tirer l'oreille. Mais je finis par le décider.

Il l'examina, mais j'eus l'impression que son examen fut très sommaire et superficiel. Il branla plusieurs fois la tête et lui prescrivit je ne sais quelles pilules.

— Alors? lui demandai-je. Qu'est-ce qu'il a donc?

— A parler très franchement, je n'en sais trop rien. Je crois qu'il s'est sérieusement refroidi, mais son état ne me paraît pas très inquiétant. Dans tous les cas, il lui faut du calme. Maintenant, il faut envoyer Barker à la pharmacie d'Inverness pour exécuter mon ordonnance. Rassure-toi, il n'y a aucun danger à redouter.

Je remerciai Robert de sa complaisance et me sentis soulagé. Je ne sais pourquoi, j'avais eu peur de le voir mourir, car j'éprouvais une réelle sympathie pour ce bon vieillard.

Il était en effet seul au monde, personne ne s'intéressait à lui, et surtout depuis la disparition de son ami et bienfaiteur, il vivait dans une solitude affreuse.

L'inspecteur Briggs était enfin sorti de son sommeil. Quand il apprit ce qui lui était arrivé, il fit un vacarme épouvantable et se répandit en jurons et en imprécations. Je le trouvai dans la galerie, en train de laver la tête à l'infortuné Philby.

— C'est de votre faute, uniquement de votre faute, entendez-vous, si lord Clarendon a disparu. Je vous en rends responsable. Vous n'aviez

qu'à faire attention. Vous avez manqué à tous vos devoirs.

— Je vous prie de m'excuser, inspecteur! répondit Philby abasourdi sous l'orage, mais je vous assure que j'ai fait tout ce qui était humainement possible de faire. Il était inutile de chercher à vous réveiller tant votre sommeil était profond... de sorte que j'étais seul pour faire face à la situation... Heureusement, je suis tombé sur M. Holbrock qui a bien voulu me prêter main-forte... Il vous le dira lui-même.

— C'est exact, inspecteur! Je puis vous confirmer que M. Philby a fait tout son devoir et que ce n'est vraiment pas sa faute si les événements se sont déroulés si tragiquement.

— Ah! ça, interrompit Briggs. Tout cela marche bien mal, et il n'est que temps que cela change. Et cette histoire de whisky me paraît louche... Si seulement je savais quelle est la canaille qui m'a joué ce tour?

— C'est facile à deviner, répondit Pollock, qui surgit à point nommé... Quand on est aussi perspicace que vous l'êtes, monsieur l'inspecteur, on n'a même pas besoin de poser la question.

Nous regardâmes tous trois avec étonnement le petit homme qui souriait avec une satisfaction évidente.

Mais Briggs prit assez mal l'intervention de Pollock.

— D'abord, je me demande ce que vous venez chercher ici... Vous vouliez probablement nous

espionner, comme vous semblez en avoir pris l'habitude. On vous voit sortir, on ne sait pas d'où, au moment où on s'y attend le moins... et vous vous ingérez dans tout ce qui ne vous regarde pas, avec une indiscrétion sans pareille.

— Mon cher inspecteur! Vous vous montez bien à tort, et permettez-moi de vous le dire, bien injustement. Vous oubliez, dirait-on, que je suis l'hôte de cet antique et historique château. Or, depuis que vous autres, les gardiens de la loi, vous vous y êtes installés, vous nous avez séquestrés, nous interdisant la promenade la plus innocente. Il ne nous reste donc plus qu'à rôder dans l'intérieur de la maison. En outre, je crois avoir le droit, tout comme M. Holbrock et les autres de...

— Allez au diable! Vous me donnez sur les nerfs... Et puis, non... attendez un instant... Vous disiez, tout à l'heure, que vous saviez qui a mélangé ce narcotique à mon whisky...

— Parfaitement.

— Eh bien! dites-le donc... dites ce que vous savez...

— Je ne sais rien, inspecteur, mais je peux supposer beaucoup... Et si j'étais détective, je saurais dans tous les cas, sur qui faire peser mes soupçons...

Le visage de Briggs s'allongea démesurément.

— Et sur qui? s'il vous plaît.

— Sur le fantôme de lady Anchor, répondit Pollock avec le plus grand sérieux.

XIV

LA CAISSE DE LIVRES

Briggs suffoquait de fureur.

— Quoi? rugit-il, que vous permettez-vous là, monsieur? Est-ce que par hasard vous voudriez vous moquer de moi?

— Rien n'a jamais été si loin de ma pensée, fit Pollock en affectant la candeur la plus naturelle. D'ailleurs, il se peut que je me trompe... Je ne suis pas infaillible. Peut-être n'ignorez-vous pas le proverbe latin : *Errare humanum...*

C'en était trop. Le petit homme ne put achever sa phrase. L'inspecteur Briggs s'était rué, tête baissée et avait saisi l'audacieux au collet. Mais Pollock, avec une souplesse surprenante, s'était dégagé et, en quelques bonds, s'était mis hors de portée.

La situation était si cocasse que je ne pus me maîtriser et que j'éclatais de rire. Briggs me lança un regard exprimant tout, sauf la bienveillance.

— Voyez-moi ce coquin! proféra l'inspecteur. Le toupet de cet individu dépasse les bornes! Oser se moquer d'un fonctionnaire... Mais vous ne perdrez rien pour attendre et je saurai bien vous enseigner le respect!...

— Ne croyez-vous pas, inspecteur, demanda le redoutable Philby, qu'il est temps de passer les menottes à cet insolent? D'abord, de lourdes charges pèsent sur lui et, en outre, il est tout le temps en train de nous entraver dans notre besogne... On pourrait le transférer à la prison l'Inverness... Là, au moins, il ne nous dérangerait plus.

— C'est peut-être une idée, répondit Briggs. Je vais y réfléchir.

La discussion qui menaçait de tourner au vilain fut interrompue soudain par l'arrivée de Barker et du chauffeur Stone qui transportaient une caisse de grandes dimensions et paraissant peser assez lourd.

— Hop! là-bas! cria le sergent. Qu'est-ce que c'est que cela? Où emmenez-vous cette caisse?

— C'est pour M. le pasteur Clifton!

— Qu'y a-t-il là dedans?

— Les livres du pasteur. Comme M. Pollock m'avait envoyé chez le pharmacien à Inverness, M. le pasteur m'a prié de passer en même temps jusqu'à la gare pour y prendre cette caisse de livres qui lui était destinée.

— Bien, fit Briggs. Dans ce cas, montez-lui la caisse et, en même temps, dites-lui que nous espérons qu'il sera promptement rétabli.

Désireux de laisser les détectives achever de s'expliquer entre eux, je quittai la galerie et retournai chez moi. Au moment d'entrer dans ma chambre, je voulus encore dire deux mots

à Robert et frappai à sa porte qui, on s'en souvient, était voisine de la mienne. Personne ne répondit. Je tournai le bouton. La porte était fermée à clef. La chose me parut étrange, car d'habitude à cette heure, Robert était toujours chez lui. J'insistai, mais ce fut en vain; Robert n'était certainement pas dans sa chambre.

Inquiet, je redescendis. Les deux policiers étaient toujours en train de discuter.

— N'auriez-vous pas vu M. Caneford, par ici? demandai-je à Briggs.

— Non. Pourquoi? Il est probablement dans sa chambre.

— J'en viens. Elle est fermée à clef et personne ne répond.

Les deux policiers se regardèrent avec surprise.

Philby, surtout, manifesta une certaine inquiétude, compréhensible après la scène récente qui s'était passée entre Robert et lui. Nous remontâmes tous les trois jusqu'au premier étage et les détectives constatèrent que j'avais dit la vérité. Philby alla chercher un « rossignol » et, quelques minutes après, nous pénétrâmes chez Robert. L'ordre le plus complet y régnait, mais Robert brillait par son absence. Les objets étaient rigoureusement rangés. La malle était dans le coin. Sur la table, nous aperçûmes un bout de papier sur lequel étaient tracés quelques mots que l'inspecteur lut à haute voix :

« Ne me cherchez point, c'est inutile, vous ne me trouverez jamais. »

— Voilà le bouquet! hurla l'inspecteur, en tapant du poing sur la table; cette fois, il nous a brûlé la politesse, et sous notre nez, encore... Et à qui la faute? Une fois de plus à vous, sergent.

« Vous saviez que M. Caneford voulait à toute force quitter le château. Non seulement vous ne m'avertissez pas, mais vous négligez de le surveiller... Oh! oh! sergent, voilà bien des fautes en peu de temps. Je vais être obligé de faire un rapport et de demander une sanction...

— Mais, inspecteur, vous savez bien que...

— Cela suffit, sergent! Vous êtes absolument sans excuse et je ne veux rien entendre de plus. Dans tous les cas, ne vous attendez pas à des félicitations.

Pendant que Briggs accablait son subordonné sous le poids de ses reproches, je songeais, moi, aux conséquences extrêmement graves que la fuite de Robert pouvait avoir pour lui. Je savais bien qu'il avait toujours été insouciant, mais je n'aurai jamais pu supposer qu'il aurait pu commettre une aussi belle gaffe. Car, pour une gaffe, c'en était une. D'abord, il n'irait pas très loin. Briggs parlait de lancer un mandat d'arrêt contre lui. Ensuite, il attirait sur sa tête des soupçons inutiles. Evidemment, il ne fallait rien prendre au tragique. Je savais fort bien que Robert n'était pas coupable; au contraire, s'il y

avait des victimes, il comptait au nombre de ces dernières. Ensuite, son état de dépression nerveuse excusait bien des choses. Sans doute, avait-il cédé à une crise de désespoir, qu'il regrettait peut-être déjà. Et puis une pensée me traversa le cerveau, qui me fit frissonner... Je me souvins des paroles qu'il m'avait dites à plusieurs reprises :

— Je découvrirai l'assassin de Mary, et je te jure qu'il n'y aura pas de pitié pour lui...

Avait-il réellement mis son projet à exécution. En y réfléchissant, je considérais comme ridicule l'hypothèse que Robert eût pu devenir un meurtrier. Il n'en restait pas moins qu'il s'était mis dans une situation des plus délicates. Et j'enrageais d'autant plus que je ne lui avais épargné ni conseils, ni avertissements.

Briggs, cependant, n'était pas tout à fait convaincu que Robert eût réussi à s'évader et il donna l'ordre de le chercher partout dans le château et dans le parc. Il exprima, comme moi, l'idée qu'il réfléchirait aux conséquences de son acte et qu'il reviendrait bientôt. Mais tous ses espoirs devaient rester vains; le soir arriva sans apporter la moindre nouvelle du fugitif.

Philby décida d'aller aux renseignements à Inverness et me proposa de l'accompagner. Naturellement, je ne me fis pas prier pour accepter son offre, car je n'étais pas fâché de respirer un peu d'air pur; le sergent conduisait lui-même et le trajet me parut fort agréable.

Arrivé au poste de police, il me pria de l'attendre un instant et me laissa seul dans la voiture. Je m'étonnai d'abord de cette marque de confiance, car enfin j'aurai pu profiter de ma liberté relative pour suivre l'exemple de Robert et filer à mon tour. Mais j'aperçus, tout d'un coup, un agent en uniforme posté à quelques pas de là, qui ne me quittait pas des yeux. Donc je n'avais nulle gratitude à exprimer au sergent. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que Philby vint me rejoindre. Je lus le désappointement sur son visage.

— Personne n'a vu Caneford à Inverness, me dit-il, mais nous allons cependant poursuivre nos recherches.

Nous reprîmes la direction de la gare et, cette fois, j'eus la permission de descendre et de l'accompagner à la gare. Mais là aussi, les résultats furent décevants. Aucun des employés, pas plus au guichet que sur les quais, n'avait remarqué Robert ou même un voyageur correspondant à son signalement. Il fallait en prendre notre parti. Robert avait disparu mystérieusement, sans laisser de traces. Il nous avait tous joués. Et nous reprîmes le chemin du château, en proie aux idées les plus sombres. J'espérais néanmoins que Robert avait trouvé le moyen de regagner Londres. Philby, à qui j'exprimai cet espoir, me répondit qu'il venait de télégraphier à Scotland Yard et que la réponse parviendrait dans quelques heures.

— Ne croyez-vous pas, sergent, que Robert ait été enlevé par la bande? C'est une hypothèse que nous n'avons pas encore envisagée.

Philby haussa les épaules.

— Je ne sais rien, plus rien, monsieur Holbrock. Toutes les hypothèses peuvent être bonnes, mais il faut attendre que l'une ou l'autre se vérifie... Un peu de patience et conservons tout espoir...

Nous arrivions en vue du château quand nous entendîmes crier derrière nous. Philby freina brusquement. Nous nous retournâmes et reconnûmes avec stupéfaction mister Pollock qui courait derrière la voiture. Il s'écria, haletant :

— Attendez! Attendez!... C'est beaucoup trop loin... Je n'en peux plus... Au moins, dans une belle voiture comme celle-là, je m'épargnerai une nouvelle fatigue.

— Je me demande ce que vous pouvez bien faire par ici? interrogea Philby qui n'en croyait pas ses yeux. Et je voudrais bien savoir qui vous a autorisé à quitter le château?

— J'étouffais et j'avais besoin de respirer... Alors, je suis sorti pour faire une petite promenade.

— Vous mentez une fois de plus, lança rageusement le détective. Mais votre escapade vous coûtera cher.

— J'ai bien peur que vous ne disiez vrai, sergent! Dieu s'est déjà chargé de me punir. J'ai mal à la gorge et un violent mal de tête... Je dois

avoir de la fièvre... Je suis sûr que je viens d'attraper une grippe sérieuse et que je vais être obligé de me coucher, en rentrant, tout comme le révédend Clifton...

Puis, sur ces paroles, le petit homme ouvrit la portière de la voiture et, sans se départir de son sourire, il s'assit tranquillement à côté de moi.

***

En rentrant à Clarendon, une nouvelle surprise nous attendait. Barker guettait notre retour avec anxiété.

— Puis-je vous dire deux mots, monsieur.

— Bien entendu; mais qu'avez-vous donc? Est-ce une mauvaise nouvelle de plus que vous voulez m'annoncer?

— Oui et non, monsieur. Je ne sais pas au juste... Je viens d'aller voir le révérend Clifton, et j'ai une impression très fâcheuse... Je crois qu'il est au plus mal...

Je tressaillis à ces paroles.

— Il faut agir immédiatement! m'écriai-je. Pourquoi n'avez-vous pas été chercher un médecin?

— Mais, monsieur, vous savez bien qu'il ne nous est pas permis de quitter le château... D'ailleurs, le pasteur ne veut rien entendre... Il m'a formellement interdit de parler de son état à qui que ce soit. Il dit qu'on doit le laisser mourir en paix...

— Mais c'est de la folie pure!... J'y vais, tout de suite, merci Barker.

Et je me précipitai dans l'escalier que je montai quatre à quatre. Comme par hasard, je tombai sur Pollock qui m'emboîta le pas, tout en me questionnant. Je lui répondis avec une certaine vivacité qu'il était incorrigiblement curieux, et j'ajoutai, pour me débarrasser de lui, que l'inspecteur Briggs le cherchait partout.

— Oui... oui... je m'en doute... mais je préfère éviter une explication avec lui. D'abord je suis malade, et puis... et puis... cela pourrait peut-être très mal tourner...

— Comment cela?

— Parce que je commence à avoir assez de toutes ces histoires, et quand Whitney Pollock perd patience, plus rien au monde ne peut plus l'arrêter... Seulement, si je dis à ces individus ce que je pense, cela peut encore me coûter cher : une amende, de la prison pour injures... est-ce que je sais? Vous savez bien que la police est sacro-sainte et qu'elle a toujours raison.

— Dites donc. Vous ne me paraissez pas en excellents termes avec elle...

— Ah! pour cela, je le reconnais... Je ne peux pas sentir ces types-là... Et vous?

— Moi?... je ne m'occupe pas d'eux.

— Et dans le fond, vous avez raison... A propos, avez-vous des nouvelles de Clifton? Est-ce que son état s'est un peu amélioré?

— Non, malheureusement, et je crains même

qu'il aille beaucoup plus mal. Justement, je vais le voir.

— Cela tombe à merveille... je vais vous accompagner... si vous n'avez rien contre...

J'avais évidemment tout contre, mais il était difficile de faire comprendre à ce satané petit homme que je voulais être seul.

Une voix faible répondit quand je frappai et l'ecclésiastique se leva péniblement en geignant sur son séant, dès qu'il nous vit. Il avait vraiment une mine pitoyable et les craintes de Barker me parurent justifiées. Il était évident que le mal avait fait des progrès considérables.

Je m'enquis affectueusement de sa santé.

Il me répondit en gémissant d'une voix entrecoupée de frissons.

— Hélas! cela va de mal en pis... Je désespère de retrouver la santé... Dieu ne tardera pas à me rappeler à Lui... je le sens bien... et mon seul désir est de mourir en paix.

J'essayai de le remonter.

— Voyons, Révérend. Pourquoi vous laisser abattre ainsi? Vous êtes robuste et vous surmonterez très bien la crise... Encore quelques jours, et vous serez de nouveau sur pied... Un peu d'énergie!

— Non, monsieur Holbrock... c'est fini... je le sens bien. Mes jours, que dis-je? mes heures sont comptées... D'ailleurs, la mort ne m'épouvante pas... je me suis préparé toute ma vie à l'envisager sans crainte.

— Révérend, vous dites des... bêtises... Vous êtes solide comme un roc et d'ailleurs, nous allons vous tirer de là... je vais aller chercher un médecin à Inverness.

A dessein, j'avais négligé de parler de la disparition de Robert.

Clifton parut s'agiter et quand je lui parlai de médecin, il fit un geste de dénégation.

— Non... je vous en prie... c'est complètement inutile... je ne veux pas... aucun médecin ne peut plus rien pour moi... La mort m'a déjà marqué et je n'ai plus qu'un désir... Celui de mourir en paix... Respectez-le... Laissez-moi... laissez-moi tous... j'ai besoin d'être seul

J'avoue que cette sortie, que cet énervement me plongèrent dans la perplexité. Je me demandai si le vieillard ne devenait pas fou... à moins que la fièvre ne le fit délirer. J'insistai néanmoins, mais je ne réussis qu'à augmenter son agitation et sa fureur et il finit par pousser des cris, comme si nous avions voulu l'égorger. Je regardai Pollock. Le petit homme restait imperturbable. Il souriait même, le monstre! Dans tous les cas, il semblait trouver tout naturel que le pasteur s'emportât ainsi sans rîme ni raison. Epuisé, Clifton cessa de crier et retomba sur son oreiller, il se mit à geindre, doucement, comme un enfant. Alors Pollock s'approcha de lui et lui dit ces simples mots qui me parurent profondément mystérieux au moment où je les

entendis et dont je ne devais comprendre le sens que plus tard.

— Si vous mouriez, Révérend, il faudrait monter la caisse de livre au grenier.

Le vieux prêtre frissonna, ses yeux s'ouvrirent, s'agrandirent démesurément, puis il se mit à pleurer et à sangloter.

Pollock quitta la chambre du malade, sans se retourner, et je le suivis machinalement.

Derrière nous s'élevaient encore les gémissements de l'agonisant.

XV

LA PARTIE D'ÉCHECS

Le lendemain matin, je ne fus pas peu surpris de trouver, attablé devant un copieux breakfast, le révérend Clifton que j'avais laissé la veille à toute extrémité. Il mordait à belles dents dans une rôtie beurrée et paraissait jouir de la meilleure santé du monde. Pour un miracle, c'en était un! La nature humaine, pensais-je, est vraiment étonnante, et l'homme possède une résistance insoupçonnable. Ses traits étaient reposés, son teint était loin d'être celui d'un convalescent. Bref, il était comme je l'avais toujours connu. Le seul détail inquiétant que je notai était une certaine nervosité que j'attribuai à un restant de fièvre.

Je lui fis mon compliment de cette guérison qui ne pouvait que me réjouir, car j'éprouvais une réelle sympathie pour le vieil homme et la scène de la veille m'avait péniblement affecté.

L'ecclésiastique me remercia avec effusion et me serra chaleureusement la main.

— Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, monsieur Holbrock. Vous m'avez témoigné une amitié dont je me souviendrai toujours.

Je dois dire que j'ai également bien de la reconnaissance envers le docteur Caneford dont le traitement m'a remis sur pied avec une rapidité dont je suis encore, moi-même, tout étonné. Je ne l'ai pas encore vu, ce matin... J'espère qu'il n'est pas non plus tombé malade?

— J'ai peur que vous ne puissiez le remercier d'ici quelque temps... car... il... il est parti...

— Parti?... Serait-il retourné à Londres? Et si hâtivement!...

— Oui, je crois qu'il a dû rentrer...

— Je le regrette, car c'était un homme charmant... Il avait beaucoup changé dans les derniers jours... Et lord Clarendon? Ne sait-on rien de nouveau à son sujet?

— Hélas! non, on ne sait rien du tout! La police s'agite, se démène, mais en vain... On n'a trouvé aucune trace...

— C'est phénoménal et lamentable!... Vous ne pouvez vous imaginer la douleur que j'ai éprouvée quand j'ai appris sa disparition!... J'aurais donné ma vie — que Dieu m'en soit témoin — pour que pareil malheur n'arrivât point! Mais que peut un vieil homme comme moi? Je n'ai plus qu'à assister, à subir, sans pouvoir intervenir!...

— Espérons, Révérend, que tout finira par s'arranger. Je ne pense pas que Sa Grâce puisse rester indéfiniment entre les mains de la bande qui l'a enlevé. Les détectives sont sur les dents

et j'aime à croire qu'ils finiront tout de même par enregistrer un succès...

— Mais de quelle bande parlez-vous? demanda le pasteur.

— De celle qui a enlevé lord Clarendon, vous dis-je. Car vous ne croyez pas, j'en suis sûr, que ce sont les esprits qui l'ont fait disparaître?

— Bien entendu, monsieur Holbrock!... Il est évident que je ne crois pas aux esprits... mais c'est la première fois que j'entends parler d'une bande...

— Et pourtant, elle existe! affirma une voix désagréable, celle de Pollok, qui, une fois de plus, avec son sans-gêne habituel, s'ingérait dans une conversation. Elle existe, Révérend, et je crois que les gaillards n'auront plus beaucoup d'occasions d'exercer leurs talents... remarquables, il faut bien le reconnaître!

Je regardai le petit homme avec surprise. Il avait toujours son sourire ironique qui avait le don de m'exaspérer. Il s'installa tranquillement à notre table, sans même avoir l'élémentaire politesse de nous demander s'il ne nous dérangeait pas.

— Hé! Hé! comme c'est drôle, Révérend! Hier vous étiez sur le point de trépasser...

— Mais, repris-je, vous-même, Monsieur Pollock, autant qu'il m'en souvienne, vous étiez également assez mal en point...

— C'est exact, et ce matin, je me porte comme un charme! Je vous l'ai déjà dit, je crois, mon-

sieur Holbrock, que j'avais une constitution robuste. Vous voyez que je ne me vantais pas... Et puis, rester couché est un supplice. On s'ennuie tellement au lit!... Sans compter que j'avais des choses plus importantes à faire...

« C'est pourquoi vous me voyez ici. Alors, Révérend, c'est fini cette maladie? Vous êtes comme moi et vous trouvez que la vie a du charme! Croyez-moi, vous êtes un émule de Mathusalem. En tous cas, cette fois encore, la mort en a été pour ses frais! Mais gare à la prochaine!

Et Pollock continua son verbiage insupportable, sans se rendre compte de son manque de tact et de sa vulgarité. De plus en plus, ce petit bonhomme me crispait les nerfs.

— Pourtant, répondit doucement le pasteur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je serais mort hier sans le moindre regret, et je n'y puis rien si, comme vous le dites, à la dernière minute, la mort n'a pas voulu de moi...

— Pourquoi parler continuellement de mourir? s'écria Pollock avec véhémence. Ne croyez-vous pas plus naturel de parler de la vie, qui est si belle?... Surtout quand on a la conscience tranquille... Qu'en pensez-vous, monsieur Holbrock?

Je restai sans voix devant l'insolence du sieur Pollock, et me contentai de lui répondre d'un signe de tête. Nous vîmes à ce moment passer Barker et Stone qui transportaient à grand'peine la fameuse caisse de livres.

— Tiens! fit Pollock, vous renvoyez vos livres, Révérend?

— Oui, car j'ai l'intention de quitter le château. Un changement d'air ne me fera pas de mal et mes nerfs ont également besoin de se reposer... Je vais aller rendre visite à l'un de mes parents qui réside à Aberdeen!

— Mais! répondit le petit homme, l'idée n'est pas mauvaise, mais voilà... Je me demande si votre projet est réalisable! Avec ces damnés chiens de policiers qui nous ont, pour ainsi dire, emprisonnés dans cette bâtisse pleine de fantômes, vous aurez du mal à partir, c'est moi qui vous le dis... Tenez, voici justement ce grand flandrin de Philby qui arrive. Demandez-lui donc s'il vous autorise à changer de résidence.

— Qui parle de s'en aller? demanda Philby qui venait d'entendre la fin de notre conversation.

— Serait-ce vous, Révérend, par hasard?

— Mais certainement, sergent. Je désire aller à Aberdeen...

— Je le regrette du plus profond de mon cœur, Révérend, mais cela est impossible. J'ai reçu des ordres très stricts. Personne, entendez-vous, personne ne peut quitter le château, sous aucun prétexte que ce soit...

— Ça! s'écria le pasteur. C'est formidable! Et pourquoi donc? Je ne suppose pas qu'on me soupçonne d'avoir assassiné qui que ce soit?... Ce serait un peu violent!

— Que voulez-vous, Révérend! Les ordres sont les ordres, et je suis obligé de les exécuter...

— Soit, reprit Clifton d'une voix résignée. Eh bien! tant pis, mes livres partiront sans moi...

— Là encore, je suis navré, mais je ne puis vous autoriser... Demandez, si vous voulez, à l'inspecteur Briggs s'il vous le permet.

Briggs descendait justement, au grand contentement de Philby qui avait horreur de discuter et surtout d'entendre discuter ses ordres.

Briggs ne voulut rien entendre et se montra inflexible, et donna brutalement aux deux domestiques l'ordre de laisser la caisse et d'aller reprendre leurs occupations habituelles.

— D'ailleurs, ajouta Briggs, sur un ton rogue et qui n'admettait point de réplique, j'ai l'intention de vérifier tout à l'heure le contenu de cette caisse. Vous prétendez que ce sont des livres... Je verrai si vous dites la vérité...

Le pasteur pâlit sous l'injure et leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin d'une pareille grossièreté. Pour ma part, j'étais révolté. Pollock lui-même semblait choqué, et pourtant il n'était guère sensible. Ce fut lui qui entreprit de consaler le bon pasteur.

— Révérend, pour oublier la goujaterie de ce policier, faisons donc une petite partie d'échecs. Il y a longtemps que nous n'avons pas joué ensemble...

Et, sans attendre la réponse du vieux prêtre, il installa les pièces sur l'échiquier.

— Clifton tremblait encore d'émotion.

— Je ne suis guère en train, monsieur Pollock, après ce qui vient de se passer...

— Ah! Révérend, ne prenez donc pas les choses tellement à cœur! D'abord, on ne nous traite pas mieux, et puis... un policier, est-ce que ça compte? Fi donc!... Prenez les blancs, Révérend, et commencez...

Sans grande conviction, et probablement pour ne pas contrarier Pollock, le pasteur commença à jouer. Au début de la partie, je ne suivis le jeu que superficiellement. D'ailleurs, la plupart des débuts sont classiques aux échecs et connus même des novices. Mais, peu à peu, j'y pris un intérêt croissant. Je joue très moyennement et Pollock — je crois l'avoir dit — était un joueur de première force, mais j'eus l'impression que le pasteur ne résistait pas à Pollock comme il aurait dû le faire. Sa pensée paraissait être ailleurs. Pollock, par contre, jouait cette partie d'une façon remarquable. L'issue de la lutte ne faisait pas de doute.

Mais il déplaisait sans doute à son amour-propre de joueur d'être si facilement vainqueur.

— Vous êtes bien distrait, aujourd'hui, Révérend!

Clifton faisait à ce moment appel à toutes ses ressources tactiques pour essayer de se dégager d'une situation que, pour ma part, je jugeais désespérée.

— Voyez-vous, Révérend, vous avez de belles

dispositions, mais vous ne faites pas assez attention. Pourtant, la dernière fois déjà, je vous avais tendu ce piège... Ma reine est perdue, soit, mais j'ai un pion qui me la rend. Et, maintenant... Echec?... Echec... Echec et mat... Et voilà comment on perd une partie, Révérend...

A ce moment précis, je vis surgir l'inspecteur Briggs à droite, Philby à gauche. Ils encadrèrent le pasteur, firent un geste rapide. J'entendis un double déclic, et, avant que je ne fusse revenu de ma stupéfaction, le pasteur Clifton avait les menottes. J'allais crier mon indignation et protester contre un traitement ignominieux autant qu'arbitraire, mais les paroles s'arrêtèrent dans mon gosier. Philby et son supérieur avaient sorti leur revolver et l'avaient braqué sur le pasteur. Ceci était bien dans leur manière grossière. Mais, surprise plus grande encore, je vis Pollock en faire autant.

Le vieillard les regardait, les yeux fous. Il y eut un moment de stupeur silencieuse.

Puis la voix nasillarde du petit homme s'éleva :

— Maintenant, la comédie est terminée, Bartlett... et vous êtes réellement échec et mat! Inutile de protester ou de vous réfugier dans un système de dénégation. J'aime autant vous dire qu'avec moi cela ne prendrait pas... Messieurs — et Pollock se tourna vers les deux policiers — je vous remercie. Vous avez fait du bon travail.

Briggs et Philby se mirent en garde à vous

devant le petit homme dont le sourire moqueur n'avait point cessé.

— Chef ! nous vous remercions, répondit Briggs.

Quant à moi, j'étais cloué sur place. Je me demandais si je ne rêvais pas.

— Monsieur Holbrock, reprit Pollock, voulez-vous me permettre de vous présenter Allan Bartlett... Je pense que son nom ne doit pas vous être totalement inconnu?

Effectivement, ce patronyme, par ailleurs assez courant en Angleterre, me remit en mémoire un procès sensationnel qui avait défrayé la chronique quelques années auparavant. Mais le respectable pasteur Clifton... Comment pouvait-il?...

Et Pollock, comprenant mon étonnement, se hâta de m'expliquer :

— Bartlett est un redoutable bandit. C'est lui qui commande la fameuse bande de Bermondsey qui s'est spécialisée dans l'escroquerie à l'héritage, la captation d'héritages et le chantage. C'est un vieux cheval de retour qui a déjà passé près de vingt ans à Dartmoor. Oh! il est très fort!... Le retrouver sous le masque et l'habit d'un véritable ecclésiastique!... C'était une trouvaille!...

— Tous mes compliments, Bartlett, seulement, vous connaissez le proverbe : « Tant va la cruche à l'eau... » Et maintenant, à nous deux! Parlez et dites la vérité. Où est la cachette souterraine? Vite! Vite!

Le Révérend (car, pour ma part, je le consi-

dérais encore comme tel) ne répondit rien. Ses yeux regardaient obstinément le plafond, comme s'il eût espéré en voir arriver le salut.

Pollock fit un geste de fureur. Il appuya son revolver contre la tempe de son prisonnier et lui dit d'une voix rude :

— Vous avez exactement une minute pour vous décider à répondre. Vous n'ignorez pas qu'avec des individus de votre calibre nous ne ferons pas tant d'histoires! Parlez ou alors!...

Une sueur, que j'imagine froide, ruisselait sur le front de Bartlett. Ses yeux exprimaient une terreur indicible. Il me regardait désespérément et, de mon côté, je ne pouvais détacher mon regard de sa personne.

Pollock, qui tenait sa montre de la main gauche, reprit d'une voix menaçante :

— Vous n'avez plus que dix secondes, tant pis pour vous!

Instinctivement, je détournai la tête. Je ne pouvais pas assister à cet acte horrible de justice sommaire.

— Je vais... je vais vous... le... le dire, balbutia le vieux criminel. Ne me tuez pas!... Vous aurez le renseignement.

Le petit homme remit son revolver en poche. Briggs et Philby continuaient à braquer le leur sur Bartlett.

— Avant que vous parliez, reprit Pollock, je tiens à vous avertir que la moindre tentative d'évasion, le moindre essai de nous induire

en erreur vous vaudra immédiatement une balle dans la tête, sans la moindre pitié. Je suppose que vous avez compris le sens de mes paroles?...

— Oui, fit l'autre, j'ai compris. Vous pouvez ajouter foi à ce que je vais vous dire.

— Bon. Où est l'entrée du souterrain?

— Faites pivoter à droite la troisième armure et vous la trouverez.

Pollock hésita. Il se méfiait, visiblement. Finalement, il se décida et marcha droit sur l'armure de fer indiquée. Mais, en dépit de tous es efforts, le chevalier bardé d'airain ne se bougea pas plus qu'un soliveau. Pollock, déjà, commençait à jurer et à menacer son prisonnier quand, à la suite d'une poussée brutale, l'armure, enfin, pivota sur la droite, et alors se produisit cette chose extraordinaire : la table à laquelle j'étais assis décrivit un mouvement de rotation, en sens inverse, l'axe de rotation étant un de ses pieds. Je faillis être renversé, moi et ma chaise, et nous aperçûmes une ouverture de dimensions suffisantes pour livrer passage à deux hommes. La pente était presque verticale. Nous distinguâmes un escalier de bois grossier, une sorte d'échelle.

— Allez, Bartlett, passez le premier, et souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit. Un seul geste et mon revolver part tout seul.

Le prisonnier, soutenu par Philby, se laissa glisser le long de l'escalier, suivi par Briggs qui tenait à la main sa lampe électrique. Venait ensuite Pollock. Je fermais la marche de ce

cortège peu banal. La descente était pénible et il s'en fallut de peu que je ne perdisse l'équilibre à plusieurs reprises. Nous arrivâmes enfin sur le sol d'un long couloir obscur. L'air était lourd et avait une odeur âcre de moisi. Par terre, je remarquai un certain nombre de pierres blanchâtres qui m'intriguèrent. Je me baissai pour les examiner de plus près et je m'aperçus avec terreur que c'étaient, en réalité, des crânes et des ossements humains, et en quelle quantité, Seigneur! Je frémis encore en y pensant!...

Bartlett, je viens de l'indiquer, marchait en tête et nous guidait. Je ne pouvais, bien entendu, pas voir son visage, mais il se tenait droit et sa démarche ferme et assurée faisait comprendre qu'il était prêt à tout et que son sort, désormais, lui importait peu.

Le corridor s'incurva fortement vers la droite, puis vers la gauche, et nous parcourûmes pendant plusieurs minutes un chemin fort sinueux, aux tournants si brusques qu'à chaque instant je risquais de me heurter aux murs. Enfin, nous arrivâmes à une porte monumentale en bois massif, où d'étranges figures sculptées se détachaient en bas-relief. On entendit distinctement des voix, parmi lesquelles je reconnus des intonations féminines. Pollock posa lourdement la main sur l'épaule du prisonnier et, d'un signe éloquent, lui donna à entendre qu'il devait garder le silence. Puis il colla son oreille contre le panneau de la porte, parut satisfait de ce qu'il

venait d'entendre et demanda, d'une voix étouffée, à Bartlett :

— Avez-vous la clef?

L'autre secoua la tête en signe de dénégation. Pollock fit un signe et Philby sortit son « rossignol » qu'il introduisit sans bruit dans la serrure. Au moment où il s'apprêtait à le faire fonctionner, Bartlett s'avança d'un pas et, d'une voix de stentor, il hurla :

— Police! Sauvez-vous!

La voix se brisa net : un coup de feu venait de l'interrompre. Le corps de Bartlett eut un soubresaut, il fit un tour complet sur lui-même et s'abattit aux pieds de Pollock, qui l'écarta brutalement.

De l'autre côté de la porte, un vacarme épouvantable venait de s'élever. Cris, appels, pas précipités. Mais Philby venait enfin de forcer la serrure et, l'arme au poing, nous fîmes irruption.

— Pas de résistance! s'écria Pollock. Ce serait inutile, le château est cerné! Rendez-vous!

Trois hommes et une femme levèrent les mains. L'instant d'après, ils étaient réduits à l'impuissance. La surprise avait été si grande qu'ils n'avaient même point songé à se servir de leurs armes.

J'examinai curieusement l'endroit où nous nous trouvions. C'était une vaste salle, aménagée avec le plus grand confort. L'ameublement en était même luxueux. Au mur, à droite, était

accroché un magnifique miroir en cristal de Venise et, au-dessous, un large divan, entouré de rayons supportant une quantité de livres anciens. Il ne manquait ni une table, ni même un téléphone. Quelques fauteuils complétaient le mobilier.

— Où est lord Clarendon? demanda brièvement Pollock à la jeune fille dont la grâce m'avait immédiatement séduit. Sachez bien que s'il n'est plus en vie, je vous extermine sur place, tous les quatre!

La jeune fille indiqua du doigt une portière :

— Il est là, derrière... Il vit. Nous ne lui avons pas fait le moindre mal.

Pollock se précipita et je lui emboîtai le pas. La pièce était obscure et, tout d'abord, nous ne pûmes rien voir, mais Pollock ne tarda pas à trouver le commutateur. Nous aperçûmes alors une forme étendue sur un sofa. C'était lord Clarendon ligoté et baillonné.

Nous le délivrâmes immédiatement. Lord Clarendon, bien que déprimé et à moitié évanoui, nous reconnut et, quelques minutes plus tard, il avait reprit ses esprits.

En sortant de cette habitation souterraine, nous passâmes devant le corps étendu de Bartlett. A cette vue, la jeune fille poussa un cri et tomba raide à côté du cadavre.

— Père! sanglota-t-elle. Père!... Ah! ils l'ont tué!

Elle pleurait et ce spectacle m'émut profon-

dément. Pollock l'empoigna par le bras, la força à se relever et lui fit signe de le suivre.

Quels que fussent ses torts ou même ses crimes, la douleur de cette enfant était, malgré tout, respectable.

Je ne pus retenir ma curiosité et demandai à Pollock qui elle était.

— Barbara Bartlett, me répondit-il, ou, si vous le préférez, le fantôme de lady Anchor... Quant à son père, c'était le plus grand criminel d'Europe!...

XVI

LA BANDE DE BERMONDSEY

Les quatre prisonniers furent immédiatement poussés dans la grande Rolls et transférés, sous la garde de Pollock, de Briggs et de Philby, à la prison d'Inverness.

Je restai seul avec lord Clarendon, qui s'était alité immédiatement après sa délivrance, car il était épuisé, ce qui n'avait rien que de très naturel. Un médecin avait été demandé d'urgence. Il diagnostiqua une forte dépression nerveuse causée par la frayeur et l'émotion et ordonna un repos absolu. Mais il nous rassura : il n'y avait aucun danger ni aucune complication à craindre... Il promit d'ailleurs de revenir les jours suivants...

On comprendra facilement que je mourais de curiosité et que j'étais avide d'entendre l'explication du sombre et multiple drame où j'avais joué en quelque sorte un rôle d'observateur... Il m'intéressait surtout de savoir en quoi consistait celui de la jeune fille, et pourquoi Pollock m'avait dit que c'était elle le fantôme de lady Anchor... D'ailleurs, qui était ce petit homme aux manières vulgaires que les autres avaient salué du nom de chef?... Et Robert? Où pou-

vait-il bien être? Et qui avait assassiné Mary? Toutes ces questions se pressaient à la fois dans ma tête, et j'attendais avec une impatience fébrile le retour de Pollock.

— Enfin, me dit-il en se frottant les mains, je crois que nous avons fait du bon travail. La capture de la bande de Bermonsdey va me rapporter une belle récompense, et, je l'espère aussi, de l'avancement.

— Comment cela ? demandai-je. Seriez-vous, par hasard, un détective, vous aussi?

— Bien entendu, mon cher monsieur Holbrock. Pensez-vous que c'est par sport que j'ai pris part à cette histoire? Ah! je vois... vous avez pris au sérieux mes démêlés avec Briggs et Philby. Tout cela n'était qu'une comédie arrangée à l'avance entre mes subordonnés et moi... Mais, avant tout, donnez-moi des nouvelles de lord Clarendon...

— Merci, il va aussi bien que possible. Le médecin m'a pleinement rassuré...

— Je m'en réjouis bien sincèrement. A présent, plus personne ne viendra troubler sa quiétude. Plus de fantômes, tout au moins... Le mystère du château de Clarendon est éclairci...

— Pour vous, peut-être, monsieur Pollock. Mais pour moi, je ne sais encore rien. Il y a encore tant de choses auxquelles je ne comprends rien! Puis-je vous poser quelques questions?

— Je vous en prie! Mais je vous demanderai de ne pas trop tarder, car je dois repartir aujour-

d'hui même, et je désire ne pas manquer mon train.

— Je pense que, maintenant, je suis également libre de quitter le château?

— Bien entendu! Vous pouvez agir entièrement à votre guise.

— Ouf! Eh bien, d'abord, qui êtes-vous?

— Oh! c'est vrai, je ne me suis pas encore présenté... Je vous prie de m'excuser. Quelle opinion allez-vous avoir de moi? En réalité, monsieur Holbrock, je ne suis pas le malotru que vous pouvez supposer. Tout cela faisait partie de mon personnage. Je suis Stiffler, Pat Stiffler, inspecteur en chef à Scotland Yard.

— Enchanté. Donc, M. Pollock est mort. Vive M. Stiffler! Je m'explique à présent les initiales de votre portefeuille. Et comment avez-vous eu l'idée de venir vous installer au château?

— L'idée n'est pas de moi. Elle appartient au docteur Caneford, qui m'a prié télégraphiquement de venir.

— Robert! Comment est-ce possible?

— C'est très simple. Caneford et moi étions de vieilles connaissances. A la mort de sa femme, il m'envoya un télégramme, et, naturellement, j'accourus... Il me raconta tout ce qui s'était passé... C'est alors que je résolus d'approfondir les choses... Bien entendu, je ne pouvais arriver en proclamant partout ma qualité de détective. Sans quoi, j'aurais été brûlé tout de suite... Je me suis donc fait passer pour un commerçant

retiré des affaires, pour un Londonien désireux de terminer ses jours en Ecosse, dans le calme et la tranquillité.

« J'ai très vite compris de quel côté il fallait pousser mes recherches. Et comme je n'aurais jamais pu obtenir un résultat tout seul, j'ai fait venir Briggs et Philby.

« Nous vous avons ensuite joué la comédie que vous savez. Nous nous sommes disputés à plaisir. Ce n'était peut-être pas absolument correct, monsieur Holbrock... mais notre conduite n'avait d'autre but que l'anéantissement de la bande. Et c'était pour nous la meilleure solution. En effet, en me faisant passer pour un ennemi des policiers, et en faisant même croire que j'étais suspect, j'endormais la méfiance des véritables coupables, et je pouvais travailler très tranquillement. Je pus établir très vite qu'un ou plusieurs membres de la bande avaient élu domicile dans le château, sous des masques divers. Mais j'ignorais qui ils étaient exactement, et je dus commencer par tâtonner dans l'ombre. J'étais obligé de soupçonner tout le monde... Je vous avouerai, monsieur Holbrock, que vous aussi, vous m'apparaissiez comme assez suspect. Enfin le hasard, cet ami des policiers, m'a mis sur la bonne piste. Vous vous souvenez sans doute avoir entendu une voix dans la galerie, certain soir, quand le fantôme a failli être empoigné par vous? Du moins, vous aviez cette illusion... Au moment où vous alliez le saisir, le

fantôme sauta au plafond et y resta accroché?

— Oui, oui, je m'en souviens parfaitement. J'en étais littéralement ahuri... J'ai d'abord songé à un haut-parleur dissimulé quelque part... Je n'ai rien trouvé, naturellement; quant au spectre sautant au plafond, encore à l'heure actuelle, je ne puis trouver aucune explication...

— Et c'était d'une simplicité enfantine, comme toutes les choses mystérieuses... Toute cette fantasmagorie était produite au moyen d'une lanterne magique et d'un haut-parleur, mais ce dernier était dissimulé sous le parquet... Vous aviez également rencontré le fantôme en revenant au château... Il avait disparu d'une façon inexplicable, au moment où vous vous jetiez sur lui... C'était tout aussi simple... A cet endroit précis débouchait un couloir souterrain venant directement du sous-sol du château... Mon enquête porta d'abord sur les invités de lord Clarendon, et je les surveillai tour à tour... Et, petit à petit, je fis certaines constatations. Bartlett jouait son rôle avec une perfection extraordinaire qui ne suffit cependant point à me tromper... Il voulait à tout prix donner l'illusion d'un homme très vieux; en réalité, c'était un homme dans la force de l'âge...

« Je savais quel était le but des bandits, que je ne connaissais pas encore : ils voulaient, par tous les moyens, empêcher lord Clarendon de faire son testament, parce qu'ils craignaient de perdre tout le fruit de leur travail... Vous devez

penser qu'une fortune aussi considérable que celle de lord Clarendon constitue un attrait puissant, de nature à justifier de la peine et de longs travaux préparatoires...

« Leur plan était d'amener lord Clarendon, en agissant sur son esprit au moyen d'apparitions ou autres diableries, à écrire un testament au profit de la bande... C'est pourquoi ils inventèrent l'histoire de la vieille lady Anchor qui, paraît-il, ne voulait admettre la présence d'aucune femme dans le château... L'idée, d'ailleurs, était assez ingénieuse, car, d'une façon générale, les femmes sont d'un naturel curieux, et il est vraisemblable qu'une chambrière ou une cuisinière aurait, en furetant, découvert le pot-aux-roses plus facilement qu'un homme. Je flairai tout de suite la comédie. Vous vous souvenez peut-être de m'avoir demandé si je croyais aux esprits? Et je vous ai répondu qu'il y en avait de deux sortes, vous comprenez maintenant pourquoi... Ensuite, ma conviction fut renforcée après la découverte que je fis du soulier...

— Qui donc l'avait volé à Philby?

— Bartlett, parbleu! Il avait tout intérêt à ne pas laisser découvrir sa fille...

— Et comment Bartlett a-t-il eu l'idée d'emprunter la personnalité d'un pasteur vénérable?

— D'abord, parce qu'un ecclésiastique est toujours une personne qui inspire la confiance, répondit Stiffler... Et puis les circonstances l'avaient favorisé... Il y a eu, il y a quelques

années, un pasteur du nom de Clifton, qui est mort de vieillesse et qui a été enterré à Forfar... Bartlett avait trouvé le moyen de s'emparer de ses papiers, et il faut reconnaître qu'il a su merveilleusement entrer dans la peau de son personnage... D'ailleurs, il opérait sans se presser, de façon à ne rien compromettre... De plus, il avait un complice, le fameux docteur Strunck, simple étudiant allemand, qui n'a jamais été docteur de sa vie. Cet homme, complètement déchu, a déjà fait de la prison. Bartlett le recommanda chaudement à lord Clarendon et le fit prendre comme bibliothécaire... Je suppose que, grâce à un heureux hasard, il a découvert un plan du château, et que c'est ainsi que la bande a connu l'existence d'une habitation souterraine...

« Alors, à l'insu de lord Clarendon, ils sont venus s'installer dans leur repaire, et la comédie a commencé...

« Barbara était chargée du rôle de fantôme de lady Anchor, et elle s'en est tirée à merveille. Ses prédictions, qui se réalisaient évidemment toujours, avaient produit un gros effet sur l'esprit du lord.

« Mais l'arrivée de Briggs et de Philby avait incité la bande à la méfiance. Barbara sortait de moins en moins, car elle risquait à chaque instant d'être surprise par le vigilant Philby. Vous pouvez m'en croire, pendant tout ce temps-là, je restai loin d'être inactif... J'avais à ma disposition une armée de détectives et d'inspecteurs

qui travaillaient pour moi sans que personne pût s'en douter... J'ai fait prendre des renseignements sur tout le monde, sur vous d'abord, sur le docteur Caneford. Je n'ai, comme vous le pensez, rien appris de défavorable sur vous deux... sur lord Clarendon non plus... Ce fut ensuite Clifton qui fut l'objet de mes recherches. Mes agents eurent beaucoup de mal à découvrir la vérité... Le soi-disant Clifton était un escroc de haute volée que le hasard m'a permis de démasquer... J'ai épié toutes vos conversations avec lord Clarendon, quand vous lui conseilliez avec insistance de faire son testament, et c'est alors que j'ai compris de quoi il retournait... Aussitôt, je me dis que ce devait être Bartlett et sa bande qui agissaient... En effet, je savais de longue date que Bartlett était un spécialiste de la captation d'héritage... Pour plus de sûreté, je fis rechercher dans les archives de la police... J'appris même que Bartlett avait une passion, bien innocente celle-là, mais combien révélatrice : c'était un joueur d'échecs acharné... C'est d'ailleurs pour le flatter et le mettre en confiance que j'ai si souvent joué avec lui...

— En tout cas, la partie d'aujourd'hui était on ne peut plus dramatique...

— Je vous l'accorde... Passons à Strunck... La bande pressentait un danger... Il fallait commencer à fuir, mais un par un et sans éveiller l'attention... et bien entendu après la réussite de leur coup... Strunk, qui n'avait plus rien à faire,

partit le premier... Vous vous souvenez de sa belle valise, quand il est parti soi-disant en vacances : elle contenait surtout une bonne partie des bijoux de famille de lord Clarendon... Evidemment, je n'ai appris cela qu'aujourd'hui... L'intention de Strunk était d'aller à Aberdeen — un peu moins loin qu'en Allemagne — et d'y attendre les événements tout en se tenant prêt à répondre au premier appel... Pour mieux donner le change, il fit expédier, par un complice, quelques cartes postales de Hambourg... Cela, c'est l'enfance de l'art...

— Comment expliquez-vous, monsieur Stiffler, qu'on l'ait trouvé assassiné dans la galerie?

— Je suppose que c'est Bartlett qui l'a tué, pour une raison que j'ignore encore. Peut-être se sont-ils disputés à propos du partage éventuel du butin... à venir, et Bartlett lui est tombé dessus... Entre temps, cédant à vos objurgations, lord Clarendon avait enfin fait son testament, et la bande se voyait sur le point d'avoir travaillé en pure perte. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Bartlett qui a lancé sur la table de lord Clarendon le poignard enveloppé d'un avis menaçant. Il n'y avait qu'un seul moyen de sauver la situation, c'était de m'emparer moi-même du testament. Vous savez comment j'ai opéré... Cela avait le double avantage de mettre le document en sûreté et de me rendre encor un peu plus suspect...

« Malgré tout, Bartlett sentait que le terrain

devenait brûlant... Mais il lui était difficile de s'enfuir, car le château était étroitement surveillé... Il résolut alors de jouer sa dernière carte et d'enlever lord Clarendon... pour l'obliger à signer un autre testament, au profit de la bande... le premier testament ayant été, au préalable, révoqué...

« Ma seule erreur est de ne pas avoir prévu cet enlèvement. D'ailleurs, je n'avais pas trop d'inquiétude, car je ne pensais pas que le lord courût un danger immédiat... J'avais donc le temps de parer à la menace... Alors, Bartlett résolut de fuir... Son salut en dépendait... Malheureusement, les chemins étaient barrés, et il y avait trop de détectives dans les alentours immédiats du château... Il eut un idée géniale... Il décida de mourir, ni plus ni moins, et de se faire transporter hors du château dans la fameuse caisse à livres...

— Que contenait-elle en réalité?

— Pas l'ombre d'un livre, dans tous les cas... Elle contenait un mannequin de cire, qui reproduisait ses traits avec une fidélité extraordinaire... Son plan était d'une magnifique simplicité. Il avait l'intention de mettre le mannequin à sa place dans son lit, de façon qu'on ne s'aperçût pas tout de suite de la supercherie... Pour un peu, il aurait réussi, et il nous aurait glissé entre les mains; aussi ai-je préféré lui faire comprendre que la tentative était inutile... Vous avez vu

comment il s'est guéri promptement dès que je lui ai dit que je ferais monter sa caisse au grenier...

— Effectivement, ces mots, incompréhensibles sur le moment, s'expliquent fort bien à présent. Mais il y a encore bien des choses qui me paraissent obscures. Monsieur l'inspecteur, qui donc a tué Mary Caneford? Et pourquoi l'a-t-on tuée?

— Cela, c'est le point qui reste encore inexplicable. Je crois que le docteur Caneford sera plus à même que n'importe qui de vous le dire...

— Mais où est-il? Voici encore la question... J'espère qu'il ne lui sera pas arrivé malheur!

L'inspecteur leva les épaules en signe d'impuissance.

— J'ignore encore tout pour le moment. J'ai envoyé un télégramme à Scotland Yard pour savoir s'il était chez lui, à son appartement de Londres... Or, personne ne l'a vu... Je sais que la mort de sa femme l'a profondément affecté... J'espère néanmoins qu'il ne se sera livré à aucun acte de désespoir. Enfin, l'avenir seul nous dira ce qu'il faut en penser... Dans tous les cas, monsieur Holbrock, il ne faut pas être pessimiste...

L'inspecteur Stiffler consulta sa montre et se leva.

— Il est temps que je parte... Avant mon départ, je serais heureux de prendre congé de lord Clarendon...

— Attendez-moi, lui dis-je, nous ferons le voyage ensemble. Je vous avoue, inspecteur, que

je serais heureux de quitter ce château au plus vite...

— Alors, dépêchez-vous, nous n'avons que le temps...

— Ma valise sera terminée dans cinq minutes. Dans tous les cas, c'est bien la dernière fois que je passerai mes vacances dans un château...

— N'exagérons rien, répondit l'inspecteur en riant... Assurez-vous simplement qu'il n'est pas hanté, et s'il l'est, faites-moi signe... Pour faire la chasse aux spectres, vous ne trouverez pas mieux que Pat Stiffler...

XVII

UNE CONFESSION D'OUTRE-TOMBE

J'éprouvai un réel chagrin en me séparant de lord Clarendon, car, pendant mon séjour au château, j'avais appris à juger et à apprécier cet homme, qui était un véritable gentleman dans toute l'acception du mot. Encore aujourd'hui, je suis heureux d'avoir fait sa connaissance. Il ne m'oublia jamais non plus, et, quand il mourut, il me laissa une somme élevée, « en compensation, dit-il, des tracas et des ennuis que j'avais eus par sa faute »...

Je quittai donc le château en compagnie de l'inspecteur Stiffler. J'étais porteur du testament rédigé par mes soins et qui avait failli coûter la vie à lord Clarendon et à moi-même. Ce testament devait être remis à un notaire de Londres, ainsi que nous en avions convenu auparavant. Lord Clarendon m'avait d'ailleurs promis de me rendre visite très prochainement. Il attendait attendait d'être rétabli complètement pour venir à Londres, témoigner dans le procès de la bande

Bermondsey. Notre voyage s'effectua sans incident jusqu'à York. Pendant l'arrêt, je descendis sur le quai pour acheter les journaux de la capitale... Remonté dans mon compartiment, je déployai le *Daily Mail*, et, tout de suite, mon attention fut attirée par ce titre en gros caractères :

L'ETRANGE DISPARITION D'UN MEDECIN

Le docteur Robert Caneford, médecin avantageusement connu de la capitale, vient de disparaître dans des circonstances encore mal définies. Il était allé passer les vacances en Ecosse et avait décidé de rentrer dans le courant de la semaine dernière. Mais il n'a jamais reparu à son domicile, et toutes les recherches entreprises pour le retrouver n'ont donné, jusqu'à présent, aucun résultat... Comme le jeune médecin avait perdu, quelques jours auparavant, sa femme, dans un banal et stupide accident de chasse, on peut se demander si, cédant à un moment de désespoir, il n'a pas attenté à ses jours... Toute personne pouvant donner quelques renseignements au sujet du docteur Caneford est priée de bien vouloir se mettre en rapport avec l'inspecteur Stiffler, Scotland Yard, Bureau 223.

Je sentis ma gorge se serrer et mes yeux se remplir de larmes. L'inspecteur, à qui mon trouble n'avait pas échappé, me prodigua les consolations et les bonnes paroles.

— Ne soyez donc pas si pessimiste, monsieur Holbrock! J'ai fait passer cette petite note dans les journaux, afin de provoquer les renseignements, mais l'hypothèse du suicide m'est purement personnelle et ne repose sur rien, pour l'instant. Mais je dois avouer que sa disparition est restée pour moi une énigme indéchiffrable...

— Et moi, inspecteur, je crains le pire! Je connaissais bien Robert et je suis sûr qu'il n'a pas pu survivre à la mort de sa femme, qu'il adorait...

— Malgré tout, monsieur Holbrock, il ne faut point encore désespérer.

Arrivés à destination, nous prîmes congé en nous promettant mutuellement de nous communiquer tout ce que nous pourrions apprendre sur Robert, et je rentrai chez moi, le cœur rempli de sentiments qui n'avaient rien de gai.

Mon valet de chambre Williams m'accueillit par des manifestations de joie. Il me mit au courant de ce qui s'était passé pendant mon absence, autant dire : rien. Quelques visites, plusieurs coups de téléphone, un client qui était venu s'enquérir de la marche de son procès... Par contre, un volumineux courrier m'attendait, parmi lequel Williams me dit avoir reconnu une lettre de Robert.

Je sursautai :

— Vous en êtes sûr? Où est-elle?

— Sur le bureau de monsieur.

Je me précipitai et trouvai une enveloppe épaisse et scellée de cire rouge. En tremblant d'émotion, je lus les lignes suivantes :

Mon cher Richard,

Quand ces lignes te parviendront, je ne compterai plus au nombre des humains, et j'aurai, je l'espère, rejoint ma femme bien-aimée. Je crois qu'il est de mon devoir de te confier mon secret. Tu es mon seul ami véritable, et je suis convaincu que tu ne le trahiras pas. C'est tout simplement parce que sans Mary, il m'est impossible de continuer à vivre. Voilà la vérité.

Et sache maintenant ceci : c'est moi qui ai assassiné le docteur Strunck.

Je suis un assassin. Loin de le regretter, je le proclame hautement, et j'ajoute que si j'avais à recommencer, je n'hésiterais pas une minute à le faire...

Maintenant que tu sais ce que j'ai fait, je vais te raconter à la suite de quelles circonstances je suis arrivé à cette extrémité... Il faut remonter assez loin dans mes souvenirs et je te prie de d'excuser de la corvée que je t'impose. Mais elle est nécessaire pour que tu comprennes...

J'ai fait la connaissance de Strunck, il y a longtemps, à l'époque où j'étais étudiant à Oxford. Lui aussi, il étudiait la médecine, et, bien qu'il ne suivît pas les cours avec autant d'assiduité que moi-même, il n'y avait absolument

aucun bruit défavorable sur son compte. Plus d'une fois, il tenta de se rapprocher de moi, mais il n'eut aucun succès. Ce n'était pas que j'eusse un grief particulier contre lui; d'une façon générale, je n'aime point les Allemands, car je considère que cette grande nation, malgré sa civilisation et ses progrès incontestables, a conservé et conservera toujours un fond de barbarie qui me fait horreur. Je me trompe peut-être; néanmoins, c'est ainsi, et j'éprouve une vive répulsion pour tout ce qui est « made in Germany ».

Donc, au début, tout allait bien, et je ne faisais pas plus attention à Strunck que s'il n'avait jamais existé. A cette époque, d'ailleurs, je pensais à tout autre chose, car je venais de faire la connaissance de Mary. Elle me plut. Je fus payé de retour et nous décidâmes de nous marier dès que j'aurais soutenu ma thèse. Mary me rendait fréquemment visite, à Oxford même; je la présentai à la plupart de mes amis, et il ne m'était pas possible de refuser à Strunck de la lui présenter.

Je finis par me rendre compte que Strunck s'était amouraché d'elle. Il eut l'audace de lui faire la cour, bien qu'il sût qu'elle était ma fiancée... Bien entendu, ceci ne me convint nullement et nous eûmes, lui et moi, de nombreuses et violentes explications, dont la conséquence logique fut, un beau jour, un pugilat en règle... Nous fûmes à deux doigts d'un scandale. L'Allemand me tendit un piège qui fut sur le point de réussir

et qui aurait, dans ce cas-là, ruiné à jamais ma carrière. Il déroba froidement sa montre à l'un de mes camarades et l'introduisit dans la poche de mon veston. On fit naturellement une enquête et l'on trouva sur moi l'objet volé. Je me voyais déjà perdu, quand un autre étudiant, ayant été par hasard témoin de la félonie de Strunck, fit éclater mon innocence... Strunck fut honteusement chassé, et il lui fut interdit d'étudier en Grande-Bretagne. Il disparut complètement des milieux où je fréquentais et je n'entendis plus parler de lui... Les années passèrent. J'avais perdu jusqu'au souvenir de son existence, quand j'eus la surprise de le retrouver installé en qualité de bibliothécaire du château de Clarendon, et se parant du titre de docteur... Je fus sur le point de le dénoncer à lord Clarendon, puis je réfléchis, et me dis qu'après tout, cela ne m'avancerait guère... Pourquoi remuer cette vieille histoire ? Mary m'approuva entièrement et fit comme moi: nous décidâmes de garder le silence. Tu me connais assez bien, Richard, pour savoir que je suis plutôt réservé et que je ne suis pas homme à provoquer un scandale de gaieté de cœur. Mais quand on m'attaque, je me défends.

Strunck n'avait jamais oublié son exclusion de l'Université. Il me haïssait follement et il avait juré de se venger. Je sais à présent qu'il attendait son heure. Tu te souviens, mon cher Richard, qu'il quitta soi-disant le château, un jour après notre arrivée. Il allait, disait-il, passer les

fêtes de Noël dans sa patrie... Tout cela n'était que mensonge. Il craignait seulement que je me laissasse aller à parler de lui à lord Clarendon.

Vint le jour maudit où nous fîmes une partie de chasse. Bien entendu, je ne pouvais pas prévoir ce qui allait se passer, et je croyais fermement, alors, que Strunck n'était plus en Angleterre. Et soudain, je compris l'abjection de l'individu. Il nous guettait pendant la chasse et cherchait l'occasion de me tuer. Le sort voulut, hélas! que la balle qui m'était destinée vînt frapper ma pauvre Mary. Mes soupçons se changèrent en certitude dès que je vis la blessure de Mary, et je ne crus pas un instant à l'hypothèse de l'accident. D'ailleurs, je te l'avais dit à ce moment-là. Je savais aussi que seul Strunck avait pu commettre cet odieux attentat; et pourtant, me disais-je, il n'est plus ici... Je ne puis te décrire mon état d'esprit dans la nuit qui suivit le meurtre... Si je ne me tuai pas tout de suite, c'est uniquement parce que je voulais retrouver le meurtrier et le punir comme il le méritait. Mais il fallait le trouver, et je me demandai longtemps si j'en aurais jamais l'occasion. Quand nous constatâmes la disparition du corps de Mary, je crus que j'allais devenir fou; mais je me raidis dans ma douleur parce qu'il le fallait, parce que la vengeance de Mary passait avant tout.

Contrairement à mes craintes, le sort devait me livrer très rapidement l'assassin. Une nuit

où, malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à trouver le sommeil, ne sachant plus à quel saint me vouer, je descendis et me dirigeai vers la bibliothèque avec l'idée d'y choisir un livre quelconque... Je pris un vieux bouquin, je précise même : c'était le Christmas Carol, *et j'allais remonter chez moi, quand j'entendis un bruit léger. C'était une sorte de grattement; puis je perçus un bruit de pas; je ne vis rien de suspect, ni dans la salle à manger ni dans la bibliothèque, mais je découvris soudain dans la galerie une forme humaine, qui, à l'aide d'une lampe de poche, éclairait discrètement l'une des quatorze armures qui montent la garde dans la galerie. Je tournai rapidement le commutateur et me trouvai face à face avec Strunck. Il parut aussi étonné que moi, mais, redevenant rapidement maître de soi, il fit un geste sur la nature duquel je ne pus me méprendre, et, avant qu'il n'eût eu le temps de sortir son arme, je m'étais déjà jeté sur lui.*

Nous luttâmes avec une énergie farouche. Finalement, j'eus le dessus, et, la main sur sa gorge, je le forçai à reconnaître que c'était lui qui avait tiré sur Mary.

— Lâchez-moi... haletait-il... je vous dirai tout...

J'eus la bêtise de me laisser attendrir. A peine avais-je desserré mon étreinte, qu'il tenta de s'enfuir. Alors une sorte de folie furieuse s'empara de moi. J'arrachai un poignard de la pano-

plie la plus proche, le rejoignis et lui plantai l'arme entre les deux épaules. Malheureusement, j'avais frappé si fort, que la mort fut presque instantanée et que je n'eus même pas la joie de voir souffrir ce monstre aussi longtemps que je l'aurais voulu. Il eut cependant le temps d'avouer qu'il avait enlevé Mary de sa sépulture et avait jeté le corps dans les marais, afin de faire disparaître toute trace de son crime.

J'éteignis et voulus rentrer dans ma chambre, le cœur joyeux, puisque justice était faite. Mais la malchance voulut qu'on vînt à ce moment. C'était toi. Je n'eus que le temps de me dissimuler derrière une portière, d'où je suivis toute la conversation avec le sergent Philby, qui venait de surgir à son tour. Je fus sur le point de sortir de ma cachette et de dire la vérité quand j'entendis que Philby te soupçonnait. Mais quand je compris qu'il soupçonnait surtout Pollock, je me sentis rassuré. En effet, Pollock n'aurait aucune peine à se disculper, car il n'est pas ce que tu pourrais croire. En réalité, c'est un des criminalistes les plus distingués de Scotland Yard : Pat Stiffler. Et c'est sur ma demande qu'il est venu au château. Bref, j'avais atteint le but que je m'étais fixé; j'avais vengé Mary, et je savais aussi où était sa dernière demeure. Je n'ai plus qu'un désir, mon cher Richard, c'est d'aller reposer auprès d'elle, le plus près possible. Je sortirai donc cette nuit du château, en dépit de tous les détectives, et j'irai la retrouver.

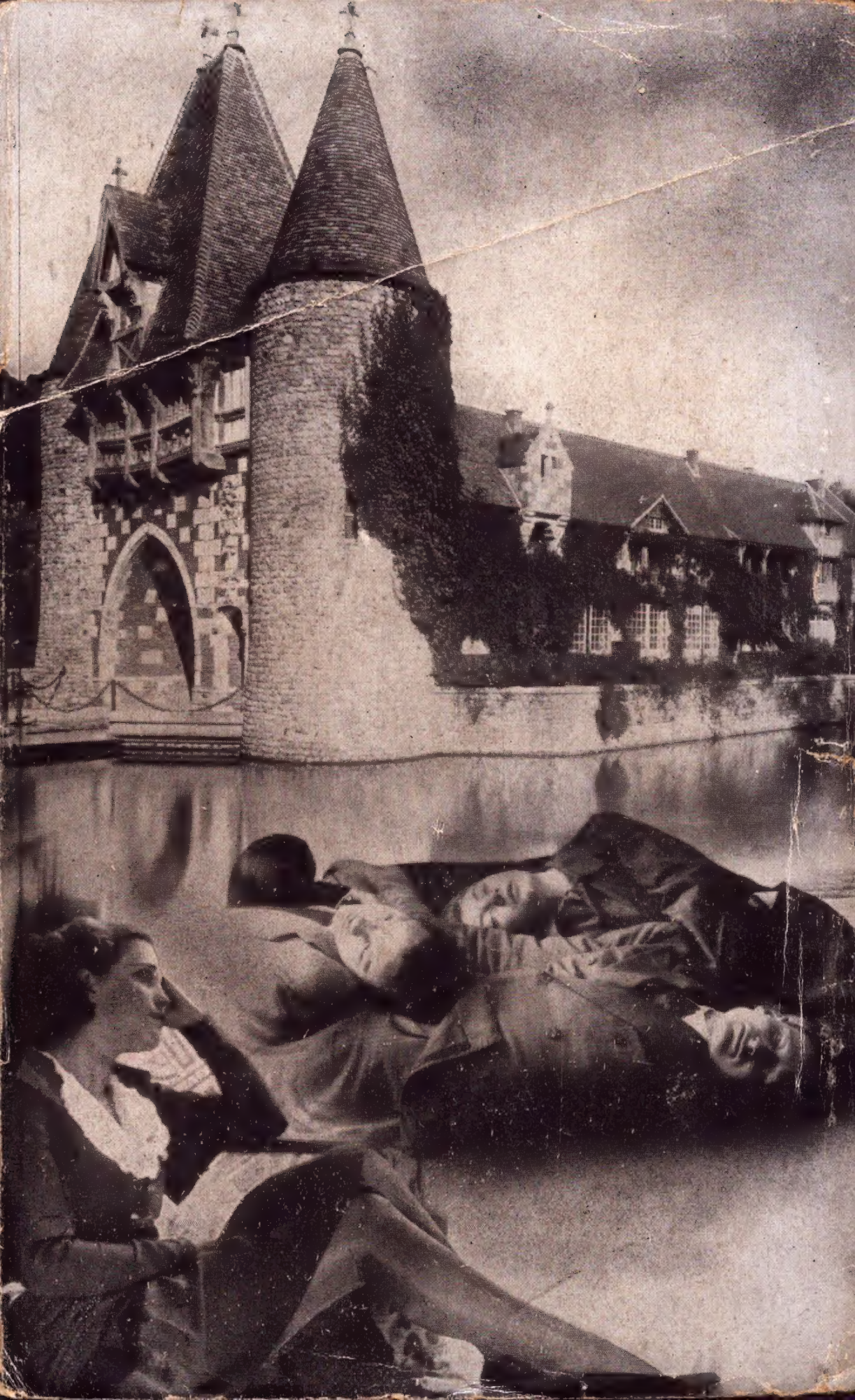
Adieu, Richard, et sois plus heureux que moi! Reste fidèle à mon souvenir et conserve-moi ton amitié, car je n'ai pas démérité. Pouvais-je agir autrement?

Ton ami,
ROBERT CANEFORD.

. . . . . .

Et maintenant qu'à mon tour je vais mourir, je me sens dans l'obligation de soulager ma conscience, après avoir, toute ma vie, conservé jalousement le secret de Robert.

C'est pourquoi j'ai voulu relater tout au long la sombre histoire à laquelle je fus mêlé. Je remercie Dieu de m'avoir donné le temps de l'achever, et lui adresse cette ultime prière : « Qu'il ait pitié de nos âmes, de nos âmes de pêcheurs! »

FIN

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE
7, rue du Sergent-Blandan
ISSY-LES MOULINEAUX (SEINE)